

Journal de Castel Bonnette 1908-1922

« Le séjour de la campagne est plein d'enseignement et de consolations dont nous nous privons en nous enfermant dans les murs des villes. »

(Ozanam, Correspondance)

11 juillet 1913 – Historique de la propriété (1711-1908) par Alfred Fine

La Bonnette ! Que de souvenirs d'enfance et de jeunesse éveillent en moi ce nom si cher à ma mémoire ! C'était vers ce coin retiré de notre ancienne propriété de famille que, tout enfant, je venais à la tombée du jour respirer l'air plus pur des pins, sous l'égide d'une vieille servante, Gastone, toute dévouée à nos parents, mais dont mes espiègleries rendaient la surveillance des plus laborieuses. Plus tard, c'est encore vers la Bonnette que durant les vacances, nous les cadets de la famille, nous aimions à diriger nos expéditions lointaines à travers le monde, soit en des chevauchées sans fin, mais aussi sans danger, montés sur des cannes cueillies au bord du ruisseau, soit, lorsque cousins et cousines venaient nous visiter, en des courses folles, avec cette petite voiture à quatre roues qui a résisté si longtemps et à laquelle les uns s'attelaient, tandis que d'autres poussaient par derrière et que les moins intrépides s'y installaient, pour y être secoués comme dans un vrai panier à salade, parmi les chemins pierreux.

C'était aussi une partie de la propriété bien connue de nos frères aînés, qui à l'époque de la chasse, s'étaient plus durant bien des années à y monter, dans l'une de ses pinèdes, un agachon, dans l'autre un poste, avec cimeaux, appeaux et tous les accessoires exigés par l'art cynégétique. En ces temps-là, le vallon des Aygalades, dont la Bonnette fermait pour ainsi dire l'issue du côté du Nord, n'était pas ce qu'il est devenu depuis, à la suite de la création de la ligne de chemin de fer des Alpes et plus tard de l'établissement d'une voie de tramways sur la route d'Aix, qui ont poussé vers la banlieue la population de notre grande ville ; c'était un vallon silencieux et solitaire où les oiseaux aimaient à trouver un refuge ; en automne les grives n'y étaient point rares, et je me souviens qu'on parlait de journée de 18 au poste.

Devenu jeune homme, c'est encore là, loin du bruit, que je me plaisais à caresser des rêves d'avenir, en face du clocher qui depuis peu d'années nous révélait la présence au cœur même de notre village, du Dieu qui a bien voulu s'abaisser jusqu'à habiter au milieu de nous, reposant au loin mon regard sur le sanctuaire béni de celle qu'à cet âge on aime invoquer sous le vocable si plein d'espérance d'Étoile du matin.

En dehors de ses attraits naturels, la Bonnette nous en offrait un autre, dont nous tous, depuis mon vénérable père jusqu'aux plus petits d'entre nous, avons durant de longues années savouré les charmes ; c'est bien là qu'a vécu de 1842 à 1892, d'abord dans une vieille maison de ferme puis, plus tard dans une construction neuve, ce ménage vraiment patriarcal de Jacques Cas dont j'aurai l'occasion de reparler plus loin.

C'est de la Bonnette, devenue depuis 1908 notre résidence d'été, que mes enfants ont résolu d'écrire le journal, et ils m'ont demandé d'en raconter l'histoire ancienne, qui en sera comme la préface. Puis-je m'y refuser ? Ozanam que j'aime à citer en cette année de

son centenaire n'a-t-il pas écrit : « La bénédiction du Seigneur est sur les familles où l'on se souvient des aïeux. » ?

La Bonnette ! Et d'abord d'où vient le nom ? Mystère ! J'ai eu à m'en expliquer dans le journal de l'Hospitalière ; j'y ai raconté qu'à la fin du XVIII^e siècle, mon grand-père Louis Albert Fine (1752–1833) possédait à Marseille une maison rue Bonneterie ; l'ayant vendue, aurait-il affecté le prix de l'achat à une ferme adjacente à la propriété qu'il possédait déjà ; d'où le nom de Bonnette ? Simple supposition. Autre hypothèse, plus vraisemblable peut-être, puisque je n'ai pu trouver nulle part l'acte d'achat auquel je fais allusion : dans un mémoire relatif à la fondation de quatre messes à perpétuité, au couvent des Galades ou d'Aigalades, qui semble remonter à 1739 ou 1729 et dont je dois la communication à ma nièce Thérèse Estrangin, mon aimable voisine de la Sumiane, je lis que dans les biens légués par Mr Gaspard Fabre, décédé le 7 décembre 1734, au couvent des Grands Carmes de cette localité, étaient compris 45 livres à recevoir d'un nommé Marc Qudry, pour directe de 3 terres sises aux Aigalades, parmi lesquels la Bounite. Nos anciens n'étaient pas très regardants sur l'orthographe et la connaissance des noms propres ; Bounite ou Bonnette pourraient bien être une seule et même chose. Mais alors comment la propriété de cette terre aurait-elle passé de la terre des Carmes à celle de l'un de mes aïeux ? Nouveau mystère ; car si rien de sûr ne nous fait connaître la provenance du nom, un nuage tout aussi épais enveloppe l'origine même de notre droit de propriété ; je parle du moins de la partie haute, celle où se trouve aujourd'hui notre castel, les bois de pins qui l'entourent et les terres arables qui s'étendent au-devant.

Très intrigué par une question aussi importante, je me suis livré à de minutieuses recherches tant au bureau des hypothèques qu'à celui des contributions directes ; elles sont demeurées infructueuses. J'ai appris pourtant à ce dernier que lors de la confection du cadastre en **1824** les parcelles formant cette partie de notre propriété figuraient déjà au nom de Louis Albert Fine. N'ayant pu trouver nulle part trace d'un acte d'achat, j'en conclus que mon aïeul ou mieux encore son père Jacques Albert Pierre (1713–1799), pouvait l'avoir reçue par testament à titre de legs. Je dis que c'est plutôt à mon arrière-grand-père qu'il faut remonter pour voir la Bonnette entrer dans notre patrimoine, parce que mon père, Jacques Marie Albert Fine (1807–1887) l'avait toujours considérée comme un bien de famille.

C'est ce même Jacques Albert Fine, mon bisaïeul, qui avait épousé le 17 août 1731, à peine âgé de 18 ans, Thérèse Eyraud, devenue propriétaire de la campagne par la mort de son père Michel Eyraud survenue le 6 mars 1728. Michel Eyraud, par ses achats successifs, en 1711, 1713, 1716 et 1722, avait en effet formé la propriété dite aujourd'hui l'Hospitalière et qui appartient actuellement à ma sœur Léonie.

Nous savons par un tableau des produits annuels de la campagne, qui me paraît écrit de la main de mon père, et qui remonte à **1825**, que déjà à cette époque, comme par la suite durant de longues années, la culture de la propriété était partagée entre deux mégers [= métayers en provençal]. La grande ferme était aux mains de Joseph Cas, père de Pierre, Madou, Clairon et Jacques. Joseph Cas appartenait à une ancienne et très honorable famille de cultivateurs du quartier, au service de la nôtre depuis la première acquisition faite par Michel Eyraud. L'autre mégerie, celle de la Bonnette, était en cette année 1825 occupée par un nommé Estienne Aubert, qui en devint fermier en **1839**, moyennant une rente annuelle de 140 Fr.

En **1842**, celui-ci dut céder la place à Jacques Cas, le fils cadet de Joseph, qui venait de se marier et qui vint en prendre possession en qualité de méger avec sa jeune épouse. Ce n'est que quelques années plus tard en 1850, à la mort de son père, que Pierre, l'aîné des fils, devînt méger de la grande ferme, où, durant de longues années, il fut secondé dans ses travaux à défaut de Catherine, sa femme morte jeune encore, par ses deux sœurs, avant que ses enfants, au nombre de sept, fussent en âge de se rendre utiles.

Quand le ménage Jacques prit la Bonnette, on y cultivait des oliviers, des vignes et du blé. En 1842, on y récolte 20 litres d'huile, 9 hectolitres 92 litres de vin et 2 charges 1/4 de blé. Le vin en était particulièrement estimé.

La maison de ferme occupait l'emplacement où se trouve actuellement notre castel ; elle était élevée d'un étage sur rez-de-chaussée ; celui-ci était au niveau du sous-sol de notre maison, là même où sont les chambres de nos domestiques. C'est dans cette ferme, le plus souvent sur la terrasse où l'on sortait des chaises, que mon père se plaisait à venir converser avec ces braves gens, dans cette langue provençale si harmonieuse et si expressive en même temps, dont il savait si bien se servir. Madou plus fine et plus lettrée que son mari avait une conversation très intéressante.

C'est là que vinrent au monde trois enfants Joseph, Clarisse et Marie ; cette dernière devait mourir à la fleur de l'âge, sous la robe d'une humble carmélite dans le monastère de la Belle-de-Mai.

Le petit domaine de la Bonnette, dont les modestes récoltes suffisaient à peine à nourrir la jeune famille, devait s'agrandir quelques années plus tard, après que les eaux de la Durance furent venues féconder notre terrain.

En effet, le 5 octobre **1853**, mon père a acheté des consorts Roche, une partie de leur propriété dite la Coutillone, de la contenance de 60 ares, qu'il confrontait déjà du nord, du levant et du midi, complantée en prairies, arbres fruitiers et vignes. Une autre partie avait été vendue le mois précédent par les Roche à Mr du Cimetière Monod (plus tard Mlle Coste, puis Moulet aujourd'hui Freychet). Les vendeurs ne conservaient plus que la partie dite la Bouquière appartenant aujourd'hui à Barrot. Cette vente fut consentie au prix de 6 000 Fr. (Grand livre de mon père 31 octobre et 31 décembre 1853, 31 janvier 1854.) L'acte ne porte que 4 000 Fr.

Trois ans plus tard, le 31 octobre **1856**, mon père a acheté encore d'un nommé Gastinel, une propriété de 110 ares environ, qui lui était contiguë du côté du couchant avec logement de fermier, complantée en vignes, oliviers et arbres fruitiers situés au bord du ruisseau de Caravelle. Il convertit bientôt après, la partie basse en prairies et la ferme en grenier à foin. Cette acquisition, qui comprenait en même temps une autre petite propriété et une colline située au quartier des Baumes à Saint-Antoine, eût lieu au prix de 10 000 Fr. (Grand livre 31 décembre 1856 et 31 décembre 1857.) L'acte ne porte que 7 700 Fr.

Cette dernière acquisition nous donnait pour voisin un autre acquéreur de Gastinel, Mr Villard, bon médecin de campagne, père du Dr Villard qui jouit plus tard d'une certaine célébrité dans notre ville. Lui-même était un petit homme, trapu, boiteux, très connu dans Saint-Antoine et les villages environnants dépourvus d'autres médecins ; j'ai ouï dire qu'il abusait de l'emploi des sangsues dont à tout propos il prescrivait l'application. Mon père entretenait avec lui les meilleures relations ainsi qu'en fait foi un accord intervenu entre

eux le 20 août **1858** touchant diverses servitudes dont, par destination du père de famille, les deux propriétés jouissaient à l'égard l'une de l'autre. C'est à cette convention que la Bonnette doit d'avoir une issue pour voitures et charrettes sur le chemin des Aygalades à Saint-Antoine, et une prise d'eau sur le ruisseau.

Ces relations étaient aussi courtoises avec les Roche, puisque nous savons que mon père, avait, à la date du 20 décembre 1856, autorisé Mr Émile Roche à déplacer le chemin dit la Carreirade, qui longeait la Bonnette au nord, et à le remplacer par un boulevard dit de l'Hermitage, alors en voie d'exécution, aujourd'hui Bd du Viaduc, auquel il était convenu que notre propriété accéderait par un chemin de 3 mètres de largeur cédé gratuitement par Mr Roche à mon père, à travers la sienne. C'est ce chemin qui sert aujourd'hui d'entrée principale à ma campagne.

Notre droit de passage sur la partie de ce boulevard où il débouche par une rampe sur la grand-route, devait en 1866, nous être contesté par un nommé Eyssautier. Mon père, Mlle Coste et un autre usager du chemin, Mr Mosser, lui intentèrent l'action possessoire, et eurent définitivement raison de ses prétentions par un jugement sur appel que rendit le tribunal civil de Marseille le 17 août **1868**.

La vie de notre bon Jacques Cas et de sa famille continuait à s'écouler paisible et calme dans cette vieille ferme de la Bonnette. En **1869** où nous arrivons maintenant, ses enfants étaient parvenus à un âge où ils étaient pour leurs parents une aide. Les années s'étaient succédées nombreuses depuis 1842, où nous les avons vus prendre cette partie de la campagne à leur charge ; elles n'avaient pas toutes été heureuses, car rien de plus aléatoire que les récoltes ; mais Jacques, d'une humeur toujours égale, manifestait un caractère jovial qui contrastait avec celui généralement inquiet de son frère Pierre. Nous les avons surnommés Jean qui pleure et Jean qui rit. Ce n'est pas lui qui se fût jamais plaint de l'état de délabrement de sa maison ; mais cet état n'avait pas échappé à mon père qui s'en alarma craignant pour la sécurité de ses habitants. Une réparation importante ou une reconstruction s'imposait. Mon père opta pour ce dernier parti, mais il ne voulait pas reconstruire sur le même emplacement qui lui paraissait devoir être un jour celui d'une maison de maître, et il décida d'ériger la nouvelle ferme contre le grenier à foin dont l'un des murs lui servirait d'appui. Il y dépensa 5 000 Fr. environ (exactement, d'après ses livres : 4 907,60 Fr.) et en **1870**, les Cas entraient dans leur nouvelle demeure.

C'est en **1877** que se place l'ouverture de la ligne du chemin de fer de Marseille à Aix qui devait apporter de si grandes transformations dans cette partie de la banlieue. Nous nous étions intéressés à l'étude des divers projets et avions applaudi à l'adoption de celui qui plaçait la station de St Antoine au sud du village, alors qu'un autre la mettait au nord, au-delà de la branche mère du canal. C'est aussi avec le plus grand intérêt que nous avons suivi les travaux et principalement ceux de construction du viaduc et les fouilles pour asseoir les fondations des piliers, fouilles profondes et parfois dangereuses puisque l'une d'elles provoqua un éboulement qui coûta la vie à trois malheureux terrassiers ensevelis vivants. Ces travaux nécessitaient, aux frais des chemins de fer, le déplacement de notre prise d'eau et du gué que nous avions à travers le lit du ruisseau.

La mort de mon père, suivie de si près de [celle de] ma mère, **1887** et **1888**, nous amenèrent à nous charger dans l'indivision, ma sœur Léonie et moi, de cette chère campagne à laquelle nous rattachaient tant de souvenirs et dans laquelle tout nous parlait de ceux que nous venions de perdre. C'est le 19 mai 1888 que fut signé à l'étude de

Maître Decormis notaire, l'acte qui nous en attribuait la propriété.

Depuis 1879, Pierre avait cédé sa place dans la grande ferme à sa fille Louise et à son gendre Joseph Giraud. En **1890**, Jacques, avancé en âge et surtout usé par de pénibles labeurs, se déclara hors d'état de conserver la mégerie. Son fils Joseph s'était, depuis longtemps déjà, marié et établi comme jardinier fleuriste ; sa fille Marie était partie pour le couvent. Nous ne voulûmes pas que ce vieux serviteur quittât la campagne, et nous confiâmes à Joseph Giraud l'exploitation de la Bonnette, dont Jacques, sa femme et leur fille Clarisse continuèrent à occuper la ferme.

C'est là que s'éteignirent successivement le 21 février **1892** Madou, et le [25] Octobre **1896**, Jacques lui-même.

Nous nous étions fait un devoir, Benjamin [Salles, le mari de Léonie] et moi, d'accompagner jusqu'à sa dernière demeure ce brave Jacques, qui repose au cimetière des Aygalades, quartier et paroisse auxquels lui et tous les siens étaient toujours demeurés profondément attachés. Sur sa dépouille, je prononçais les paroles suivantes :

« Avant que ce cercueil descende dans la tombe, je tiens à adresser un suprême adieu à la dépouille mortelle de ce bon, de ce loyal serviteur.

« Vous tous présents à cette triste cérémonie, vous savez bien que rien d'extraordinaire n'a marqué la vie de celui que nous pleurons aujourd'hui, mais au-dessus des actions brillantes, n'y a-t-il pas pour l'homme une tâche plus difficile et par conséquent plus méritoire à remplir ? Je veux parler de l'accomplissement constant du devoir pendant une longue carrière, sans s'écarter jamais du vrai chemin ?

« Jacques Cas était né dans cette propriété de la Viste, si pleine pour nous de souvenirs, d'une ancienne et respectable famille d'agriculteurs au service de la nôtre depuis près de deux cents ans. Quand arriva pour lui l'âge de s'établir, il rechercha avant tout, dans celle qu'il voulait associer à son existence, une femme laborieuse et d'une piété solide. Mais malgré les joies du foyer, les mécomptes ne lui furent pas épargnés ; comme tous ceux appelés aux durs travaux de la campagne, que de labeurs longs et pénibles emportés souvent en un instant : jamais pourtant dans sa bouche la plus légère plainte ; il ne vous accueillait pas moins avec un bon et franc sourire. C'est que Jacques dans les moindres événements voyait la main de Dieu.

« Vint l'heure des cruelles épreuves : une de ses filles, vrai trésor d'innocence, fut appelé de bonne heure à la vie religieuse ; elle rentra dans un monastère du Carmel, qui ne fut pour elle que le vestibule du Paradis. Plus tard, sa femme qu'il aimait tendrement alla rejoindre dans le Ciel cette fille si regrettée. Ce furent là pour le cœur du père et de l'époux deux coups terribles. Vous souvient-il avec quelle résignation il accepta sans murmurer ces douloureux sacrifices ?

« Il est vrai que la Providence lui avait ménagé une douce vieillesse en lui donnant une autre fille qui s'était attachée à lui toute entière et un fils, le modèle des fils. L'un et l'autre l'ont entouré d'un dévouement qui fait naître l'admiration à une époque où si peu d'enfants savent comprendre ce qu'ils doivent à leurs vieux parents. Jacques méritait bien ces consolations, car toute sa vie il s'était efforcé d'inculquer à ses enfants, par ses conseils et ses exemples, les enseignements de la foi, les seuls qui engendrent la piété filiale.

« La mort de Jacques Cas a été ce qu'avait été sa vie, celle d'un chrétien, je dirais presque d'un saint. Dès le jour où il fut frappé, il fit généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie. Durant les six jours de sa maladie, son esprit, ses pensées étaient constamment tournées vers les choses d'en haut ; à chaque instant il en donnait des signes consolants.

Aussi, quelle sérénité en face de la mort !

« Il jouit maintenant d'une gloire bien méritée. Que la bénédiction, tombée des lèvres décolorées et de la main tremblante de ce père mourant, soit pour ses enfants et petits-enfants, tous si dignes de porter son nom, une consolation et un soutien.

« Excellent Jacques, si fidèle, si dévoué, si aimé de nous tous, repose en paix en attendant la résurrection dernière. Au revoir ! À Dieu ! »

Restée seule, Clarisse se retira auprès de son frère.

C'est alors que voyant cette maison vide, Salvat et Noëlie [fille d'Albert Fine] Lavielle nous demandèrent de la leur louer. De sérieuses transformations devenaient pour cela nécessaires ; mais pouvions-nous rêver de plus charmants voisins ? Nous mîmes donc les ouvriers à l'œuvre et au début de l'été **1897**, les Lavielle venaient s'installer dans leur modeste villa, à proximité de la Sumiane, bientôt mise en communication directe avec la Bonnette, au moyen d'un pont audacieusement jeté sur le ruisseau.

Nos familles se regroupaient ainsi de plus en plus nombreuses autour du berceau, autour de l'Hospitalière. Après la mort de mon frère Albert, survenue en **1899**, Paul Durrand [un gendre d'Albert] fit à son tour construire sur le domaine de la Sumiane, une villa qu'il dénomma Val Brise.

De 1888 à 1906, c'est-à-dire durant les 18 années qui suivirent la mort de ma mère, notre vie continua donc pendant la saison d'été, à s'écouler heureuse, dans la plus étroite intimité, attristée sans doute à certaines heures par les blessures que font au cœur le départ de ceux qui vous sont chers, mais réconfortée par l'amitié et l'union la plus douce. Le Journal de l'Hospitalière a relaté jour par jour le charme de cette vie de famille, particulièrement goûtée de ceux qui partageaient sous le même toit une commune existence.

Malheureusement cette communauté de vie ne pouvait pas durer toujours. Quand nous quittâmes la campagne en **1906**, Isabelle était fiancée, Gabrielle [fille de Léonie] qui s'était mariée en 1904, avait déjà deux enfants, et nous nous disions tristement, nous pères et mères de famille, qu'en présence de la nouvelle génération qui se levait, si nous voulions jouir l'été, de nos enfants mariés, une séparation devenait nécessaire. Problème d'autant plus difficile à résoudre que de puissantes attaches nous liaient, Léonie et moi, à cette ancienne propriété de famille, que Benjamin déclarait hautement ne pas vouloir bâtir un second logement et que l'agrandissement de l'ancien nous avait paru à tous une opération qu'il n'était pas sage d'entreprendre. C'est sans avoir rien décidé que nous prîmes en ville nos quartiers d'hiver.

Pourtant, le désir d'arriver à une solution qui nous était imposée par la force des choses me hantait l'esprit, lorsque ma pensée s'arrêta à la combinaison suivante : congédier les Lavielle, faire agrandir leur logement et nous installer là ; je parerais aux dépenses qu'entraîneraient ces constructions nouvelles, au moyen d'une soulte qu'aurait à me payer Léonie, si nous partagions la propriété en deux lots d'inégale étendue et d'inégale valeur. Ce projet avait bien des inconvénients : abandon de la partie de la campagne où avaient vécu mes parents, de cette maison où ma mère avait souffert pour me mettre au monde, de ces grands arbres du bosquet plantés par mon père, éloignement du tramway, du village et surtout de l'église, accès par un chemin non entretenu ; mais ils présentaient aussi des avantages certains : plus de poussière, plus de ce charroi assourdissant, jouissance des pinèdes qu'on était unanime à considérer comme le point le plus agréable

de la campagne ; mais solution qui par-dessus tout semblait au point de vue du cœur, devoir nous éviter à l'un et à l'autre bien des déchirements puisque tous les deux nous conservions ainsi un morceau du bien familial.

Avant d'en faire part aux Salles, je voulais m'assurer que mon projet était pratique ; je mandais comme entrepreneur Marius Cas (le plus jeune des 4 fils de Pierre) ; avec lui je visitais la maison Lavielle, et pris des mesures ; je lui fis connaître mon plan et lui demandais un devis. Ce devis ne dépassait pas mes prévisions ; tout semblait donc aller pour le mieux. Mais les Salles accepteraient-ils cette combinaison pour laquelle leur adhésion était indispensable ? Benjamin, plus financier que campagnard, voudrait-il bien prendre à sa charge la majeure partie de la campagne et déboursier la soulte qui m'était pourtant absolument nécessaire ? Je m'en ouvris avec une certaine appréhension à Léonie qui en parla à Benjamin, et celui-ci vint lui-même quelques jours après me faire savoir qu'en principe mon projet avait leur approbation.

D'un commun accord, nous désignâmes Messieurs Lieutier architecte et Ferry expert agronome, comme arbitres chargés de faire les deux lots et de fixer le montant de la soulte. Eux-mêmes procédèrent à la date du 24 février 1908, au bornage des deux propriétés et le 28 du même mois, vingt et un ans, jour pour jour, après la mort de notre père, nous signions chez Maître Jules Perraud notaire, l'acte de partage. Il est à observer que les chiffres qui y figurent ne sont pas exacts, et que j'ai touché de Léonie une soulte beaucoup plus importante.

Voilà dans ses grandes lignes, l'historique de notre partage. Mes enfants pourront lire ailleurs tous les détails.

Mais revenons un peu en arrière. Quand vers la fin de l'hiver **1906-1907** nous fûmes tombés d'accord avec les Salles, il fallait faire connaître aux Lavielle que nous étions dans la pénible nécessité de leur donner congé. C'est alors que Clotilde, naturellement associée à mes projets, me suggéra l'idée de construire sur l'emplacement de l'ancienne Bonnette en ruine ; je dépenserai évidemment davantage, mais en conservant les Lavielle comme locataires, l'opération ne saurait pas être sensiblement plus onéreuse. C'était tentant, car il nous en coûtait d'écloigner de nous Salvat, Noélie et leur gentille famille, dont nous ne pourrions tous qu'apprécier le voisinage immédiat ; et puis, n'est-ce pas là même que mon père avait prévu que l'un de nous pourrait bâtir ? L'emplacement n'était-il pas merveilleusement choisi ? Nouveau devis demandé à Cas sur un plan mûrement et étudié par moi. Quelques semaines après, la construction de la villa telle qu'elle est aujourd'hui, était décidée.

Ces hésitations nous avaient conduits au commencement de l'été **1907**, que nous passâmes encore avec les Salles à l'Hospitalière.

Pourtant le 7 août, jour où nous fêtions autrefois la Saint Albert, le premier coup de pioche était donné à la démolition de la vieille Bonnette. Marius Cas avait préposé à la direction de la petite équipe des travailleurs, son frère Jules, qui a recueilli dans l'héritage de ses pères, leur dévouement à notre famille. Dès les premiers jours de septembre, les fondations étaient creusées ; j'aurais voulu y asseoir la première pierre le 8, fête de la nativité de la Sainte Vierge et anniversaire de la naissance de ma mère, mais le 8 tombant un dimanche, c'était la veille au soir que la truelle fut mise en mouvement. À la fin du mois la maçonnerie était à fleur de terre.

Nous choisîmes le 2 octobre [1907], jour de la fête des Saints Anges Gardiens, pour la pose de la première pierre, qui se fit avec un certain éclat, et à laquelle nous avions convié toute la colonie de l'Hospitalière, de la Bonnette, de la Sumiane et de Val Brise. En présence de tous, les ouvriers mirent en place la pierre froide angulaire sud-ouest. J'y avais fait pratiquer dans la partie haute une entaille dans laquelle je renfermai un parchemin où étaient inscrits mon nom, celui du Clotilde et ceux de nos sept enfants ; en exergue, ce verset de l'écriture : « Nisi Dominus aedificaverit domum, in vanum laboraverunt, qui aedificant eam. » [« Si le Seigneur ne bâtit la maison, ses bâtisseurs travaillent pour rien. » Ps 126, 1]. J'y joignis quelques médailles et quelques pièces de monnaie au millésime de 1907, et je scellai le tout. La nuit venue, nous éclairâmes à proximité de grands feux, en signe de réjouissance.

Les maçons se mirent dès lors sérieusement à l'œuvre. Nous dûmes rentrer en ville ; mais je montais deux ou trois fois par semaine pour diriger les travaux, puisque je m'en étais constitué moi-même l'architecte.

Le chantier fut durant les mois suivants assez souvent ralenti par le mauvais temps plutôt que par le froid ; mais il subit une épreuve particulièrement dure le 8 du mois de novembre [1907], au cours des pluies diluviennes qui amenèrent le débordement du ruisseau, et causèrent chez tous ses riverains, et particulièrement à la Sumiane et à Val Brise, des dégâts incalculables dont les traces subsistèrent durant plusieurs années. Chez nous, un morceau de prairie et de gros peupliers furent entraînés par les eaux.

Charles s'intéressait à la nouvelle construction dont il cherchait à perfectionner le plan des divisions ; souvent il montait la visiter avec moi. Je me disais qu'un jour il y perpétuerait le nom des Fine. Le jeudi 28 novembre [1907], il vint m'y rejoindre après être allé jusqu'à la Gavotte, se rendre compte de la disposition des vannes du canal, en vue des responsabilités qu'aurait pu encourir la ville, à raison des récentes inondations dont avaient souffert Paul Durrand et Mr E. Rouard, propriétaire de la Guillermy, l'un et l'autre client de l'étude. On venait de poser le plancher du 1er étage, nous y grimpâmes par les échelles, et admirâmes le point de vue ; puis nous redescendîmes ensemble en ville, en devisant de notre prochaine saison d'été et de la manière de nous organiser, tant autour de la maison que dans son intérieur. Mais l'avenir nous appartient-il ? Trente-six heures après, Charles n'était plus ; Dieu l'avait subitement ravi à notre affection dans la nuit du vendredi au samedi, brisant ainsi tous les projets que j'avais conçus sur lui. J'ai retracé ailleurs la vie de ce fils tendrement aimé.

Malgré la tristesse dont j'étais accablé, les travaux se continuaient, mais lentement à cause des intempéries de la saison. Dans les premiers jours de février [1908], on posait la charpente de la toiture.

Je menais de front l'aménagement des alentours de la villa : plantation de pins, d'un quinconce de platanes, d'un massif de lauriers roses, d'un jardin potager et fruitier, pour lequel je pris conseils d'un expert agronome, Monsieur Trouin de Mazargues. Notre jardinier Antoine Sardou se dépensait tout entier ; il me construisit artistement un banc rustique dans la pinède, au-dessus du quinconce.

Au mois de mai [1908], alors que le nouveau castel était livré au peintre, et que nous étions à la veille de choisir les papiers peints, un nouveau vide, moins cruel sans doute

que le premier mais pourtant bien sensible, se faisait encore à notre foyer ; le 21, Madeleine nous quittait pour se donner à Notre Seigneur dans la congrégation des Dames du Sacré-Cœur. Elle partait pour Rome avec les Salles, pour solliciter du Saint-Père une bénédiction spéciale, et le 1er juin [1908] elle entra au noviciat de Rivoli, près de Turin.

Qui m'eût dit quelques mois auparavant, lorsque je traçais sur mon plan les sept chambres dont trois destinées à recevoir deux lits, nécessaires pour héberger avec nous nos sept enfants et Edmond, que dès la première année deux lits demeureraient inoccupés !

Le dernier coup de vernis retarda jusqu'au samedi 11 juillet [1908], notre prise de possession du nouveau manoir, que nous avons meublé en majeure partie les jours précédents avec une partie du mobilier de l'Hospitalière, partagé avec les Salles.

Nous nous installâmes au 1er étage de la manière suivante : chambre à balcon, Clotilde et moi, avec cabinet de toilette dans la petite chambre attenante au couchant ; chambre communiquant avec la nôtre, Juliette ; puis dans la grande chambre à deux fenêtres au midi, Edmond et Isabelle ; au levant, au-dessus du vestibule, Alfred ; à côté, Marie Clotilde et Geneviève. J'avais résolu de faire de la chambre au nord qui devait être celle de notre bon Charles, mon cabinet de travail. J'avais fait transporter là son bureau d'avocat et d'autres meubles à son usage ; j'y ai groupé tous les souvenirs, bibelots, gravures, emblèmes religieux lui ayant appartenu, parmi lesquels le portrait de sa sœur Constance, elle aussi si pleurée, et vers laquelle il s'était toujours senti particulièrement attiré ; j'ai réuni dans un tiroir toute sa correspondance, ses papiers intimes, dont plusieurs sont pour sa mère et pour moi d'un prix inestimable ; et je me plais à passer là des heures, me surprenant parfois plongé dans des réflexions faites de regrets et d'espérance.

Nous avons fait choix du 22 juillet [1908] pour demander à Mr le curé Vialis, de venir bénir la maison. C'était ce jour-là la fête de notre petite novice. Pouvions-nous en choisir un meilleur, car n'était-ce pas Madeleine qui, lorsqu'il s'était agi de donner un nom à la villa, nous avait suggéré celui-ci gracieux de Castel Bonnette, qu'elle devait désormais porter ? De plus, le vallon des Aygalades qui se déroule sous nos yeux n'est-il pas sous la protection de Sainte Madeleine qui, à en croire la légende, aurait vécu là quelques temps, dans la grotte de l'Ermitage, avant de se retirer à la Sainte Baume ? La cérémonie se fit en petit comité, car comment aurions-nous pu être à la joie ? Nous nous contentâmes de retenir Mr le curé à déjeuner.

Dès la Toussaint 1907, j'avais eu à mon compte ma future propriété, dont le méger était Joseph Séas. Celui-ci, à la mort de Joseph Giraud, avait pris son lieu et place pour l'ensemble de la campagne. C'était un homme d'un service facile.

Et maintenant, je passe la plume à Marie-Clotilde et à Geneviève. Ce sont elles surtout, qui depuis l'épouvantable catastrophe du 30 novembre 1907, m'entourent plus particulièrement de leur filiale tendresse ; elles aussi aiment Castel Bonnette et sont dès lors toutes désignées pour en écrire le journal.

Ce journal sera sans doute un peu sommaire pour les cinq années qui viennent de s'écouler ; chacun de nous les aidera de ses souvenirs personnels et je mets à leur disposition quelques notes que j'ai relevées.

Castel Bonnette, 11 juillet 1913, Alfred Fine

1908

Je succède donc à papa pour continuer ainsi que Genette le journal de notre cher Castel que nous aimons tous comme un enfant qu'on a vu naître : je reprends donc la suite des événements survenus au cours de l'année 1908.

Le 18 juillet [1908]. Alfred sort en vacances ; il est depuis... à Saint Ignace et vient de terminer sa 3ème classe. Depuis que les Jésuites ont été chassés, du moins en partie, de leur collège, l'éducation n'est plus ce qu'elle était jadis et papa se décide à mettre Alfred en pleine pension au collège de Bollengo près d'Ivrea, à l'entrée de la vallée d'Aoste. Les pères ont ouvert cette maison en 1907, pour recevoir les enfants dont les parents tiennent à faire donner l'éducation directe par eux-mêmes. Papa se met donc en correspondance avec le supérieur le P. Louis Perroy et d'après aussi des conseils de l'oncle Édouard, il décide qu'Alfred partira pour la rentrée d'octobre et qu'il refera sa 3ème classe pour se fortifier sur bien des matières.

Le 23 juillet [1908]. Genette sort définitivement du Sacré-Cœur de San Remo où elle a passé deux ans. Elle vient d'achever sa 1ère classe et fera sa classe supérieure à la maison avec Mademoiselle Capel. Je ne dis pas de mal de cette décision car, sans cela, j'aurais été bien seule cette année-là, vu le départ de Madeleine pour le noviciat.

18 septembre [1908]. Visite de l'oncle Léonard Ferrari qui vient passer 24 heures avec nous ; il couche dans la chambre qui était destinée à Charles et qui devient une chambre à donner.

5 octobre [1908]. Jour du départ d'Alfred pour Bollengo, il entre volontiers dans ce nouveau collège où il pourra savourer à plein bord l'air pur des montagnes et une éducation solide et saine.

Ce jour-là, le jeune ménage Olive nous quitte pour rentrer en ville ; il était venu s'installer ici le 11 juillet.

Du 9 au 17 octobre [1908]. Maman se décide à aller assister à la prise d'habit de Madeleine qui doit avoir lieu le 15, et Adèle Salles ayant obtenu la permission d'aller voir Madeleine profite de l'occasion et accompagnera maman. Elles partent par la Côte d'Azur et passent la première nuit au Sacré-Cœur de Sartorio. Le lendemain elles se dématinent pour prendre la route de Turin et trouvent, à Rivoli, Paulette installée au Sacré-Cœur depuis quelques jours pour bien jouir de Madeleine. Les trois voyageuses décident d'aller voir Alfred à Bollengo ; maman a été ravie de sa visite au père Perroy qu'elle trouve très paternel, et aussi du site admirable du collège. Mais le 15 approche, Madeleine étant en retraite, maman ne fait que l'embrasser la veille et la voir un instant avec sa résille de postulante. Elle repart donc pour Turin où elle couche ainsi qu'Adèle. Le lendemain, elles partent de grand matin à la recherche d'une voiture pour les conduire à Rivoli et ce n'est pas sans peine qu'elles finissent par en trouver une, tant et si bien, que ne les voyant pas arriver à l'heure, on a failli commencer la cérémonie sans elles. Enfin, tout est bien qui finit bien et au bout d'une demi-heure, on a vu arriver nos voyageuses confuses d'un retard bien involontaire. Madeleine est donc venue embrasser maman en robe de noce (c'était celle d'Isabelle) puis la cérémonie s'est déroulée émotionnante pour les familles assistantes.

Il y avait là trois religieuses de chœur et une sœur converse. À 10 heures, on a servi aux

parents un déjeuner froid au salon et le reste du temps, maman a vu Madeleine qui paraissait tout à fait heureuse sous sa cornette qui lui sied très bien du reste.

Nos trois voyageuses cette fois sont revenues ensemble par San Remo encore, mais, ayant moins de chance qu'à l'aller, maman ayant été obligée de passer la nuit à Vintimille pour attendre la malle qui contenait la robe de noce d'Isabelle.

Durant l'absence de maman, Juliette subit une influence de scarlatine, nous la soignons de notre mieux et le mal a été enrayé rapidement.

... octobre [1908]. Jour de notre rentrée en ville.

1er novembre [1908]. Joseph Séas ayant été obligé de ne conserver que la partie de la propriété attribuée à la tante Léonie, papa afferme à mégerie à un nommé Émile Rey, beau-frère de Sardou. Dans le cours de l'hiver, notre Castel a subi bien des améliorations ; c'est de cette époque que datent : les deux acacias du côté ouest de la maison et destinés à la protéger du soleil couchant, le massif de pittosporums qui orne la terrasse du midi, les 21 rosiers-thés qui embellissent l'allée des rosiers, les 19 genets qui se trouvent sur le talus, et les 250 rosiers du Bengale qui bordent la grande allée conduisant à la Bonnette. Cette année-là aussi, papa avait fait planter nombre de jeunes pins qui sont morts à l'exception de deux. Avant notre installation, le banc rustique qui était sur la terrasse a été transporté sous la pinède du viaduc à l'abri du mistral.

1909

11 juin [1909]. Jour de notre arrivée, nous passons la journée à mettre de l'ordre et le soir n'en pouvant plus de fatigue, nous nous étions assis un moment dans le vestibule quand tout à coup un bruit sourd ne ressemblant à rien se fait entendre dehors, aussitôt les vitres sont ébranlées, la batterie de cuisine fait un vacarme affreux, c'était un tremblement de terre il n'y avait pas à s'y méprendre : maman se jette à genoux et récite à voix haute l'acte de contrition ; avec Genette, nous sommes épouvantées et nous précipitons dehors pour ne pas recevoir la maison sur la tête car nous avons cru fermement que notre dernier jour était arrivé ; sur les invitations pressantes de papa nous consentons à aller nous coucher toutes les deux dans la chambre de Juliette pour être à côté de papa et de maman ; la première secousse a eu lieu à neuf heures à peu près, il y en a eu encore deux autres moins fortes dans la nuit, puis ça a été bien fini. En ville la population s'est effrayée et beaucoup ont passé les nuits suivantes à la belle étoile mais, les pays qui ont été les plus éprouvés sont Rognes, Vernègues, Pélissane, Lambesc et St Cannat ; il y a eu je ne sais combien de maisons détruites, une quarantaine de victimes et un grand nombre de gens blessés. Nous avons donc été heureux de nous en tirer comme ça, mais toujours est-il que nous nous rappellerons longtemps de notre arrivée à la campagne cette année-là et de notre peine à nous endormir le soir pendant les mois suivants, redoutant à chaque instant une nouvelle secousse.

28 juin [1909]. Arrivée d'Edmond et d'Isa, ce qui est toujours une joie pour tous.

Du 2 au 31 juillet [1909]. Le jeune ménage va voir Madeleine à Rivoli ; puis, va faire une saison au Mont-Dore pour soigner la gorge d'Edmond. Il trouve le pays très beau et fait quelques excursions.

17 juillet [1909]. Alfred arrive en vacances et ne paraît pas avoir été trop malheureux cette année ; il a vu du beau pays pendant les jours de congé ; le P. Perroy a envoyé ses

grands voir Milan et le Lac Majeur, et Alfred était des privilégiés.

25 juillet [1909]. Nous avons un nouveau curé à la Viste qu'on installe aujourd'hui : Mr Gautier, il a bien l'air pour lui. Il remplace Mr Vialis qui est nommé à St Marcel. C'était Mr Vialis que nous avions comme curé lors des inventaires des églises en 1906, après la loi de séparation. A la Viste, le sous-inspecteur de l'enregistrement venu pour faire l'inventaire de l'église, fut forcé de s'en retourner bredouille devant la résistance des fidèles enfermés dans l'église et chantant des cantiques au lieu d'ouvrir les portes. Pendant ce temps, papa était au presbytère avec Mr le curé, lequel lut une belle protestation en présence de l'employé du gouvernement. Les jours suivants, on se succéda dans la famille pour garder l'église, mais un matin pendant la messe, l'agent se glissa à la suite du garde champêtre qui pénètre chaque semaine pour régler l'horloge et, il paraît que Monsieur le curé se retourna et lança quelques paroles un peu vives au représentant du pouvoir... Le fait est que dans la suite, il fut cité en police correctionnelle et condamné à 3 jours de prison qu'il ne fit pas, car il y eut une amnistie générale. Papa reçut aussi une verte remontrance de Mr Brousse, procureur de la République, pour avoir assisté Mr le curé Vialis lors de l'inventaire de l'église de la Viste : « Ce n'était pas la place d'un avoué... » lui dit-il entre autres choses. Mr Bergasse dans sa réponse prouva au contraire combien un avoué est à sa place quand il défend la justice, ce qui était bien le cas de Maître Fine. Mais on n'en resta pas là, et Monsieur Brousse exigea de papa un compte rendu écrit de ses actes lequel fut envoyé à Paris et valut à notre père un blâme écrit du ministre de la Justice, qu'il conserve du reste précieusement dans ses archives.

Du 25 juillet au 27 août [1909]. La petite Suzanne Fine ayant la scarlatine à la Sumiane, et Rita Correnson n'ayant pas eu cette maladie, papa et maman proposent à Louise de leur donner sa fille pendant ce temps. Nous passons donc un mois avec cette charmante petite cousine, pleine de vie et d'entrain, et la traitons absolument comme une enfant de la maison tout simplement ; mais Louise, pleine de reconnaissance pour ce qu'on a fait pour sa fille s'est crue obligée d'offrir un petit souvenir à l'oncle Alfred et à tante Clotilde, et elle leur envoya une ravissante statue de Jeanne d'Arc en bergère avec les mots suivants :

Toc toc... qui donc est là ? c'est la Vierge lorraine
Qui revenant parfois dans sa patrie humaine
A besoin d'un asile en ce séjour mortel
Et voudrait habiter dans ce joli castel...

Ce désir vint au cœur de notre Bienheureuse
Un jour qu'au bord du ciel se penchant soucieuse
Pour regarder en France, elle vit lestement
Monter vers la Bonnette une folâtre enfant.

On lui fit un accueil si chaud, si plein de grâce,
Lui donnant au foyer une si douce place
Que Jeanne dit soudain : J'y veux aller aussi
Et voilà le motif qui vous l'amène ici.

28 août 1909.

Du 11 au 13 août [1909]. Le docteur Dutrait, un bon ami de la famille, vient passer 48 heures avec nous. Le 12, avec papa et Genette nous le menons à Saint Maximin. La visite de la basilique l'intéresse vivement, les stalles surtout font l'objet de son admiration.

Nous dînons à l'hôtel de France. Ce jour-là, il faisait une chaleur torride qui restera mémorable car ce bon docteur nous défendait de dire qu'il faisait chaud et nous ne disions pas sans rire le contraire.

16 août [1909]. Gabrielle et Xavier qui sont à l'Hospitalière ont leur quatrième fille aujourd'hui. Elle s'appellera Madeleine.

Du 28 au 30 août [1909]. Nous recevons la visite de l'oncle Léonard avec ses deux fils aînés : Joseph et Charles. Nous trouvons ce dernier bien grandi et Joseph, joli garçon.

4 octobre [1909]. Départ d'Alfred pour Bollengo.

.... octobre [1909]. Isa et Edmond rentrent en ville.

.... octobre [1909]. Jour de notre rentrée en ville.

Nous n'avions pas de tilleul dans la propriété, papa en a fait planter un cet hiver au bout de l'allée des rosiers, en bordure de la petite allée qui va à la Bonnette. Comme améliorations et changements, c'est aussi de cette époque que date la haie de lauriers thym au quinconce, et qui a remplacé une plate-bande de fleurs qui s'y trouvaient. Cette dernière a été remplacée par une corbeille de fleurs sur la terrasse que papa s'amuse à arroser lui-même au moyen d'une manche d'arrosage. Notons aussi en passant l'emplacement d'un gros réservoir dans le talus destiné à recevoir de deux surverses, qui servira à arroser la luzerne.

.... Jour mémorable où Messieurs les voleurs nous ont gratifiés de leur visite ! Ils ont essayé d'entrer par la cave du bois et ont scié une lame d'abat-jour mais n'ont réussi que par la fenêtre de la cuisine. Ils ont fait levier pour écarter les barres de fer et ont même détruit la maçonnerie du bas de la fenêtre. Heureusement que le plus grand mal a été là et qu'ils n'ont rien emporté de précieux, si ce n'est un tapis de table que nous avions donné à maman pour sa fête. En dehors de ça, ils n'ont fait que mettre du désordre dans les chambres et à la salle à manger où ils se sont attablés pour manger des confitures et boire du vin sucré. Nous ne soupçonnons personne ; mais ils devaient être jeunes pour s'amuser ainsi. On a retrouvé, par-ci par-là, des bouteilles de vinaigre débouchées qu'ils ont dû prendre pour du vin et qui nous ont indiqué leur fuite par le bas de la campagne.

1910

14 mai [1910]. Cette année, nous montons de bonne heure à la campagne et la grande raison est que papa est rentier, et par conséquent libre de jouir pleinement de la campagne, si jolie au printemps. Papa s'est donc retiré des affaires après 28 ans de service, il a vendu son étude à Mr Provansal avoué à Gap, et consacra désormais une partie de son temps aux bonnes œuvres et surtout à la société de Saint-Vincent-de-Paul dont il ne tardera pas à être nommé président général de la ville.

3 juin [1910]. Pour la première année, nous souhaitons la fête de maman à Castel Bonnette avec des fleurs de la propriété.

17 juin [1910]. Adèle Salles nous quitte pour entrer au couvent des Oblates du Sacré-Cœur. C'est un ordre assez récent qui a été créé pour les besoins du moment en France

car ces religieuses, ne portant pas de costume religieux, pénètrent plus facilement partout pour répandre la dévotion au Sacré-Cœur et faire le bien. Cela ne nous étonne pas qu'Adèle, à l'âme très apostolique, ait embrassé une telle vocation ; mais ce n'est pas sans peine que nous voyons partir cette cousine avec laquelle nous avons passé la plus grande partie de notre enfance et qui mettait tant d'ardeur dans tout ce qu'elle faisait. Cela va faire un grand vide, surtout à Béatrix qui reste seule avec l'oncle Benjamin et tante Léonie et qui, ne s'était jamais séparée d'Adèle qu'elle aimait à la folie.

23 juin [1910]. Enfin le ménage Olive vient s'installer à Castel Bonnette ! Malheureusement Edmond n'est pas rentier et ses affaires de l'Imprimerie l'occupent beaucoup et ne lui permettent d'être à la campagne qu'à 7 heures passées. Aussi, Isa a pitié de lui et attend pour quitter la ville que les chaleurs l'en chassent.

16 juillet [1910]. Jour de sortie du collège d'Alfred.

Du 1er au 3 août [1910]. L'oncle Léonard vient nous voir avec Marguerite et Marcelle que nous n'avions plus vues depuis qu'elles avaient quitté Marseille pour aller habiter Castelfons. Aussi ont-elles de la peine à nous reconnaître surtout Marcelle qui devait avoir alors cinq ans.

6 août [1910]. Nous sommes absolument atterrés ce matin en apprenant que tante Marie d'Albert est au plus mal... depuis deux jours elle gardait le lit ne se sentant pas très bien, elle se plaignait de douleurs et parfois d'avoir de la peine à respirer. On fit venir Léon d'Astros, qui était loin de s'attendre à un danger immédiat comme tous les Albert du reste, et nous tous, puisque, ce matin-là nous nous amusions avec Paulette à nous faire donner une leçon de sténographie par Henriette de Foresta. Mais le mal fit des progrès immenses et tante Léonie qui était la plus près de la malade appela vite ses nièces pour assister au dernier moment de leur mère. Xavier et Albert qui étaient en ville arrivèrent quand tout fut fini. Tante Marie expira doucement entre les bras de Paulette, et le curé de Saint-Antoine que nous étions allés avertir est arrivé trop tard. Mais le Sacré-Cœur pour qui la disparue avait tant de dévotion, lui aura sans doute vite ouvert les portes du Paradis, elle venait juste de terminer son portrait pour en faire don à l'église de la Viste et il est actuellement dans la chapelle de Saint-Joseph. En somme notre tante a été emportée par une fluxion de poitrine et, elle qui avait si peur de la mort, ne s'est pas vue mourir. Par contre, Thérèse Estrangin, qui a passé tant d'années dans les colonies, par conséquent loin de sa famille, a eu la consolation d'assister son père et sa mère dans leurs derniers moments et heureusement aussi qu'elle est là à la Sumiane avec cette pauvre Paulette qui se serait trouvée seule sans cela.

Du 25 septembre au 2 octobre [1910]. Madame Dutrait et son petit-fils René viennent faire un petit séjour au milieu de nous. Maman est contente de recevoir cette bonne amie avec laquelle elle a été élevée à la Visitation de Romans. René est un bon diable qui ne demande qu'à s'amuser ; heureusement qu'il a porté des devoirs à faire ce qui le calme forcément au moins de temps en temps. Il est joli comme un ange et son grand-père qui a une préférence marquée pour le sexe féminin, ne cesse de répéter « quel dommage qu'il ne se soit pas une fille ! ». Ce bon docteur vient aussi passer le 25, le 26, le 27 et le 28 avec nous. Le 27, nous allons en partie à la Sainte Baume, prenons d'abord le tram jusqu'à Marseille, puis celui d'Aubagne, et là, montons dans une grande auto que papa avait commandée pour la journée. Nous montons par Saint Zacharie et revenons par Gémenos. Nos hôtes sont émerveillés de ces routes, admirablement dessinées et

macadamisées ; ils ne se lassent pas de contempler la belle vue que l'on a à mesure qu'on s'élève. La forêt de la Sainte Baume aussi leur fait impression et ils veulent bien nous dire qu'ils n'oublieront jamais cette journée.

Le lendemain, Edmond et Isa invitent Monsieur Dutrait et papa à faire une partie sur mer. Ils affrètent un bateau à vapeur et vont ainsi jusqu'à Sormiou, en longeant les calanques. Il paraît qu'ils ont fait une promenade délicieuse et ont regretté de ne pas être plus nombreux pour profiter du bateau qui était immense.

4 octobre [1910]. Rentrée d'Alfred en rhétorique ; c'est une année sérieuse pour le travail et nous la lui souhaitons comme telle.

4 ou 5 octobre [1910]. Juliette nous quitte cette année pour aller rejoindre ses cousines au Sacré-Cœur de San Remo. Jusqu'ici elle faisait ses classes au Cours Bastide à Marseille, où elle était externe. Mais elle ne se plaisait plus beaucoup dans ce pensionnat et la question des accompagnements était très compliquée, on décida qu'elle terminerait son éducation au Sacré-Cœur, à sa grande joie d'abord, et aussi à celle de ses grandes sœurs qui y ont toutes été élevées.

24 octobre [1910]. Le ménage Olive s'envole vers son nid à la rue Gyptis.

27 octobre [1910]. Papa est heureux de se faire souhaiter sa fête à la campagne ; il compte bien qu'il en sera ainsi à l'avenir, maintenant que ses affaires ne l'appellent plus en ville.

9 novembre [1910]. Nous rentrons à Marseille et avons été les derniers à quitter la campagne.

En hiver papa fait planter une vigne au jardin fruitier.

1911

2 juin [1911]. Jour de notre installation à la campagne. Nous n'aurons plus les Lavielle comme voisin à la Bonnette, au moins pour cet été qu'ils passeront à la Sumiane avec Thérèse et Paulette devenues propriétaires. Cela leur coûte de quitter leur petit nid où ils se trouvaient si bien, mais pour faire plaisir à ses sœurs, Noëlie décide de déménager pour faire la place à Louise qui passera l'été à la Bonnette avec ses deux enfants.

3 juin [1911]. Edmond et Isa ne se font pas désirer cette année et viennent s'installer juste pour souhaiter la fête de maman.

5 juin [1911]. Cet été, c'est au tour d'Alfred Ferrari à venir passer quelques temps à Castel Bonnette. L'oncle Léonard l'a accompagné et reviendra le chercher le 10 juillet. Cet enfant est gentil, bien élevé, il a bon cœur mais il est violent comme la poudre, et quand il est en colère il n'y a qu'à le laisser se rouler à terre jusqu'à ce que ça lui ait passé... Avec cela, il a par moment le bon sens d'un homme fait et la pratique d'une maîtresse de maison ; ainsi il lui est arrivé plusieurs fois de demander à maman si son linge était revenu de la lessive parce qu'il lui manquait une chemise. Une autre fois, maman l'a trouvé en train de laver ses mouchoirs, etc.... Enfin, il nous a bien amusés et tous les jours nous lui faisons faire un peu de devoirs de vacances.

7, 8, 9 et 10 juillet [1911]. L'oncle Léonard vient donc reprendre son fils et installer Joseph

au Crédit Lyonnais où il entre comme employé. Il lui loue une chambre en ville et maman lui promet de veiller un peu sur lui. Il vient souvent coucher ici, surtout quand Alfred [Fine] est en vacances.

2 juillet [1911]. Le pauvre Alfred arrive à Marseille pour essayer un échec à l'écrit de la première partie du baccalauréat classique latin langue. Nous sommes tous bien ennuyés, et ce pauvre garçon n'aura pas des vacances bien gaies. Il suivra des cours par correspondance avec des professeurs de la faculté d'Aix.

2 juillet [1911]. Ce que nous pressentions depuis longtemps, surtout depuis la mort de tante Marie, est arrivé aujourd'hui. Paulette nous fait ses adieux avant de partir pour les Bénédictines. Elle n'aurait jamais laissé sa mère toute seule, mais puisque le bon Dieu la lui a ravie, elle sent qu'il faut qu'elle fasse comme ses trois sœurs, Marie, Jeanne et Amélie, et elle nous quitte non sans émotion car elle a un cœur sensible qui lui fait sentir vivement le sacrifice de la famille et de cette Sumiane qu'elle aime tant. Cette entrée nous navre encore, car Paulette était un peu l'enfant et la sœur de tous, surtout depuis l'année dernière, elle était si gentille, douce, expansive, tendre, tout le monde l'aimait et son départ a été un sacrifice pour tout son entourage. Elle est entrée à Cowes dans l'île de Wight à deux heures du monastère où sont actuellement Marie et Jeanne, et où on n'a pas pu la recevoir à cause de la règle.

21 juillet [1911]. Arrivée de Juliette en vacances. Elle s'est vite habituée au Sacré-Cœur et a mené une vie charmante avec ses cousines. Tout est charmant au Sacré-Cœur trouve-t-elle, et en particulier sa maîtresse de troisième classe, Madame de Sieyès, pour laquelle elle a des « crises d'amour ».

Du 12 au 22 août [1911]. Chaque année à peu près à cette époque-ci, Edmond prend des vacances. Cette fois-ci ses affaires des allumettes l'occupent beaucoup, il ne fera pas une longue absence et décide de faire partie d'un pèlerinage à Einsiedeln que dirige depuis 18 ans un vaillant chanoine, curé doyen de Quingey (Doubs). Mais quelle n'est pas ma surprise quand un soir au souper, Edmond m'annonce qu'il veut m'emmener avec Isabelle ! Je ne pouvais pas croire à un pareil bonheur et ne trouvait pas de mots pour remercier mon charmant beau-frère d'une pareille gâterie. C'est donc le 12, que nous partons tous les trois pour la Suisse et Rivoli, car Isa compte faire sa visite à Madeleine à notre retour. Nous couchons à Lyon et arrivons à Genève le lendemain à deux heures de l'après-midi où nous trouvons le docteur Dutrait et sa femme qui feront partie du pèlerinage. Ce n'est qu'à partir de lundi 14 août, que commence à proprement parler le pèlerinage : on se groupe en gare pour la distribution des insignes et à Berne nous trouvons notre directeur, le chanoine Cornu, avec la seconde bande de pèlerins. Voici en résumé notre programme :

1er jour. Lundi 14 août : visite de Zurich (nous l'avons faite sur l'impériale d'un omnibus), de la Chute du Rhin (nous sommes montés à la tourelle) et le soir, arrivée à Einsiedeln à 9 heures.

2ème jour. Mardi 15 août. Séjour à Einsiedeln, Offices solennels à la basilique. Nous avons aperçu le cardinal Rampolla qui est ici pour se reposer.

3ème jour. Mercredi 16 août. À 5h30 messe de départ. Arrivée à Brunnen à 8h30 (cette ville nous plaît beaucoup). Traversée du Lac des Quatre Cantons (admirable). À Birmensdorf, nous disons bonjour aux de Quaylar qui sont en villégiature et arrivons à Lucerne sans tarder. Avec Edmond et Isa nous prenons une voiture pour visiter la ville, les vieilles maisons peintes nous intéressent particulièrement ; nous allons voir le célèbre lion.

À deux heures départ pour le Col de Brunig et Brunig. Brienz, traversée sur le Lac de Brienz, très pittoresque, arrivée à Interlaken à 6h38. C'est dans cette ville où, ne pouvant faire autrement, j'ai couché dans la chambre d'Isa et Edmond dans un lit derrière un paravent !...

4ème jour. Jeudi 17 août. Ascension de la Jungfrau dans un chemin de fer à crémaillère, la route est merveilleuse, nous avons eu un temps d'or mais froid. Arrivée à la Scheidegg tandis que les pèlerins restent une demi-heure à admirer la vue, avec Isa et Edmond nous montons à pied jusqu'à Eigergletscher, d'où l'on a une vue très belle sur les glaciers que je n'avais pas vus de si près. La descente sur Lauterbrunnen nous plaît encore plus que la montée de tantôt. De là excursion en voiture au Trummelbach et Staubbach (très intéressant), retour à Interlaken à 4 heures. Traversée du Lac de Thun et arrivée à Berne à 6 heures. Visite de la ville (je couche encore avec le jeune ménage).

5ème jour. Vendredi 18 août. Visite de Fribourg, des ponts suspendus et du viaduc du Grandfey. L'après-midi à 1h30, concert d'orgue à la collégiale. Départ à 2h55 et arrivée à Lausanne à 4 heures. Le chanoine Cornu nous quitte : il a été très aimable pour nous et on se sépare en très bons termes. Nous regagnons Genève par le bateau et ainsi s'est terminé notre pèlerinage pendant lequel nous avons été d'un entrain fou, grâce en grande partie au Docteur Dutrait qui a été un trait d'union entre les pèlerins et a fait la conquête de tous en particulier des « curés et des jeunes filles ! »... Entre autres, un curé qui est en résidence à Blidah, Mr Guyot, que nous n'appelons plus que « le curé barbu » à la suite de Mr Dutrait.

Notre pèlerinage a donc duré cinq jours mais, pour nous, le voyage n'était pas fini puisque nous devons aller voir Madeleine. Nous allons à Turin en passant le Simplon, longeant le Lac Majeur, etc. À Turin, nous visitons rapidement l'Exposition Internationale qui a lieu cette année et le lendemain dimanche nous passons la journée à Rivoli avec Madeleine à qui notre visite a fait bien plaisir. Nous revenons de Turin par San Remo pour voir l'amie d'Isabelle, Jeanne du Seigneur, et passons la nuit dans le couvent des dominicaines. Nous quittons San Remo le mardi 22 août et arrivons à Marseille ce jour-là ; moi, non pas la moins enchantée de tout ce que j'ai vu pendant ces quelques jours et ne sachant assez remercier Edmond et Isa de m'avoir procuré un tel plaisir.

Du 11 août au 4 septembre [1911]. Genette a passé cette nuit à l'Hospitallerie d'où elle est partie ce matin dès l'aube en auto avec Xavier pour aller passer quelques temps à Lanchastre (Isère) où les Salles sont en villégiature. Cette invitation tombe bien à point puisque elle coïncide avec mon voyage en Suisse et m'enlèvent tout regret de partir. Mais, les deux voyageurs n'arrivèrent pas au but sans incident : à la Brillanne, Xavier, s'aperçoit qu'il a perdu une pièce de sa machine, il retourne à pied pendant 3/4 d'heure pour la chercher, mais en vain. Alors ne pouvant aller de l'avant, il accompagne Genette à la gare et la met dans le train pour Monestier de Clermont ; quant à lui, il décide d'aller demander l'hospitalité aux d'Azambuja à Forcalquier, en attendant qu'on lui arrange son auto ; ce qui fut l'affaire de deux jours. Voilà donc cette petite Genette toute seule en chemin de fer ! Et naturellement pour la première fois de sa vie, elle s'arrête à Veynes pour dîner au buffet de la gare et enfin arrive à Monestier avec un tel orage qu'elle se demande avec anxiété si le service entre cette ville et Saint Guillaume lui sera assuré ? Enfin elle trouve heureusement ladite correspondance et s'y précipite comme un aigle sur sa proie. En route, le conducteur prend pitié de la pauvre abandonnée et lui donne l'adresse du voiturier de Saint Guillaume. Elle va donc vite à sa recherche et monte en voiture, en route pour Lanchastre. On comprend l'étonnement des Salles, de voir arriver Genette toute seule en voiture, ils en rient pendant deux jours, et il y avait de quoi vraiment. À part cela, ce séjour à Lanchastre fut un temps béni par Genette qui fut ravie de retrouver Béatrix,

son amie de cœur. On fit ensemble de grandes promenades et Genette fit partie de la bande qui alla à la Grande Chartreuse en automobile et qui revint par la belle descente du Sappey.

19 août [1911]. Le professeur de rhétorique d'Alfred, le R. P. de Vialet, vient dîner avec nous. Il est pour quelque temps à Marseille où il donne des retraites. Alfred l'aime bien et profite de son passage pour aller le voir quelques fois.

4 octobre [1911]. Jour de la rentrée à San Remo.

19 octobre [1911]. Le ménage Olive rentre en ville.

22 octobre [1911]. Aujourd'hui papa donne le rendu de noces de Louis Coirard et de Jules Perrin. C'est le premier grand dîner depuis la mort de Charles et par conséquent le premier ayant eu lieu à Castel Bonnette. Il y a 27 couverts alignés à une seule grande table que nous orons de lierre et de fleurs. Cette fête permet à la famille de faire plus ample connaissance avec la femme de Louis Coirard, qu'elle trouve charmante. Quant à Jules Perrin, il est la bonne humeur en personne, il ne peut rendre Claire que très heureuse.

[ajouté entre les deux :] 15 octobre [1911]. Rendu de noces d'Édouard et de Gabriel Fine, nous avons aussi à dîner les Strafforello et les d'Astros.

25 et 26 octobre [1911]. Le docteur Dutrait vient nous faire une de ces bonnes petites visites qui nous mettent toujours le cœur en joie. Nous faisons avec lui une promenade à Bouc.

27 octobre [1911]. Isa et Edmond sont venus coucher hier au soir pour souhaiter la fête de papa que nous célébrons aujourd'hui.

30 octobre [1911]. Alfred, qui est encore ici pour représenter son examen, est enfin définitivement admis. Nous sommes bien contents.

4 novembre [1911]. Notre collégien repart pour Bollengo, où il va donc entrer en philosophie !

7 novembre [1911]. Nous apprenons la mort subite de Rey, notre méger. Il était venu ce matin même à la campagne et s'est trouvé subitement mal en rentrant chez lui à midi ; papa regrette bien ce pauvre Rey qui lui était très dévoué et répondait à tous ses désirs. Il avait l'air d'un homme heureux quand il arrivait sur sa petite voiture attelée à « Frédéric Bourbon » (c'était le nom de son âne). Comme il est trop tard pour trouver un nouveau méger, papa va essayer cette année de mener la campagne à sa main avec Louis Ferry, notre jardinier.

13 novembre [1911]. Nous rentrons en ville pour l'ouverture de la retraite des Messieurs de Saint-Vincent-de-Paul qui doit avoir lieu le lendemain.

22 décembre [1911]. On nous fait savoir en ville la mort d'Antoine Sardou, notre ancien jardinier de l'Hospitallière qui a été obligé de nous quitter à cause de sa santé, ayant eu une attaque. Il est encore un peu venu travailler ici ; mais ne pouvait plus faire grand-

chose. Aussi sa mort ne nous surprend-elle pas.

En septembre [1911]. Comme on l'a vu plus haut, c'est Louise Correnson qui a passé l'été à la Bonnette et elle s'en est bien trouvée. Mais les Lavielle ont regretté leur petit nid où ils avaient l'habitude de venir depuis de nombreuses années, et, au mois de septembre, Salvat avait manifesté à papa le désir d'y revenir l'an prochain. C'était une question délicate à cause de Louise. En même temps, on proposait à papa d'acheter le cabanon Hegel qui agrandirait la propriété au nord-est. Salvat lui dit que Louise y viendrait s'il l'agrandissait. On prend le temps de causer, puis somme toute, papa trouve que c'est un projet réalisable. Il traite avec Hegel et signe l'acte le 17 octobre chez maître Benet notaire. Il obtient que, moyennant indemnité, les locataires actuels partent le 31 décembre, ce qui fut fait. Salvat, de plus, demanda à papa de faire exhausser la Bonnette pour avoir moins chaud, car actuellement les chambres sont directement sous le toit. Il offre pour cela une augmentation de son loyer.

1912

Janvier 1912. Dès la première semaine du mois les maçons, Reinaud et Musso, sont à l'œuvre sur l'ordre de papa et doublent la construction déjà consistante du petit cabanon. Le tout comprendra 7 pièces dont 1 salon, 1 salle à manger, 1 cuisine et 4 chambres. C'est juste ce qu'il faut pour le petit ménage de Louise et elle n'aura pas la peine de monter pour aller dans sa chambre puisque toutes les pièces sont de plain-pied. Le jardin est gentil et la terrasse en macadam doit être bien agréable. Papa fait tomber le mur de séparation avec Castel Bonnette, de telle sorte que cela dégage beaucoup ce coin et, par contre, il fait élever un mur du côté du levant pour se préserver des regards du voisin.

Avril et mai [1912]. On commence enfin l'exhaussement de la Bonnette dont l'entreprise a été contrariée par une série de mistral qui déracina trois pins. Le beau qui est derrière la maison a été si fortement ébranlé qu'on engage fortement papa à le faire abattre, sans quoi, il risquerait de tomber sur la maison et de causer de grands dommages à la toiture. Cela nous navre, il encadrerait si bien notre Castel ! Enfin, ce qui fut dit fut fait. Papa décide aussi de faire émonder tous les autres pins et s'entend pour cela avec des gens du métier qui moyennant 100 Fr. et l'abandon du bois se chargent de l'affaire.

8 et 9 mai [1912]. Nous décidons cette année de faire notre installation en deux jours : avec Genette et les domestiques, nous venons recevoir le déménagement de la ville le 8 au matin ; tandis que maman reste en ville pour ne pas se fatiguer car elle vient d'avoir quelques palpitations et Léon d'Astros lui a recommandé de ne pas trop remuer. Papa vient aussi nous aider à la campagne, il y couchera seul ce soir avec Marie pour garder la maison avec l'argenterie et le reste, tandis que, nous, nous retournons souper en ville. Le lendemain tout le monde se retrouve à Castel Bonnette.

Du 25 mai au 2 juin [1912]. Edmond, qui est toujours la bonté même, nous invite à aller tous voir Madeleine en auto jusqu'à Agliana où elle a été envoyée au mois de février. C'est la première fois que nous ferons un voyage en auto avec Edmond, du reste sa machine ne date que de quelques mois. Nous partons donc, papa, maman, Genette et moi avec le jeune ménage et décidons d'aller dîner à Embrun et coucher le soir même à Suze. Le temps est beau, mais froid. Edmond conduit déjà fort bien et papa qui s'était fait donner une ou deux leçons par son gendre, prend le volant après Sisteron et conduit pendant une heure sur une route droite ; tout d'un coup, la route tourne et nous lisons avec terreur sur

un écriteau : « tournant mortel ! ». Papa est fier comme Artaban d'avoir su conserver nos vies, et il continue comme si de rien n'était. Nous arrivons à Embrun pour nous mettre à table. Après le dîner, visite de la belle cathédrale, puis en route pour Briançon, où nous ne manquons pas de saluer notre berceau, Villars Saint Pancrace. Nous passons le Mont Genèvre qui nous ravit et enfin finissons par approcher du but. « Follette », c'est le nom de l'automobile, marche merveilleusement ; seulement à 1 km de Césane, Mademoiselle, on ne sait pas pourquoi, refuse tout à coup d'avancer. Edmond s'aperçoit qu'elle manque de boisson et lui donne ce qui lui reste d'essence, mais la malheureuse absorbe le tout à la fois, tant et si bien que son maître est persuadé que son réservoir est percé. Nous sommes dans un bois de sapins, et sur le conseil d'un passant, nous tâchons de filer sur Oulx d'où nous ne sommes qu'à 6 km en descente, paraît-il. Il est sept heures du soir, nous nous décidons donc à suivre ce conseil et, tantôt poussant Follette avec énergie en chemin plat, tantôt sautant avec dextérité sur elle pour profiter des descentes, nous arrivons au bout d'une heure à Oulx, où nous faisons une entrée des plus pittoresques : tous les enfants, les femmes avec leur bébé au bras, les garçons, les filles, poussent la voiture, l'effet est des plus comiques. Nous arrivons ainsi à la plus « grandissima albergo » de l'endroit toujours poussés par la population. Mais, Edmond, se faisant du mauvais sang pour le lendemain, projette un réservoir artificiel et va acheter à cet effet un petit instrument de médecine pourvu d'un long caoutchouc ! Enfin, le lendemain dès l'aube il va examiner la situation et est heureux de constater qu'il a simplement perdu le robinet d'essence qu'il remplace facilement par un vulgaire bouchon de liège ; malgré ce, papa et maman décident de prendre le chemin de fer pour arriver plus sûrement à Avigliana ce matin et ne pas priver Madeleine de quelques heures de visite, s'il arrivait encore quelque chose à Follette. Genette et moi suivons le sort du jeune ménage qui a été des plus heureux. La route d'Oulx à Suze est ravissante et nous regrettons l'absence de papa et de maman. Vers 10 heures, nous nous retrouvons tous auprès de Madeleine à laquelle nous racontons nos émotions et qui est ravie à la pensée de passer une bonne journée en famille. Nous la trouvons bien et tout à fait heureuse avec ses petites de sixième classe qui ne lui donnent pas trop de peine, nous assure-t-elle. Isa et Edmond passent donc la journée de dimanche au Sacré-Cœur et, tandis qu'ils repartent le lendemain pour Marseille, nous restons encore deux jours avec Madeleine qui est heureuse de nous faire promener dans la propriété vraiment magnifique et sans limites. Au retour, papa propose de nous mener à Paray le Monial que nous ne connaissons pas avec Genette. Nous passons par Mâcon où nous dînons et arrivons à 6 heures à Paray le Monial où nous allons vite faire une petite visite à la chapelle du Sacré-Cœur qui nous donne beaucoup de dévotion. Le lendemain nous y entendons la messe et partons par le train de 9 heures pour aller voir Adèle Salles au noviciat de Montluçon. Malheureusement nous avons même temps une triste mission à remplir et devons laisser Mithé (Marie-Thérèse Lavielle) comme postulante. Elle devait arriver directement de Marseille à Paray le Monial et avait juste le temps d'aller demander force et courage au Sacré-Cœur ; mais, ayant manqué le train à Lyon, elle est arrivée en gare quelques minutes avant notre départ pour Montluçon et a dû renoncer à son petit pèlerinage. Voilà donc encore une religieuse de plus dans la famille, c'est presque une épidémie depuis quelques années ! Adèle est contente d'être là pour lui adoucir les épreuves du début, Mithé est du reste très courageuse, mais ce n'est pas sans émotion que nous nous séparons, et son entrée va nous faire un grand vide !

3 juin [1912]. Nous sommes juste de retour pour la fête de maman : le ménage Olive est monté la veille s'installer à cette occasion.

16 juin [1912]. Partie en auto à la Blaquière pour voir les Coirard.

29 juin [1912]. Alfred quitte Bollengo. Est-ce définitivement ? Il a fait une bonne philosophie et est allé faire la retraite des philosophes à San Augustino, propriété des pères jésuites touchants celle des religieuses du Sacré-Cœur à Avigliana.

1er juillet [1912]. Hélas ! Encore une nouvelle épreuve. Alfred est collé à la deuxième partie du baccalauréat, décidément, il n'a pas de chance, et le pauvre malheureux sera obligé de travailler au lieu de prendre des vacances car, puisqu'il veut être avocat il faut absolument qu'il emporte le morceau.

23 juillet [1912]. Juliette sort de San Remo, elle vient à la campagne avec Lucie Lavielle et Marcelle Durrand avec lesquelles elles forment ce qu'elles appellent « le trio des inséparables ». Il y a aussi au Sacré-Cœur de San Remo avec elle : Germaine et Minette Drujon, et Marie-Thérèse d'Olce, de sorte que « la famille » est toujours représentée au Sacré-Cœur.

Du 22 au 24 juillet [1912]. Le docteur Dutrait nous fait une petite visite ; nous le menons promener aux chantiers de l'Estaque pour lui montrer la nouvelle ligne de chemin de fer que l'on crée pour Carry et Sausset. Il prend le temps aussi d'aller chez les antiquaires, car il est grand amateur de choses antiques.

25 juillet [1912]. « Pinède Bonnette » c'est ainsi que nous avons appelé la nouvelle petite bâtisse terminée aujourd'hui, mais ne servira pas à sa destination première : Louise, ayant acheté Castelfons pour ses enfants, s'était délogée vis-à-vis de papa pour la location de Pinède Bonnette. D'un autre côté, les travaux étant déjà très avancés, papa laisse faire avec la pensée de faire faire, avec l'espace de 2 chambres, un garage pour l'auto d'Edmond. Le reste de la villa sera mis en location et papa fait mettre une barrière à la place du mur qu'il a fait enlever. Par derrière, on fait un petit mur de séparation entre l'entrée privée des locataires et celle du garage. Celle-ci est assez difficile à cause de la pente, mais avec un peu d'habileté Edmond ne tardera pas à se familiariser avec elle. Avant de laisser partir les maçons, papa leur fait faire un lavoir à côté du garage et un hangar pour les provisions. Il comble ainsi les désirs de maman qui ne cessait de réclamer ces deux choses, nécessaires il est vrai à la campagne.

27 juillet [1912]. « La Comédie-Française » doit ce soir donner Cinna au théâtre d'Arles. Edmond a reçu des invitations d'un commissaire de police qu'il connaît et qui doit lui réserver de bonnes places pour lui et pour sa famille. Aussi, nous nous laissons facilement tenter et décidons d'y aller en auto, excepté papa qui se dévoue à rester avec Juliette. Nous arrivons à Arles pour souper et à 8 h. 1/2 nous étions en possession de nos places attendant avec impatience le lever de rideau ou plus exactement tout simplement l'entrée en scène des acteurs car de rideau il n'y en a pas... le théâtre étant en plein air. Il semble avoir été créé exprès pour la représentation de Cinna tant le cadre est approprié au sujet. Les acteurs se surpassent surtout Sylvain dans le rôle d'Auguste. Enfin, cette soirée avec une pleine lune, a passé comme un rêve, et je ne sais lequel d'entre nous en a été le plus charmé. La représentation a duré 3 h 1/2 et il a fallu sans perdre de temps songer au retour pour passer chez nous une nuit pas trop ébréchée. Il faisait une nuit splendide et « Follette » excitée par l'air vif qui nous fouettait le visage dévorait l'espace. Mais ne voilà-t-il pas qu'au bout d'un quart d'heure de marche à peine, il lui prend la fantaisie d'éclater ! Enfin, Edmond et Alfred réparent vite le mal et nous tâchons de leur faciliter la chose en les éclairant au moyen d'un réflecteur artificiel fait avec nos mouchoirs contre les phares

de la voiture ; on fait comme on peut... Nous repartons prudemment espérant arriver sans encombre chez nous, mais... vain espoir, encore un éclatement en pleine Crau !... Est-ce la faute du lapin ? Nous venions juste de nous arrêter pour en ramasser un au milieu de la route qui venait d'avoir les reins brisés par une auto. C'est en repartant que nous avons de nouveau éclaté. Ce n'est pas de chance après en avoir eu un. Et à l'aller, nous avions crevé une fois peu avant Arles. La comédie recommence. Edmond répare, Alfred pompe, nous sortons nos mouchoirs, il faut bien prendre son mal en patience et en somme nous ne nous ferions pas de mauvais sang si nous savions que papa ne s'en fit pas ? Pour comble de bonheur, est-ce que nous ne nous trompons pas de chemin ? Depuis un moment nous ne reconnaissons plus la route prise à l'aller, impossible de lire les écriteaux de si bon matin à 1 heure ou 2, que faire ? Tous chemins mènent à Rome, n'est-il pas vrai ? Le nôtre pour commencer nous mène à Aix, où nous nous sommes trouvés au lever du soleil vers 3 heures et demie ! Jamais nous n'avons vu une si belle aurore et c'est à regret que nous nous sommes couchés en arrivant pour reposer un peu. Nous nous souviendrons longtemps de ce retour qui n'a pas manqué de charme, loin de là.

17 août [1912]. Le R. P. Viallet qui est encore à Marseille pour prêcher des retraites vient dîner avec nous. C'est toujours un plaisir pour nous de le recevoir car il est charmant et cause agréablement.

11 août [1912]. Papa, maman, Isa, Edmond et Alfred vont passer la journée à Apt où sont allés se réfugier les Léonard Ferrari depuis qu'ils ont cédé Castelfons à Louise Correnson. On part à 9 heures en passant par Aix, Rognes, Cadenet, le bassin de Saint Christophe et on arrive à 11 heures. Apt n'a rien de séduisant trouve-t-on ; les environs seront jolis mais, la ville est encaissée et triste ; on se demande ce qui a pu y attirer l'oncle Léonard ? Départ à 4 heures, retour par Cucuron que papa revoit volontiers, ayant fait le siège de la ville comme réserviste, visite de l'église.

17 août [1912]. Départ à neuf heures du matin d'Isa, d'Edmond et de Genette pour Lourdes ! Cette dernière n'y est jamais allée et Edmond qui est un gâte enfant lui offre le voyage. Lui non plus ne connaît pas ce pèlerinage qu'Isa avait bien envie de lui faire faire. Ils partent avec « Follette » bien entendu et ont l'idée d'un peut rayonner dans le pays : 1er déjeuner à midi à Arles et le soir dîner et nuit à l'hôtel du Midi à Montpellier. Cette ville les enchante.

18 août [1912]. Les voyageurs filent sur Carcassonne et sont enchantés de cette ville moyenâgeuse. C'est dans une vraie extase qu'ils font le tour de ses remparts et trouvent qu'on ne saurait trop vanter cette délicieuse ville. Ils en repartent à 3h 1/2 et vont aller coucher à Pamiers où ils arrivent à 6h 1/2 à l'hôtel de la Poste.

19 août [1912]. Vers 9 h. départ, la route devient très jolie jusqu'à Saint-Girons, « Follette » gravit ensuite le col d'Aspet et fait une descente grandiose sur Henne Morte. La nature est, paraît-il, de toute beauté, extrêmement verdoyante. On s'arrête pour dîner dans une petite villa toute neuve et séduisante par sa simplicité, sa propreté etc. La route que continuent les voyageurs vers 3 heures devient de plus en plus belle ; entre le col des Ares et Saint Béat leur admiration atteint son apogée ; la verdure ne peut être plus riante, pittoresque ; ici un tapis de mousse, là-bas apparaissent les belles montagnes des Pyrénées ; nos trois automobilistes jouissent par tous les pores. Enfin, à 5h environ, ils descendent à Luchon devant l'hôtel de Paris.

20 août [1912]. Il pleut, il est donc inutile de songer pour nos voyageurs à faire des excursions à Luchon et ils partent à 9 heures pour Bagnères de Bigorre. Malheureusement le mauvais temps, le brouillard, leur voile complètement l'horizon qui doit être superbe du col d'Aspin. Dîner à Arreau. Arrivée à Bigorre vers 5h, on s'arrête devant l'hôtel Beau-Séjour où le trio se fait servir un thé bouillant étant transi.

21 août [1912]. Départ à 7 heures pour Lourdes où nos voyageurs vont vite faire une visite à la Grotte avant qu'elle ne soit encombrée par le Pèlerinage National. À 5h 1/2, on accompagne Genette à St Pé chez les Vidal, qui lui ont offert un lit, Isa et Edmond prenant gîte à Bétharam en attendant d'avoir des places à Lourdes, le National encombrant les hôtels.

22 août [1912]. On divise la journée entre Lourdes et un petit tour en auto avec les petites Vidal ; le matin, messe de dévotion à la Grotte ; le soir, procession du Saint-Sacrement et entre-temps, balade au Eaux Bonnes et retour par le Col d'Aubisque et Argelès. Déjeuner à Laruns.

23 et 24 août [1912]. Journées à Lourdes, Isa et Genette voient un miracle ce qui les comble de joie.

25 août. En entrant hier au garage, l'auto a fait un bruit anormal et a obligé de l'envoyer à Pau pour l'arranger.

26 août [1912]. Isa et Edmond vont relancer leur mécanicien pour qu'il se hâte de faire venir la pièce qui lui manque de Paris ; c'est le croisillon des satellites qui s'est cassé. Ils devaient reprendre le lendemain la route de Marseille et n'ont pu partir que le 31 août.

31 août [1912]. Enfin, nos voyageurs prennent le chemin du retour, Genette qui a, paraît-il, était fatiguée la veille au point de garder le lit, est heureusement assez vaillante ce matin. On revient par Pau, Tarbes, Lannemezan, Montréjeau, Saint-Gaudens, Saint-Girons, Pamiers où l'on passe la nuit, Carcassonne, Béziers, Montpellier et à 8 heures, nous recevions nos trois pèlerins ravis de leur tournée.

8 septembre [1912]. Les trois pensionnaires : Juliette, Lucie et Marcelle, nous ont ménagé une surprise pour aujourd'hui dimanche. Sans que personne ne leur dise rien, elles ont appris deux comédies qu'elles nous jouent dans l'après-midi. Il y a aussi une loterie dont le bénéfice sera pour une famille pauvre du quartier.

22 septembre [1912]. Papa, maman, Alfred, Juliette, Joseph Ferrari, vont, avec le jeune ménage, en partie au Vallon Sourd et font un déjeuner champêtre au bord de l'Argent.

29 septembre [1912]. Les « jeunes filles » pour remercier les petites de leur séance récréative, décident d'en donner une ; elle se compose de deux parties : 1ère partie concert. 2ème partie comédies. Nous jouons « l'Anglais tel qu'on le parle ». Guiguite fait l'interprète, Jeannette l'anglais, Béatrix la caissière, Genette Betty et moi le jeune homme. Nous avons loué des perruques ce qui nous faisait de bonnes têtes. Nos parents ont bien ri et ont trouvé la fête charmante. Elle a eu lieu à Val Brise, dans le garage où nous avons porté tentures et plantes pour faire la scène.

[page 77 du manuscrit manquante]

... eu de bons renseignements sur lui ; il a l'air d'un travailleur et d'un homme toujours content. Il a trois fils pour l'aider. Cet hiver papa fait planter des cerisiers de chaque côté de l'allée qui descend à la Bonnette afin d'un peut l'ombrager.

1913

9 mai [1913]. Nous venons de nous installer à peine de retour de Paris ! Papa nous a offert ce voyage avec Genette à l'occasion des fêtes qui y ont lieu pour le centenaire d'Ozanam. Nous y avons passé une quinzaine de jours et sommes revenues, on ne peut plus enchantées de la capitale !

18 mai [1913]. Excursion en auto à la Fontaine de Vaucluse que Genette et moi ne connaissions pas. Nous avons porté notre dîner et le mangeons à Vaucluse dans un petit pavillon attenant à un hôtel et où l'on nous met le couvert pour 0,25 Fr. Après le repas, nous montons à la fontaine qui est de toute beauté et d'une hauteur rare. Le figuier apparaît comme un arbuste.

Au retour, nous passons par Apt pour faire une visite aux Ferrari, nous manquons l'oncle Léonard.

21 mai [1913]. Genette qui a suivi cette année les cours de la Croix-Rouge, vient d'être reçue à ses examens. Je les ai passés il y a deux ans avec Mithé et Béatrix.

31 mai [1913]. Arrivée du ménage Olive.

1er juin [1913]. Nous devançons d'un jour la fête de maman, Isa et Edmond devant s'absenter toute la semaine.

21 juin [1913]. Monsieur Dutrait ayant invité Mr l'abbé Guyot à descendre chez nous à son arrivée à Marseille, nous décidons de lui envoyer un mot à bord du Timgad pour être sûr de le saisir et lui donner rendez-vous à l'hôtel où il a l'habitude de descendre. Au fond, cela ne nous amusait qu'à moitié de recevoir « l'abbé barbu » sans le cher docteur, d'autant plus qu'il nous avait fait promettre de ne pas lui dire qu'il comptait venir le rejoindre le dimanche matin. Nous nous demandions comment tout cela allait se passer : Si la lettre serait remise à bord ? Si nous trouverions notre abbé à l'hôtel ? etc. Là, à 6h on nous remet une carte de lui acceptant notre hospitalité et nous priant de venir le prendre en gare où il embarquera à 7h sa sœur pour Lyon. En effet, il nous attendait en gare et a été surpris de ne pas voir Mr Dutrait. Il l'a été encore davantage en ne le voyant pas non plus à Castel Bonnette, mais s'est efforcé tout de même de faire bonne mine aux événements. Le lendemain, il nous a dit la messe de 7h à la Viste ce qui a rendu service à l'abbé qui remplace notre curé ces temps-ci, celui-ci étant à Lourdes. Mais notre embarras mutuel ne fut heureusement pas long et au retour de la messe, Mr Dutrait, une serviette sur la tête pour se cacher, a bondi sur notre hôte ravi de le retrouver.

22 juin [1913]. Donc, ce matin messe de l'abbé, arrivée du docteur Dutrait. L'après-midi pèlerinage à la Sainte Baume et, avant, dîner dans le bois. La petite « Follette » est encore de la partie et c'est grâce à elle que nous faisons de temps en temps de si jolies randonnées. Ce soir, Mr Dutrait couchera dans la chambre d'Alfred puisque la chambre à donner est occupée par l'abbé.

23 juin [1913]. Nous passons toute la matinée et une partie de l'après-midi à faire de la musique. Cet abbé est un grand musicien, il a été maître de chapelle sous Mgr Lavigerie et actuellement, dirige une maîtrise à Alger. Il connaît tous les opéras et nous chante des airs de Sigurd et de Manon avec une simplicité surprenante. Je l'accompagne tant bien que mal et chante à l'occasion un duo avec lui. Il nous quitte avec Mr Dutrait à 10 heures

du soir et va passer quelques jours à Saint-Marcellin avant d'aller rejoindre sa famille à Lyon.

Ce jour-là dans la matinée, sont venues Madeleine et Marguerite Ferrari, accompagnées de Marthe. Elles étaient à Saint Barnabé depuis quatre jours et viennent passer quelques temps ici. Marthe reste pour dîner et retourne le soir chez elle. Nous sommes très contentes du séjour de nos cousines au milieu de nous, ce qui nous permet de faire plus ample connaissance avec elles car elles gagnent beaucoup à être connues. Nous faisons ensemble de grandes répétitions de danses et de présentation en vue du mariage de Raymond Correnson auquel nous sommes invitées. Nos cousines n'ont jamais assisté à pareille fête et l'oncle Léonard nous a demandé d'un peu les initier aux usages du monde. Maman s'occupe aussi de leurs toilettes qu'une tailleur à la journée leur réussit très bien.

28 juin [1913]. Alfred quitte définitivement Bollengo après avoir fait une bonne seconde année de philosophie ; il y a eu d'excellentes notes durant toute l'année et mérite bien de réussir cette fois. Il va se présenter à Grenoble où la plupart de ses camarades se présentent et dont la faculté passe pour être moins sévère que celle d'Aix. Leur professeur, le P. Fontagnard les accompagne, Alfred passe la nuit qui précède ses examens à l'hôtel ; puis les autres jours, il ira à la Buisse chez les Ricard qui ont eu l'amabilité de l'inviter et où Alfred retrouvera son ami Jean qui était dans sa classe l'année dernière.

5 juillet [1913]. C'est aujourd'hui qu'à lieu le mariage de Raymond à Avignon. Papa et maman ont décliné l'invitation pour eux à cause de la mort de l'oncle Henri ; nous partons les Ferrari, Genette et moi avec Isa et Edmond en auto pour la noce. Nos toilettes sont dans une malle et nous partons de grand matin pour avoir le temps de nous habiller et faire coiffer à l'hôtel où nous arrivons à 8h30. Nous y trouvons toute la famille venue en partie la veille au soir par le chemin de fer. La cérémonie a lieu à Saint Agricole et le repas chez les Malosse. Il faisait chaud, on a attendu 5 heures pour commencer à danser mais, par contre, à 10 heures nous valsions encore et étions folles de joie ; jamais noce n'a été plus amusante et nos élèves, Madeleine et Marguerite, s'en sont données à cœur joie et nous ont fait honneur. Elles ont retrouvé là l'oncle Léonard qui les a ensuite ramenées à Apt. Nous sommes arrivés de la noce le lendemain à une heure de l'après-midi et avons renoncé à toute balade en auto, Edmond étant las de la veille.

Mais, le revers de la médaille a été d'apprendre par télégramme le nouvel échec d'Alfred ! Il y en a eu très peu d'admissibles et les plus forts de philo et de rhéto ont été collés. Cela a été un peu général, mais n'empêche que papa a eu une déception et est fort ennuyé. Il permet à Alfred de prolonger son séjour chez les Ricard et de prendre ainsi ses vacances en attendant de recommencer à bûcher.

10 juillet [1913]. Voilà deux ans que j'étais présidente du « Noël » à Marseille ; aussi comme « noblesse oblige », j'avais réuni plusieurs fois les jeunes filles de mon comité soit en ville et ici. Aujourd'hui, comme le demande le règlement, je suis allée déposer les armes et suis rentrée dans le rang. Nous avons fait les élections et Genette a été nommée trésorière.

16 juillet [1913]. Marie-Rose et Marie-Louise de Cormis viennent passer la journée. Tante Adèle est venue une autre fois et se repose aujourd'hui, ayant besoin de ménagement depuis sa maladie de l'été dernier.

23 juillet [1913]. Juliette arrive en vacances.

24 juillet [1913]. Nous avons à dîner nos cinq cousines Coirard. On travaille, on fait de la musique ensemble et surtout on n'engendre pas la mélancolie avec elles, car elles sont toutes d'un entrain, d'une exubérance rare et pétrie d'esprit ce qui rend leurs conversations très amusantes.

28 juillet [1913]. Jean Ferrari vient passer la journée pour voir Alfred.

3 août [1913]. Les Trouillet étant en villégiature à Bandol. Papa trouve qu'il serait aimable de les inviter à venir passer la journée de ce dimanche avec nous, d'autant plus que plusieurs fois, étant de passage à Valence, nous avons dîné chez eux. Nous faisons signe à Mr Dutrait de venir les rejoindre chez nous et nous recevons tout ce monde aujourd'hui : Mr Dutrait, Mathilde et son mari, leurs cinq enfants et la bonne. Depuis hier, nous sommes dans les préparatifs pour les recevoir et avons débuté par faire, sous la direction d'Isa, un pâté de lapin qu'on a trouvé exquis. Ce matin nous avons fait de la glace, ayant une sorbetière à notre disposition depuis trois ans. Enfin, le menu quoique relativement simple a été du goût de tous et arrosé d'un Moët et Chandon qui a mis la note gaie à notre réunion. Après dîner, on a fait différents jeux avec les enfants, entre autres le fameux jeu de la Jambe.

Puis, après le goûter il a fallu songer au départ car le train de Marseille passe à 5 heures à Saint-Antoine et doit les faire arriver juste pour le train de Bandol. Nous accompagnons tout notre monde en gare et nous nous faisons du mauvais sang car le train a un retard considérable et risque fort de manquer la correspondance. Monsieur Dutrait nous quitte le lendemain seulement pour aller passer une journée avec sa fille et à peine est-il parti, nous recevons une carte de Mr Trouillet nous disant qu'ils ont eu leur correspondance et que le retour s'est bien effectué.

13 août [1913]. Comme toutes les années, nous allons voir Madeleine. Isa, Edmond, maman, Genette, Juliette et moi allons à Avigliana en auto. Papa vient nous y rejoindre par le chemin de fer ; il n'y a qu'Alfred, qui n'est pas de la partie, ayant déjà pris ses vacances et ayant vu Madeleine il y a peu de temps. Il reste donc seul à Castel Bonnette et espère recevoir ses amis Ricard ; dans tous les cas, les Lavielle l'ont invité tous les jours à dîner ou à souper. Les voyageurs en auto vont à Turin par le chemin de l'école et, traversant les Alpes, ils couchent deux fois en route, à Villars-Colmar et à Briançon. Papa, qui doit faire le voyage directement, part deux jours après nous, il couche à Oulx. Nous nous sommes tous retrouvés le 16 au matin à Avigliana où nous avons passé trois jours de vie de famille presque au complet. Madeleine en a été ravie. Puis, papa, Edmond et Isa sont partis en auto pour faire une randonnée, ils vont à Courmayeur, au Petit Saint-Bernard, Chamonix, etc. Doivent pousser une pointe jusqu'à Arêches, faire la Grande-Chartreuse, voir Annecy, etc. Avec maman, nous restons la semaine complète avec Madeleine et arrivons à Saint-Marcellin le dimanche matin. Nos voyageurs viennent nous y rejoindre le mardi et nous revenons, sauf papa et maman qui prennent le chemin de fer, par les Grands Goulets et le col du Rousset. Nous avons été de retour le vendredi soir 29.

Les Ricard n'ayant pas répondu à l'invitation d'Alfred, papa l'a fait venir à Saint-Marcellin et il est revenu en auto avec nous.

11 septembre [1913]. Le père de Viallet vient dîner comme chaque année à cette époque-ci, il prêche des retraites, ce qui nous vaut le plaisir de le recevoir. Après dîner, papa et Alfred le mènent promener au bord du canal.

14 septembre [1913]. Grande séance de vaccination dans la campagne : les 22 victimes viennent chez nous et on procède par catégories : domestiques, hommes et femmes. Il paraît qu'il y a beaucoup de petite vérole en ville et nos parents ont trouvé que c'était une mesure de prudence à prendre. Genette, Alfred et Juliette sont un peu fatigués le soir même.

16 septembre [1913]. Les temps sont bien orageux ces temps-ci ; pourtant la pluie ayant cessé ce matin, nous décidons d'aller tous au Canet cet après-midi pour voir tante Adèle qui part après-demain pour San Remo où est actuellement Germaine. Arrivés depuis un moment chez cette tante, il se met à faire un orage épouvantable : pluie, vent, grêle, éclairs, tonnerre. Enfin vers 6 heures, l'orage ayant tourné nous décidons de retourner. Mais les trams ne marchaient pas, la route ne formait plus qu'un fleuve. Jamais nous n'avions vu chose pareille : les gens étaient forcés de circuler pieds nus pour ne pas se tremper. Nous avons ainsi vu un très chic Monsieur avec ses souliers sous le bras et marcher dans le fleuve. La plupart des magasins étaient obligés de fermer boutique, l'eau envahissant leur magasin et le propriétaire d'un bar, pour ne pas perdre sa clientèle, la traversait sur son dos. Enfin, les distractions ne nous manquaient pas ; mais le tram ne pouvant pas marcher de sitôt, nous prenons notre courage à deux mains pour tâcher d'aller par un autre chemin rejoindre les tramways de Saint-Antoine à Arenc, que nous avons du reste retrouvé sans trop de difficultés.

18 septembre [1913]. L'oncle Charles vient dîner avec nous. Cela lui est arrivé quelquefois cet été, le jeudi surtout car papa est libre toute la journée. Aussi, nous décidons dorénavant de rester à la campagne ce jour-là pour recevoir la famille.

12 septembre [1913]. Nous avons à dîner Marie-Thérèse Fine et sa petite amie Germaine d'Aste qui était au cours Bastide avec Juliette et qui vient refaire sa connaissance avant d'entrer au Sacré-Cœur en octobre.

Mimi

[La suite du Journal est tenue par Genette]

21 septembre [1913]. Cette après-midi, grande fête à Castel Bonnette. Depuis quelques jours déjà nous préparions une séance récréative pour égayer la fin des vacances, et nous avons trouvé que la disposition de nos salons était parfaite pour l'exécution de nos projets. En effet, grâce à la grande porte vitrée qui sépare le salon de la salle à manger nous trouvons là un rideau tout improvisé pour séparer les spectateurs groupés dans la salle à manger, de la scène installée dans le salon. À cinq heures tous les parents arrivent, nous n'avions fait aucune autre invitation à cause de la mort, encore trop récente de l'oncle Henri.

Lucie Lavielle et Marcelle Durrand jouent pour commencer une petite saynète : Miss Peable.

Puis concert : violon, piano, chant.

Alfred dit un monologue : La visite de l'abbaye.

Simone Durrand récite gentiment un compliment.

Nous finissons par une comédie : Manu militari. Guiguite amuse tout le monde dans le rôle de la belle-mère, Jeanne Durrand est très réussie dans le rôle de Mr Junot, sa perruque

grise et son costume d'homme la rendent méconnaissable. Maurice fait bien rire dans la peau du brigadier. Juliette est la bonne. Alfred le jeune monsieur et moi sa femme. Henri Durrand fait le régisseur, il ferme et ouvre la grande porte aux moments opportuns. La séance est bien réussie et tout le monde se retire ravi.

22 septembre [1913]. Quelle n'est pas notre surprise ce matin en apprenant qu'un ingénieur aidé de trois hommes est en train de prendre des mesures dans la campagne en vue d'un projet de chemin de fer qui n'est autre que la reprise du projet Waler. Il s'agirait d'établir une voie de chemin de fer passant sous le 5ème arceau du viaduc, traversant le bas de la luzerne, le champ au-dessus des prairies, la propriété Freichet, puis passant chez les Salles entre la ferme et le bosquet, et en tunnel sous le bois des Aygalades. Cette ligne n'irait que jusqu'à Salon et serait construite par le département.

Nous sommes tous plongés dans la désolation et chacun énumère, avec désespoir, les inconvénients sans nombre d'un tel projet.

Papa se promène par moment, avec l'ingénieur qui tire des niveaux et nous sème des piquets de loin en loin. Enfin, nous espérons que le département reculera devant les frais énormes d'une telle construction.

24 septembre [1913]. Xavier vient souper avec nous. Il est seul en ce moment à l'Hospitallière, car les Salles sont tous en villégiature à Allègre dans la Haute-Loire. Nous faisons avec lui la partie de bridge « complément presque indispensable de l'éducation à l'heure actuelle ».

25 septembre [1913]. Salvat vient souper avec nous, car tous les siens sont à Castelfons.

28 septembre [1913]. Pour clôturer les vacances, Isa et Edmond nous mènent faire une partie en auto. Malheureusement « Follette » malgré toute sa bonne volonté ne peut nous emmener tous, papa et maman se dévouent à rester. Nous partons vers une heure passons par Martigues, Carro, Cap Couronne, Sausset, Carry où nous prenons au bord de la mer un excellent goûter porté en cachette par Isa et Edmond. La mer est très agitée aussi Mimi sans y prendre garde, prend un bain de pieds en règle ; nous la faisons déchausser et la mettons à côté d'Edmond pour retourner afin que le puissant contact du moteur lui fasse reprendre chaleur. Nous passons par le Griffon et Realtort. Le temps a été délicieux, gris mais sans pluie. La mer quoique sombre avait des teintes ravissantes, aussi, nous promettons-nous d'y emmener un jour papa et maman.

30 septembre [1913]. L'oncle Léonard arrive avec son petit Alfred qui doit entrer demain au collège catholique d'Aix. Ils couchent tous les deux dans la chambre de réserve. L'oncle Léonard reste jusqu'au 4 [octobre].

2 octobre [1913]. Rentrée des pensionnaires à San Remo.

6 octobre [1913]. Départ d'Isa et Edmond pour la ville. Les mauvais temps les chassent un peu plus tôt que de coutume de notre castel.

12 octobre [1913]. Marseille a l'insigne honneur de posséder Poincaré dans ses murs, et elle est parée avec goût pour fêter le président. Celui-ci arrive d'Espagne, aussi le matin nous nous rendons au Bois des Tours pour voir l'arrivée du bateau qui est entouré de l'escadre. L'après-midi, Alfred nous accompagne : nos cousines, Mimi et moi pour visiter un des bateaux. Une barque nous mène jusqu'à bord du Voltaire qu'un gentil petit marin

nous fait visiter. Le retour au coucher du soleil et au lever de la lune est délicieux.

13 octobre [1913]. Nous avons à déjeuner les de Cormis y compris Marthe, Joseph et le petit Lazare. Avant le repas nous assistons au passage du train présidentiel qui conduit Poincaré à Aix. La locomotive est toute parée ; mais ces messieurs sont à table, l'un d'eux nous dit bonjour avec la main, peut-être est-ce le président !

Le soir nous allons assister aux fêtes vénitiennes du haut d'une terrasse que Gabriel Fine a mise à notre disposition. Toutes les barques sont illuminées, mais le feu d'artifice est peu brillant, le plus joli est l'embrasement de la colline de Notre Dame de la Garde, avec Mimi nous couchons chez Isa et Edmond, tandis qu'Alfred remonte par le tramway.

15 octobre [1913]. Nous allons au baptême du petit Jules Perrin.

16 octobre [1913]. Alfred passe l'écrit de son examen de philosophie ; il réussit ainsi qu'à l'oral le 29.

19 octobre [1913]. Nous refaisons avec papa et maman la jolie promenade de Carry, Sausset, etc. Nous nous arrêtons pour dîner dans un très joli bois de pin au bord de la mer. Le temps est superbe et la mer bleu foncé, au retour nous chargeons l'auto de bruyères.

20 octobre [1913]. Mimi et moi, partons avec M. Lavielle, Béatrix et Rita pour faire une retraite à Talabot, magnifique propriété à Monsieur de la Chesnay, admirablement bien située au bord de la mer. C'est le père Bouillon qui nous la prêche, nous en sommes ravies.

21 octobre [1913]. Hélène Dumas, que nous avons depuis six ans à notre service, nous quitte pour cause de santé. Nous la regrettons bien car il est rare, à l'époque actuelle, de trouver une fille si honnête, si pieuse et si attachée à ses maîtres.

26 et 27 octobre [1913]. Fête de l'adoration à la Viste.

27 octobre [1913]. L'oncle Léonard et sa femme nous arrivent pour deux jours. Notre tante ne connaît pas encore notre Castel, car sa nombreuse famille ne lui permet guère de s'absenter.

28 octobre [1913]. Nous avons à dîner les Maurice, l'oncle Charles et l'oncle Léonard et sa femme.

31 octobre [1913]. Nous recevons Jean Ricard, l'ami d'Alfred, un cousin de Jeanne du Seigneur. Il doit passer quelques temps ici.

1er novembre [1913]. Isa et Edmond viennent dîner, nous les attendions pour souhaiter la fête à papa et Alfred, car nous n'avions pas pu le faire le 28. Papa paye royalement sa fête par un dessert délicieux : magnifique croquante arrosée de champagne. Nous buvons à la santé des Alfred et aussi pour fêter le succès des deux bacheliers : Jean Ricard et Alfred.

2 novembre [1913]. Isa et Edmond, pour distraire l'ami d'Alfred, nous mènent à Sainte Maxime. Papa et maman se dévouent à rester. Nous passons une journée délicieuse, dînons dans la Forêt du Don et arrivons à Ste Maxime vers deux heures ; le temps,

couvert le matin, s'est dégagé, et nous jouissons d'une mer bien bleue. Au retour, un brouillard épais nous envahit et nous brûle la figure, nous n'arrivons qu'à huit heures à Castel Bonnette.

7 novembre [1913]. Départ de Jean Ricard. Depuis le 3, nous avons à notre service Marie Maton, la nièce de la supérieure de la maison de santé du Canet ; une immense jeune fille, très gentille et qui fera bien notre affaire.

18 novembre [1913]. Départ de Castel Bonnette.

23 novembre [1913]. Castel Bonnette se rouvre tout grand pour nous recevoir ; car après une bonne promenade en auto à Carry, Sausset, Carro, nous venons tous dîner à la maison. Monsieur Dutrait est des nôtres ; papa et maman qui n'étaient pas de la partie ont tout préparé pour nous recevoir, car nous n'avons pas mené de domestique. Nous faisons un excellent dîner et passons une bonne après-midi dans les allées si bien ensoleillées de notre Castel ; nous en repartons vers les trois heures pour aller au concert classique. Ainsi pendant l'hiver nous allons toujours une fois par semaine, le jeudi ou le dimanche, déjeuner à la campagne.

1914

11 janvier 1914. L'hiver est tellement rigoureux, cette année, qu'au désespoir de papa nous sommes forcés de délaisser quelque temps nos journées de campagne ; les vacances du jour de l'an s'achèvent sans que nous puissions y mener Juliette qui en avait pourtant bien envie. Depuis la Noël, le froid va en augmentant ; le thermomètre descend à -9° à la campagne ; pourtant à cette date du 11, la température s'adoucit un peu et nous pouvons passer la journée à la campagne, mais dès le lendemain soir le froid recommence, le 13 la neige fait son apparition et continue à tomber le 14 ; le 16 au soir, nouvelle chute de neige. Depuis 1901 on n'avait rien vu de semblable à Marseille. Dans la journée du 14, le soleil est resté voilé tout le jour et à l'Observatoire le maxima de la température n'a pas dépassé -3,2°.

Castel Bonnette a dû être enveloppé d'un blanc linceul de 30 cm, aussi toutes les fleurs ont été rôties. L'abaissement de la température se maintient pendant plusieurs semaines ; aussi le jeudi 22 janvier, papa étant monté à la campagne, trouve Castel Bonnette encore sous la neige ; dans la maison, l'eau des caisses et des réservoirs à chasse était complètement gelée. Le 27, un fléchissement se produisit et sous l'action du soleil la neige commença à fondre ; pourtant papa étant retourné à la campagne le jeudi 29 en trouve encore de grandes plaques aux endroits ombragés.

La partie du chemin du viaduc abritée du soleil continuait à être revêtue d'une épaisse couche de glace due au froid des nuits. Ce ne fut que dans les premiers jours de février que tout vestige de neige dû disparaître. Durant cet hiver, papa a fait faire une plantation de quatre acacias et d'un peuplier sur le tertre derrière la maison et de pêchers dans le petit champ situé au nord de la Bonnette. Au printemps, il nous réserve la surprise d'un petit parterre à l'extrémité de la terrasse et fait déplacer la barrière rustique qui jusqu'à présent séparait la terrasse en deux.

9 mai [1914]. Installation à la campagne. Nous aurions désiré y venir plutôt, cette année, mais le mariage du beau-fils de mon oncle Charles, Aimeri d'Amboise, avec Noëlie Dejean, nous a forcé à patienter quelques jours de plus en ville.

10 mai [1914]. Depuis le 5 mai, Mimi est fiancée à Monsieur Ludovic Rey ; deux entrevues avaient eu lieu, la première le 28 avril au Jardin Zoologique, la seconde le 3 mai à la rue Daumier dans la nouvelle installation d'Isa et Edmond.

Dès le début les jeunes gens avaient sympathisé et le 5, Monsieur et Madame Rey, accompagnés de Mlle Ghinzone, venaient faire la demande à la rue Grignan. Mlle Ghinzone avait été l'interprète entre nos deux familles.

Maman avait connu Madame Rey à la Visitation de Romans, depuis lors elles s'étaient revues il y a une huitaine d'années et Madame Rey avait eu l'idée de marier un jour son fils dans la famille. Les années ont passé mais l'idée de ce mariage demeurait, et tout s'arrangeant pour le mieux, la chose fut vite décidée.

Monsieur Ludovic a 26 ans 1/2, il est fils unique ; son père et sa mère habitent Saint Donat, dans la Drôme, mais lui a acheté dernièrement une charge de greffier à Brignoles ; c'est là où Mimi habitera pour le moment.

C'est donc aujourd'hui 10 mai, que Castel Bonnette reçoit pour la première fois Monsieur Ludovic ; il dîne avec nous et repart par le train de 5 heures.

21 mai [1914]. Dîner des fiançailles, auquel nous avons invité nos oncles et tantes, ainsi qu'Albert et Coralie pour représenter la branche de mon oncle Albert. L'oncle Benjamin, ayant été fort secoué cet hiver et n'étant pas encore très bien, n'est pas des nôtres. Les Henri étant encore en deuil de notre oncle ne viennent pas non plus. Bien entendu, Monsieur et Madame Rey, ainsi que Mlle Ghinzone ont pu s'y rendre. Nous faisons donc plus ample connaissance avec les futurs beaux-parents de Mimi qui nous sont tout de suite sympathiques, étant tous deux d'une très grande bonté ; ils considèrent déjà Mimi comme leur fille et nous sommes ravis de la voir entrer dans une si estimable famille.

La belle-sœur d'Élie a fort bien réussi le dîner. Un garçon aide les domestiques à servir ; d'autant plus que nous en avons de nouvelles. Marie Darré qui depuis 13 ans était à notre service s'est retirée pour vivre de ses rentes ; et nous avons pris pour la remplacer deux sœurs qui font bien notre affaire ; nous aurons donc deux femmes de chambre pour cet été, car les deux sœurs ne veulent pas se séparer.

24 mai [1914]. Nous allons passer la journée à Brignoles où Monsieur et Madame Rey ont eu la bonté de nous inviter. Maman et Mimi partent par le train de 6 heures. Edmond vient nous chercher en auto vers huit heures. Alfred, qui a une vraie passion pour l'auto, nous conduit jusqu'à Brignoles où nous arrivons au bout de deux heures. La famille Rey nous fait le plus charmant accueil ; nous visitons la future maison de Mimi, qui est vraiment très confortable. Un hall immense avec quatre grandes fenêtres donnant sur la campagne, la rendant très gai ; après un excellent dîner nous faisons un tour dans le parc qui entoure la maison ; il nous fait la meilleure impression avec ses beaux ombrages et ses nombreuses pièces d'eau. Nous faisons connaissance avec Monsieur et Madame Garnier, les propriétaires de la maison, ce seront des voisins agréables, la dame paraît très entraînée malheureusement le mari est sourd.

Nous repartons à 5 heures enchantés de notre journée ; la famille Rey a tout à fait le genre de la famille, et Mimi est déjà considérée comme leur fille.

Du 30 mai au 1er juin [1914]. Ludo (surnom dont on appelle Ludovic) vient passer ces trois jours à la campagne. Le voyage de Brignoles à Marseille n'étant pas des plus agréables en chemin de fer et d'un autre côté, notre futur beau-frère n'étant pas très occupé ces temps-ci, on se permet de déroger un peu aux usages, et Ludo couchera de temps en temps dans la chambre vide de Castel Bonnette. Les jeunes fiancés ne disent pas de mal de cette décision ; ils se font une cour assidue en parcourant librement tous les recoins de

la campagne ; le grand marronnier de la Sumiane cachant si bien sous son épais feuillage ceux qui veulent fuir les regards indiscrets, abritent souvent les jeunes gens ; la grande terre, le bois anglais, les cerisiers surtout, reçoivent aussi leur visite. L'après-midi, de nombreux visiteurs viennent souvent interrompre leur causerie, et Ludo arrive peu à peu à faire connaissance avec tous les membres de la famille ; Mimi lui a fait d'ailleurs une généalogie de la famille et il commence à bien se reconnaître. Il se trouve très à l'aise maintenant et, grâce à ses séjours un peu plus prolongés, nous faisons plus ample connaissance avec lui. Nous le considérons même comme un des nôtres, car il est très simple, et nous sommes ravis de constater de plus en plus combien notre futur beau-frère fait déjà partie de la famille. Quant à Mimi, elle ne peut pas être plus heureuse.

30 mai [1914]. Ce matin, Mimi a reçu sa corbeille. Ludo l'a vraiment gâtée, les bijoux choisis sont d'un excellent goût : collier en or ciselé avec des perles fines, bracelet monté sur platine avec de très belles perles fines, montre et sautoir fort beaux, dentelle d'Alençon, et très joli pendentif, cadeau de Mme Rey. Nous sommes tous en admiration devant tant de belles choses, et Mimi est débordante de joie.

Les cadeaux commencent à arriver en nombre, faisant la joie non seulement des fiancés mais de tout leur entourage ; on les arrange dans le placard de la chambre vide en attendant de les exposer.

6 juin [1914]. Installation d'Isa et Edmond. Leur déménagement de la rue Gyptis à la rue Daumier les a forcés à prolonger un peu leur séjour en ville, en effet les ouvriers n'arrivaient plus à les quitter. Les voilà enfin installés et leur nouveau nid est une petite merveille ; grâce aux goûts si artistiques d'Edmond, la maison est ornée de mille jolies choses. Un grand jardin en augmente les agréments.

20 juin [1914]. Juliette nous arrive ce soir à 7h30. Isa et Edmond vont la chercher en gare de Marseille avec l'auto. Elle a achevé son éducation et personne ne dit de mal de la voir rentrer dans la famille où elle va remplacer Mimi. Avant sa sortie elle a été reçue Enfant de Marie ; malheureusement, sortant avant la fin d'année, elle perd quelques prix sur lesquels elle comptait.

Nous éprouvons ce soir une grande épreuve. Ludo nous avait donné rendez-vous au tram de Saint-Antoine et il devait monter avec nous à Castel Bonnette pour y passer deux jours ; mais à l'heure convenue nous voyons arriver Monsieur et Madame Rey, le visage consterné ; Ludo avait depuis quelque temps une petite éruption qu'il traitait à la légère ; ayant fini par consulter le docteur de Brignoles, celui-ci lui fit mettre une poudre qui, au lieu d'adoucir le mal, ne fit que l'augmenter. Les parents de Ludo le menèrent alors consulter le Docteur Perrin qui déclara que les remèdes ordonnés à Brignoles étaient contraire au mal et qu'il fallait commencer par en détruire l'effet. Pour être mieux soigné, Ludo se décida à rester à Marseille et le Docteur Perrin le logea dans la clinique du Docteur Gouin qui se trouve à Endoume. Voici donc Monsieur et Madame Rey très ennuyés, se demandant si le mariage ne devra pas être renvoyé ; nous tâchons de les remonter un peu, mais nous sommes nous-mêmes bien contrariés. Juliette arrive tout heureuse ce soir, espérant faire connaissance avec son futur beau-frère et c'est une grosse déception pour elle de trouver la maison, si gaie ces jours-ci, dans un état de consternation.

21 juin [1914]. Monsieur et Madame Rey viennent passer la journée avec nous. Isa et Edmond vont les chercher en auto, ainsi que Mimi qui pourra ainsi aller voir Ludo à la clinique. Cette clinique est tout ce qu'il y a de moins agréable. Des chambres minuscules, une nourriture pitoyable. Comme compagnie : un monsieur neurasthénique, une dame

rhumatisante, et un jeune homme, fiancé aussi, qui est agonisant. Isa et Edmond portent à Ludo quelques livres pour le distraire.

Monsieur et Madame Rey déjeunent avec nous, ils visitent la maison, ils admirent avec attention l'exposition des cadeaux que nous avons faite au petit salon. Madame Rey, devant tant de jolies choses, déclare qu'il faudra aux jeunes mariés une très jolie chambre et l'on tâchera de décider Ludo afin qu'il sacrifie la belle pièce qui lui sert de cabinet pour en faire la chambre.

Le soir une partie de la famille vient rendre visite à Monsieur et à Madame Rey ; Edmond et Mimi les raccompagnent ensuite à la clinique où Mimi voit encore Ludo. C'est ainsi que pendant quelques jours les rôles sont renversés, car on voit la fiancée qui va faire sa cour. Ils se promènent ensemble au bord de la mer accompagnés de loin par quelque parent et ne sont pas toujours à l'abri des regards indiscrets, car un jour, où se trouvant dans un coin des plus solitaires au bord de la mer ils se livraient à certains témoignages apparents de sympathie, ils virent surgir devant eux Marie de Verclos qui pâlit de surprise en voyant que les amoureux, qu'elle surveillait avec curiosité depuis un moment, n'étaient autres que Mimi et Ludo.

22 juin [1914]. Sur la demande de Monsieur et Madame Rey, papa et maman vont voir le Docteur Perrin. Celui-ci déclare que le mariage peut avoir lieu le 1er juillet, qu'aucune contagion n'est à craindre, et que le mal, tout extérieur, aura disparu pour la date fixée. Voici donc la joie revenue à Castel Bonnette. Juliette va faire connaissance avec Ludo le 24 à la rue Daumier, et se montre satisfaite de son futur beau-frère.

28 juin [1914]. Ludo à peu près guéri est venu coucher hier soir à Castel Bonnette. Aujourd'hui Monsieur et Madame Rey viennent déjeuner avec nous. Vers les 4 heures, Isa et Edmond les mène avec Mimi et Ludo à Saint Joseph du Cabot.

29 et 30 juin [1914]. Pour faciliter les derniers préparatifs précédant le mariage, nous allons passer deux jours en ville malgré l'extrême chaleur. Lundi [29] après-midi a lieu le contrat fait par Jules Perrin. Mardi [30] matin mariage à la mairie. C'est Monsieur Rastoin, le père de deux de nos compagnes du Sacré-Cœur et d'un camarade d'Alfred, qui les marient et ajoute quelques mots aimables. L'après-midi Ludo nous présente une partie de ses invités, nous leur offrons une collation à la rue Grignan ; nous sommes particulièrement heureux de faire connaissance avec les cousines de Ludo, les deux demoiselles Luyton qui nous plaisent beaucoup par leur gaieté et leur simplicité.

1er juillet [1914]. Voici enfin le grand jour ! Dès l'aube, nous sommes debout et passons des mains du coiffeur dans celles de la couturière. Vers les 10h30 nous descendons au salon où tous nos invités attendent. Mimi est très bien dans sa toilette de mariée, elle respire le bonheur le plus grand. Ludo est lui aussi rayonnant de joie.

Les voitures se rendent à Saint-Charles par la rue Sainte. Monsieur Boët, le curé actuel de la paroisse, prononce un discours très bien, il les marie, mais c'est l'abbé Maurin, le directeur du catéchisme des Carmes, dont Mimi s'occupait, qui dit la messe.

À midi toutes les voitures nous mènent au Splendide Hôtel où le dîner doit avoir lieu. On prend d'abord deux photographies de la noce, puis des nouveaux mariés. La table en fer à cheval est très bien décorée. En face des nouveaux mariés se trouvent les garçons et demoiselles d'honneur : Alfred avec Maria Luyton. Marguerite de Verclos avec Me Ricord avocat à Brignoles, M. du Chaffaut avec M Ollier ; quant à moi je suis avec Paul Vitou, l'ami intime de Ludo qui est ingénieur agronome. Tout le long du repas de nombreux télégrammes arrivent à l'adresse du nouveau ménage. Le matin, Mimi avait reçu des

lettres de toutes les religieuses de la famille. Celle de Madeleine arrivée hier soir, était la première adressée à Mme Ludovic Rey. Tout le monde est ainsi uni aujourd'hui dans une même pensée de joie et de reconnaissance envers la Providence d'avoir permis cette heureuse union. Au dessert, le docteur Dutrait adresse le premier quelques mots aux nouveaux mariés dans son langage original : il leur souhaite tout le bonheur possible et, comme dans les contes de Perrault, il dit à Mimi : « Ils s'aimèrent, se marièrent... tu me diras la reste ! » Monsieur Sorel notaire à Tain prend ensuite la parole ; il félicite Ludo d'avoir suivi le Rhône et d'avoir su découvrir dans ce joli pays du soleil une charmante Mireille. Enfin Alfred se lève et prononce des mots suivants :

[Une page blanche attend toujours le discours d'Alfred !]

Après le repas les invités de l'après-midi commencent à arriver. La réunion est très animée, on cause, on fume, les jeunes filles même ne dédaignent pas les cigarettes ; on danse.

Vers les 5 heures, les nouveaux mariés s'en vont à l'anglaise. Ils doivent coucher ce soir à la rue Daumier chez Isa et Edmond. Les invités se retirent petit à petit, et vers 7 heures, nous pouvons partir pour la rue Grignan. Le soir Edmond nous ramène en auto à la campagne.

2 juillet [1914]. Les Dutrait qui sont venus assister au mariage de Mimi viennent déjeuner avec nous ; Monsieur étant très occupé à Saint-Marcellin repart le soir même, Madame reste avec nous jusqu'au 4.

5 juillet [1914]. Monsieur l'abbé Guyot, avec lequel nous avons conservé de bonnes relations depuis le voyage à Einsiedeln vient déjeuner avec nous. Le soir, Isa, Edmond, Alfred et moi le ramenons en auto en ville en faisant un petit détour par la Corniche.

8 juillet [1914]. Marthe et Madeleine Ferrari viennent passer la journée à Castel Bonnette ; l'après-midi les Vidal nous arrivent ; souvent ces temps-ci, elles se rendent à la maison et nous faisons avec elle de grandes parties de tennis dont nous sommes fanatiques cette année ; nous occupons aussi deux après-midi par semaine à aller au bain de mer. L'automobile des Durrand vient nous prendre et toute la jeunesse s'y entasse plus ou moins pour aller aux bains Monier.

17 et 18 juillet [1914]. Alfred passe son premier examen de droit, mais il est malheureusement refusé.

25 juillet [1914]. Mimi et Ludo nous arrivent ce soir. Ils ont fait un excellent voyage, ont passé une bonne quinzaine à Challes en Savoie ; le beau temps leur a permis de rayonner à Annecy, Hautecombe, Chamonix, Aix-les-Bains, etc. Ils ont terminé leur voyage par une petite fugue à Avigliana où Madeleine a été tout heureuse de les recevoir, beau-frère et belle-sœur ont, paraît-il, fait vite connaissance. Madeleine était à la veille de voir sortir ses enfants qui ne lui ont donné, dit-elle, que des consolations. Avant de nous revenir directement le jeune ménage s'est arrêté trois jours à Saint Donat chez les parents de Ludo.

Le soir avant souper, on me souhaite ma fête, les cadeaux abondent chacun ayant voulu offrir un petit souvenir.

26 et 27 juillet [1914]. Nous gardons pendant ces deux jours le jeune ménage ; il doit ensuite aller passer quatre jours à Brignoles avant de partir pour Saint Donat où nous avons l'intention d'aller leur faire une petite visite au retour de notre voyage à Avigliana à la fin août. De vagues bruits de guerre commencent à circuler. L'Autriche et la Serbie se battent. Bientôt l'Allemagne se met de la partie. Aussitôt la Russie mobilise ; en France, on entrevoit une guerre prochaine.

31 juillet [1914]. Adèle Salles, qui est Oblate du Sacré-Cœur à Paris, nous arrive le soir. Les bruits de guerre ne faisant que s'accroître, on a trouvé bon de dissoudre momentanément la maison. Elle soupe avec nous, ainsi que Xavier, et doit repartir le soir même pour Grenoble, car toute la famille des Salles est en villégiature à Meylan dans la vallée de Montfleury.

1er août [1914]. Edmond, en arrivant le soir de la ville, nous annonce que la France mobilise. Voici donc la guerre de plus en plus imminente. Edmond étant convoqué pour le premier jour de mobilisation doit donc partir le lendemain. Le soir après souper, Jeanne et Henri Durrand viennent nous apprendre que le 115e, dont Edmond fait partie, doit être envoyé le lendemain à Alger.

2 août [1914]. Edmond et Isa vont en ville faire leurs derniers préparatifs, avec l'auto ils peuvent aller faire leurs adieux à la sœur et au frère d'Edmond. Ils reviennent déjeuner à midi et nous préparons tout le baluchon de notre soldat, gros souliers à clous provisions pour un jour de voyage, etc. Vers deux heures, on se fait de grands adieux, qui sait quand est-ce qu'on se reverra, et dans quelles circonstances ! Isa et Alfred vont accompagner Edmond en auto jusqu'à la caserne. Quant à nous, nous allons aux vêpres prier pour la France ; de retour, toute la campagne se réunit à la Sumiane afin d'avoir plus de courage en se sentant plus uni. Quel n'est pas notre étonnement de voir soudain apparaître Edmond ! Son bataillon ne part pas encore et sa destination sera probablement Nice. Le matin visite de Mlle Ghinzone qui, très inquiète, venait prendre des nouvelles du jeune ménage.

3 août [1914]. Le père de Vialet vient dîner avec nous.

4 août [1914]. L'Allemagne ayant posé un ultimatum à la Russie et à la France les priant de cesser la mobilisation, les deux pays refusent. La guerre est donc déclarée. L'Angleterre est avec nous ainsi que la Belgique. Le Japon promet de marcher avec l'Angleterre. En France la mobilisation se passe avec beaucoup d'ordre. Edmond qui est maintenant équipé et qui passe ses journées à la caserne, nous dit que l'esprit est excellent. La haine contre les prussiens anime tous nos soldats ; ils partent tous gaiement avec courage. La ville est à l'état de siège, les autos, voitures, chevaux, sont réquisitionnés ; partout les drapeaux nationaux s'agitent, on ne rencontre plus que des soldats. Nous allons de temps en temps passer nos après-midi à la Croix-Rouge où nous préparons les objets de pansements pour les blessés.

Sur le viaduc de Saint-Antoine, les trains passent bourrés de soldats, les fourgons sont même remplis d'hommes ; nous nous empressons de leur dire bonjour et toute cette jeunesse nous salue en chantant, voire même en envoyant des baisers. Ils partent tous avec l'espoir d'écraser les Allemands. Le viaduc est gardé par des sentinelles, on a, dit-on, déjà arrêté un Allemand en train de couper les fils du télégraphe. Ce qu'il y a de certain, c'est que la France est sillonnée d'espions.

4 août [1914]. Marthe Durrand partie pour La Bourboule depuis six jours, avec Maurice, Marcelle et Simone nous arrive après un voyage rempli de péripéties ayant duré trois jours. Elle a souffert de la faim, de la soif, du manque de sommeil, a successivement passé des heures en fourgon, en 3ème et 16 dans un compartiment, s'est vue obligée de rester quatre heures sur un banc ; ne pouvant manger qu'un sandwich et un croissant en 24 heures et se trouvant réduite pour étancher sa soif à boire du vin à la bouteille, ayant fini, après avoir été tamponné par une machine, par se faire conduire jusqu'à Avignon dans une vieille patache. Elle avait recueilli en route une malheureuse jeune fille qui venait d'embarquer pour la guerre ses trois frères et son fiancé, et qui ne savait que devenir. Enfin un télégramme ayant fini par arriver, Paul et Henri ont pu aller la prendre en auto à Avignon.

Mithé était arrivée la veille à l'Hospitalité de nuit où les Oblates ont une maison. Elle est destinée à y rester pendant la guerre pour soigner les blessés car un hôpital y a été installé. Thérèse Estrangin doit aller à Arles pour y organiser un hôpital. Marthe Durrand et moi sommes affectées à la rue Thomas dans l'ancien Sacré-Cœur, actuellement Lycée de filles et transformé momentanément en hôpital.

5 août [1914]. Gaby est arrivée la veille de villégiature avec ses quatre derniers. Xavier a pu aller la chercher avant de partir pour Uzès où il doit rester pour le moment ; il commande le bataillon algérien des hommes qui ont eu une condamnation. Claire Perrin vient de revenir, son mari conduit les camions, il est convoqué à Orange d'où il partira sans doute pour Épinal. Les Salles avec Adèle, Marthe et Marie-Thérèse arrivent enfin de leur villégiature. Ils ont dû louer deux autos de 800 Fr. chacune, nous sommes indignés de tels abus.

Isabelle passe cette journée en ville, car Edmond doit partir dans la nuit pour Nice. Gabriel Fine est incorporé avec lui ; ils font partie du 115e Territorial.

Nous sommes très ennuyés de ne rien recevoir de Mimi. Lors de la mobilisation, nous avons reçu une carte de Ludo disant qu'il était convoqué le 3 à Valence, qu'ils partaient précipitamment pour Saint Donat en auto et depuis, la Poste étant désorganisée, nous ne recevons plus rien.

L'Allemagne voulant violer la neutralité de la Belgique en traversant son territoire pour pénétrer en France, la Belgique mobilise, un ultimatum lui est posé par l'Allemagne, mais la Belgique refusant de se prêter aux exigences de l'Allemagne, celle-ci lui déclare la guerre.

6 août [1914]. Edmond a dû partir cette nuit. La Belgique a pour le moment de sérieux avantages sur l'Allemagne. En ville, les Italiens font des manifestations en faveur de la France.

7 août [1914]. Nous recevons un long télégramme de Mimi, nous disant que pour le moment Ludo est à Saint Peray, qu'elle est sans nouvelle de Castel Bonnette ; les quatre ou cinq lettres que nous lui avons envoyées ne lui sont donc pas parvenues.

Les Durrand sont partis hier pour la ville, Paul est débordé d'occupation, nous avons obtenu de garder à la campagne, Simone et Marcelle. Cette dernière nous est confiée, elle couche avec Juliette à ma place, tandis que je vais tenir compagnie à Isa. Simone reste avec les Lavielle. Salvat est à peu près bien maintenant, mais il a été fortement secoué cet été par une très mauvaise jaunisse, occasionnée par un traitement vigoureux qu'on lui avait fait subir cet hiver.

16 août [1914]. Notre hôpital de la rue Thomas reçoit un convoi de blessés ; aussi dès le lendemain nous commençons notre première semaine de service : lever à 5 heures pour être à l'hôpital à 7 heures. Avec Marthe Durrand et Jeannette, qui est aide-infirmière, nous sommes affectées à la salle de la petite chirurgie. La plupart de nos soldats ont été blessés au Col de Ste-Marie-aux-Mines, ce sont pour la plus grande partie des hommes du Nord dont le bon accent ressemble peu au langage de nos braves Marseillais. Nous jugeons d'après eux de l'excellent esprit des troupes, beaucoup ne demandent qu'à vite guérir pour repartir se battre. Nous sommes de service pendant une semaine. La semaine qui vient, nous faisons seulement deux demi-nuits de veille. Ainsi durant toute la durée de la guerre chacun fait son possible pour se rendre utile. Maman et Isa passent de petits examens pour être aides infirmières et peuvent être appelées dès que le besoin s'en fera sentir. Guiguite Lavielle est aussi à l'hôpital de la rue Honorat. Maman, Isa, Juliette, Lucie et Marcelle vont de temps en temps à un ouvroir au Refuge, où les religieuses ont pris une soixantaine d'enfants des familles de militaires ; elles nous portent du travail à la maison. Juliette, Lucie et Marcelle vont tous les vendredis passer la journée au Refuge pour surveiller les enfants, ceux-ci les appellent très sérieusement : ma mère ; mais ne se gênent pas pour faire toutes sortes d'espiègleries au désespoir des jeunes « mères ».

27 août [1914]. Mimi nous arrive enfin de Saint Donat avec son beau-père. Elle a été réquisitionnée par la Croix-Rouge qui lui a envoyé un télégramme. Ludo est parti de Saint Peray, on ne sait pour où. Il fait partie de l'artillerie montée de campagne. Le soir Mademoiselle Ghinzone vient prendre des nouvelles des voyageurs.

28 août [1914]. Monsieur Rey repart dans l'après-midi.

5 septembre [1914]. Edmond écrit tous les jours à Isa de la Turbie où il se trouve depuis le début de la guerre. Il jouit d'une vue splendide, mais est aussi mal logé que possible. Il couche sur une mince couche de paille et dans une saleté repoussante. Il nous écrit que tous les gens de la Turbie font sûrement partie de la Société Protectrice des Animaux, car tout vit en paix dans ce pays. Ces jours-ci de vagues bruits circulaient disant que le 115e de Territoriale, installé près de Nice, allait partir. Isa se décide à aller voir Edmond avant son départ. Après s'être fait délivrer un passeport, elle s'installe après maintes formalités dans un compartiment où ils partent au nombre de 12. À Nice, on annonce que le train s'arrête là et jusqu'à 5 heures il faut attendre. Enfin Isa finit par arriver à Monaco, elle prend le funiculaire qui monte à la Turbie. Quand, une minute avant d'arriver, elle entend un militaire qui dit à son voisin : « C'est comme ce pauvre 115e qui est parti, averti au dernier moment ». Elle se précipite pour demander une explication, et le soldat lui annonce qu'il ne reste plus un homme à la Turbie ! Voilà Isa désolée qui repart immédiatement pour Nice où on lui dit être le 115e. Mais comment retrouver Edmond au milieu de tout ce monde. La pauvre Isa se ravise que c'est dimanche, et tandis qu'elle court dans une avenue pour se rendre à la messe, Edmond qui se trouvait dans un restaurant attablé avec des camarades l'aperçoit et se précipite dehors en criant : « Ma femme ! Ma femme ! » Ils se voient enfin, mais dans quelle agitation. Edmond ne sait pas l'heure de son départ et toute l'après-midi il fait des voyages de la chambre de l'hôtel, louée par Isa, à son détachement pour ne pas manquer les derniers préparatifs. Pour comble de bonheur, il perd son sac, sa capote et tout son fourniment, et après l'avoir recherché le retrouve miraculeusement au milieu d'une rue. Enfin au milieu de son malheur, le pauvre Edmond a encore eu de la chance d'avoir ainsi trouvé sa femme et son sac au milieu d'une rue !

Le soir à 5h ½, le 115e quitte Nice. Isa peut encore dire une dernière fois adieu à Edmond,

qui passe sous ses fenêtres avec sa compagnie.

8 septembre [1914]. Dans la matinée, maman, Mimi, Alfred, Juliette et moi montons à Notre Dame de la Garde où nous assistons à une messe dite par le cardinal Andrieux et à laquelle se trouvent les cardinaux qui reviennent de Rome, où vient d'être nommé notre nouveau pape Benoît XV. Isabelle nous arrive à midi.

9 septembre [1914]. Nous avons dans la matinée un orage épouvantable avec une véritable trombe d'eau. Maman et Isabelle en revenant de la messe ont reçu le plus fort de la pluie, elles reviennent trempées jusqu'aux os, leurs parapluies aplatis comme deux galettes. Enfin à midi, nous recevons 2 premières cartes de Ludo, datées une du 21, l'autre du 24. Il écrit à cheval et ne met aucun détail, nous avons su indirectement qu'il devait être à Bruyères.

Quant à Edmond il a écrit que « la jeune fille en question » (qui était lui) partait pour Paris. Cependant, on nous dit de différents côtés que le 115e est parti pour Dijon.

10 septembre [1914]. Xavier depuis le début de la guerre était à Uzès comme lieutenant des troupes disciplinaires. Cette troupe devant être envoyé à Gabès passe par Marseille. Xavier vient donc coucher la nuit du 7 au 8 [septembre]. Il repart de l'Hospitalière vers 6 h ½ ; 20 minutes après son départ, Gaby accouchait d'un beau petit garçon. Aussitôt Alfred part en auto à la recherche de Xavier. Il peut revenir dîner à la campagne et a la consolation d'embrasser Gaby et de faire connaissance de son petit bonhomme avant son départ.

Aujourd'hui nous assistons au baptême du petit Pierre ; Charles d'Azambuja est parrain et Noëlie marraine. Une bonne collation est servie dehors. Après laquelle les enfants se livrent passionnément au jeu de la guerre. Avec le petit Albert en tête, tout le jeune régiment se bat et marche avec entrain, jusqu'à Jacques qui suit de loin en faisant le pas militaire. Un fauteuil placé au milieu représente Guillaume et tout ce petit monde se rue dessus à coups de pieds et de bâtons. À la fin du combat, ils se traînent tous par terre afin d'imiter les blessés, et les mamans les supplient d'avoir soin de mourir au moins sur des tabourets par pitié pour les jolies robes. Dans l'après-midi, on apporte à Mimi une lettre de Ludo, datée du 27 [août] et tamponnée de Bruyères dans les Vosges. Il ne donne pas de détails la chose leur étant défendue, il dit simplement qu'ils font de grandes marches à cheval sous la pluie. Il est dans le 6e régiment d'artillerie montée de campagne. Nous avons su indirectement que, vers le 25 et le 26, il avait dû se battre, mais jusqu'à la fin de la guerre il faut se résigner à n'avoir pas plus de détails. En ce moment, on se bat surtout au-dessus de Vitry-le-François et de Cézanne, les Allemands commencent à reculer mais les pertes sont énormes de part et d'autre. D'Edmond, nous recevons une carte de Dijon.

5 octobre [1914]. L'oncle Léonard ayant accompagné son fils Alfred au collège catholique d'Aix vient passer deux jours à Castel Bonnette.

8 octobre [1914]. La difficulté de descendre tous les matins de si bonne heure pour mon service à la Croix-Rouge, nous oblige à quitter la campagne très tôt cette année. Mimi va s'installer rue Daumier et passera ainsi tout le temps de la guerre avec Isa. Ludo écrit assez régulièrement, il est toujours dans l'Est d'abord dans les Vosges, puis dans les Hauts de Meuse où il ne cesse de se battre. Vers le milieu de novembre, Edmond est envoyé de ce côté à Nompattelize, près de Saint-Dié. Comme les autres années, nous continuons à aller de temps en temps à la campagne. Mimi et Isa sont souvent des nôtres. D'ailleurs nous les voyons tous les jours et passons de bonnes après-midi à travailler

ensemble pour nos pauvres soldats, ou pour les Belges dont la vaillante conduite a fait l'admiration de tous les Français. Son roi Albert, au caractère si chevaleresque, excite nos convoitises !... Au mois de novembre, Coralie Fine met au monde une petite fille qu'on appelle Marie-Élisabeth en l'honneur des reines d'Angleterre et de Belgique.

1915

19 mai [1915]. Nous ne nous doutions pas, l'automne dernier en quittant Castel Bonnette, qu'il nous faudrait y revenir avant la fin des hostilités. Les engins de guerre si perfectionnés et si meurtriers qui étaient apparus dès le début, faisait espérer que la lutte ne durerait pas. Malheureusement, il n'en a rien été ; la guerre de tranchées que les « Boches » nous ont imposée prolonge singulièrement les choses, rendant très difficile toute offensive et avancée. Heureusement le bon Dieu a bien protégé nos soldats cet hiver.

Edmond nommé caporal a séjourné dans les Vosges ; plus d'une fois, il a été sérieusement menacé ; en ce moment, bien qu'en première ligne, il est moins exposé car l'offensive est prise du côté d'Arras et le reste du front jouit d'une accalmie.

Ludo est toujours dans la Meuse, servant d'agent de liaison et récemment nommé trompette ; ils ont campé tout l'hiver dans des cabanes qu'ils se sont construites dans les bois ; très exposé au début de la guerre, il l'était moins ces derniers mois.

Alfred nous a aussi quitté, le 17 décembre ; il était la classe 1914, mais ayant été ajourné, il a été incorporé à la classe 1915. Il est envoyé au 22e d'Infanterie à Bourgoin mais au bout de cinq jours son régiment vient camper à St Paul Trois Châteaux dans la Drôme ; il y reste jusqu'au 8 avril ; après avoir été nommé caporal, il est envoyé au 53e Bataillon de Chasseurs Alpins à Chambéry, ce bataillon est la réserve du 13e Alpin dont Xavier faisait partie autrefois. Il ne fait qu'une courte apparition à son dépôt, car le régiment est immédiatement dirigé sur l'Alsace. Il se trouve actuellement près du Ballon de Guebwiller. Heureusement parti avec trois bons amis qui ne l'ont pas quitté depuis Bourgoin, il se trouve content de son sort. Malheureusement cela ne dure pas longtemps. Son camarade Charles Moret mourait dès le début, tué par une sentinelle française ; de Monicault, le second de ses amis, attrape une pneumonie et est évacué ; il ne reste plus qu'avec de Pierrefeu qui n'est pas de sa compagnie.

21 mai [1915]. Isabelle et Mimi arrivent à leur tour à la campagne. Elles ont passé tout l'hiver ensemble à la rue Daumier, s'aidant mutuellement à supporter avec courage l'absence de leurs maris. Mimi vivait dans l'espérance de mettre au monde un petit ange ; le 21 avril, elle accouchait d'une fillette qui malheureusement s'envolait pour le Ciel quelques minutes après sa naissance, ayant pu être baptisée. Décidément cette année, impossible de se réjouir, nous attendions l'arrivée de ce bébé comme un petit rayon de soleil ; le bon Dieu n'a pas voulu. Heureusement Mimi se remet rapidement et le bon air de Castel Bonnette achèvera de la rétablir. Elle s'installe avec Isa dans la chambre au midi. Juliette et moi couchons dans celle du levant.

Rarement Castel Bonnette a été aussi fleuri et aussi embaumé que cette année. L'allée des roses est couverte de fleurs. La récolte de fruits s'annonce aussi belle ; il faudrait cependant que la pluie, très abondante cette année, fasse place à quelques bonnes journées de soleil. Papa a fait planter, cet hiver, un acacia à gauche de la porte d'entrée pour faire face à celui qui y était déjà.

23 mai [1915]. Je redescends en ville pour passer ma semaine chez les Lavielle, car je continue à faire mon service d'infirmière et, devant y être à 7 heures du matin, il est un peu

difficile de m'y rendre de la campagne.

29 mai [1915]. Arrivée des Lavielle à la Bonnette. Albert et Coralie perdent aujourd'hui leur petite Françoise âgée de quatre ans et demi, c'est la troisième fillette que le bon Dieu nous prend.

3 juin [1915]. L'oncle Charles vient déjeuner avec sa belle-fille ; tous les mercredis, c'est nous qui allons chez lui ; et il est ordinairement des nôtres le jeudi ; nous occupons l'après-midi par la partie de bridge.

5 juin [1915]. Nous avons aujourd'hui la Soeur Joseph Auguste qui a soigné Mimi pendant ses couches. C'est une religieuse de bon secours dont nous gardons un excellent souvenir.

13 juin [1915]. Les Durrand viennent s'installer à Val Brise. Nous sommes d'autant plus heureux de leur arrivée que leur auto va être à notre disposition pour nos courses à l'hôpital. Grâce à elle, aussi, nous allons de temps en temps aux bains de mer Monier.

18 juin [1915]. Juliette nous arrive de San Remo où elle vient de faire un séjour d'une semaine avec tante Adèle et Henriette de Foresta. L'Italie étant entrée en guerre depuis quelques jours, le passage de la frontière est assez compliqué, cependant leurs passeports étant bien en règle, le voyage s'est bien effectué. Juliette paraît enchantée de sa petite fugue, ces dames lui ont fait un chaleureux accueil.

25 juin [1915]. Ce matin : orage très violent. En revenant de la messe, maman, papa, Isa, Juliette et les Lavielle ont toutes les peines du monde pour revenir à la maison. Sur la route, l'eau coule en abondance et les oblige à faire un détour par la scierie. Dans la traverse un véritable lac s'est formé devant la maison des Barrot, impossible de passer ; il faut rebrousser chemin et gagner l'autre côté de la traverse par Saint-Antoine. En ville, l'orage est aussi violent, nous y assistons de l'hôpital où gaz et électricité sont restés éclairés jusqu'à 9 heures.

27 et 28 juin [1915]. Nous avons ces jours-ci les Adorations à la Viste, le temps est heureusement assez frais. Cette année, nous avons tous les soirs un exercice à 6 heures, pour prier pour la guerre, on y récite les litanies du Sacré-Cœur.

29 juin [1915]. Les pensionnaires arrivent de San Remo. La sortie a été devancée cette année, car le Sacré-Cœur doit servir d'ambulance à partir du 1er juillet.

30 juin [1915]. Ce matin nous descendons tous en ville pour assister à la première messe de Léon Drujon qu'il dit dans la chapelle du Grand Séminaire, où il est mobilisé comme infirmier. Cette cérémonie groupe toute la famille et est des plus touchantes, malheureusement l'absence de Jules prisonnier depuis le mois de septembre, et de Maxence sous-lieutenant d'artillerie à Toul se fait vivement sentir. Un déjeuner nous est offert ensuite par les Drujon dans le local de Sion.

2 juillet [1915]. Marthe et Charlotte Ferrari viennent passer la journée. C'est à grand-peine que nous possédons Marthe qui, étant à la tête d'une salle à l'hôpital Saint Sébastien, prend très difficilement un jour de repos.

14 juillet [1915]. L'oncle Léonard arrive pour passer trois jours avec nous. Il vient pour chercher son petit Alfred, toujours en pension au collège catholique d'Aix, et profite de cette occasion pour revoir la famille.

Jules Perrin, qui se trouve sur le front depuis de nombreux mois dans les camions autos, arrive ce matin à l'Hospitalière. Il profite, un des premiers, d'une nouvelle loi, accordant quelques jours de permission aux soldats du front. Nous avons par lui, d'intéressants détails sur les opérations au nord d'Arras. Une trouée bien préparée vient d'échouer, malgré cette déception le moral des troupes est resté bon, on espère éviter la campagne d'hiver.

22 juillet [1915]. Nous avons aujourd'hui à déjeuner tante Louise, l'oncle Maurice et Lolotte ; nous faisons en leur honneur une belle et bonne glace. Marthe, toujours absorbée par son hôpital, n'a pu se joindre à eux.

Depuis quelques jours, Isa a fait ses débuts d'infirmière, elle paraît à l'hôpital le matin dans la même salle que moi, nous nous y retrouvons en famille avec Marthe [Durrand] et Jeannette. Thérèse Estrangin y vient aussi quelquefois, mais ce ne sera plus pour longtemps car elle part dans deux jours pour les Dardanelles.

26 juillet [1915]. Mimi est partie ce matin pour Saint Donat où elle va passer un mois ; elle fera un arrêt de quelques heures à Montélimar pour voir Adèle qui est Oblate dans cette ville depuis la guerre. Les Lavielle ont naturellement actuellement Mithé qui est aussi du même ordre qu'Adèle. Exerçant son rôle d'infirmière à l'hôpital de la rue Honnorat depuis le début des hostilités, elle a bien besoin de repos. Elle inaugure mal son arrivée à la Bonnette, car une bronchite se déclare deux ou trois jours après.

30 juillet [1915]. Thérèse Estrangin n'est décidément pas partie pour les Dardanelles, on lui a proposé, de Paris, un poste d'infirmière sur notre propre front et elle s'est arrêtée à ce dernier parti. Elle part pour Paris avec une infirmière de Marseille, Mlle Ravin, et sera dirigée de là sur Bruyères dans les Vosges.

La Sumiane reste donc fermée tout cet été ; heureusement les Durrand sont toujours à Val Brise, ils ont auprès d'eux, Henri ; parti comme engagé volontaire il y a trois mois, il se formait dans le 55e d'Artillerie à Orange ; blessé à la tête en tombant de cheval, il s'est vu accorder un mois de congé de convalescence. Le major, bon papa sans doute, a eu plus égard à son âge qu'à sa blessure complètement guérie.

Le séjour de Mithé à la Bonnette, va aussi prendre fin. Elle va partir pour Montluçon faire une retraite et prendra Adèle au passage ; elles vont donc revoir Béatrix, Oblate depuis près de deux ans.

11 août [1915]. Isabelle, Jeanne, Gabrielle et Madeleine Coirard viennent déjeuner avec nous. Nous faisons en leur honneur une excellente glace. Elles nous apportent comme toujours leur gaieté et leur entrain, on parle surtout beaucoup des petites-nièces : Mademoiselle Guite petit personnage déjà très important, adulé par de ses tantes. Et Renée qui malgré ses deux mois promet aussi d'être une petite merveille.

Le soir, Albert Fine vient souper avec nous. Coralie est en ce moment à Brue où ses enfants ont bien besoin de prendre le bon air. La petite Élisabeth vient d'être très malade à la suite d'une fièvre typhoïde, elle se remet lentement. Albert a bien gagné ses vacances, il vient d'avoir 10 prix chez Mr Mélihan.

21 août [1915]. Nous partons ce matin pour San Remo où Madeleine est envoyée pour quelques jours. C'est grâce à notre diplomatie que nous n'aurons pas la peine cette année

d'aller jusqu'à Avigliana pour la voir. En effet depuis quelques mois les Dames du Sacré-Cœur ont comme supérieure générale, Madame de Loë, de nationalité allemande. Cette élection a suscité de vives protestations en France, mais puisque c'est chose faite, inutile de continuer à en gémir, et pourquoi n'en tirerions-nous pas profit ? Pour une fois, les Boches vont être bénis par nous (si toutefois ces gens-là peuvent l'être). Papa, de sa plus belle plume, écrit donc à la Révérende Mère de Loë, faisant valoir d'excellentes raisons afin que Madeleine puisse être jointe à la première occasion pour San Remo. Naturellement obligée comme allemande d'apaiser les esprits français si surexcités contre elle, elle ne peut qu'acquiescer à notre demande. Nous partons donc ce matin par le train de 10h 1/2, papa, maman, Isa, Juliette et moi. Isa a bien hésité avant de se joindre à nous, car Edmond vient enfin d'être pris dans le service des autos et elle se demande s'il ne sera pas envoyé pour quelques jours dans une ville de l'arrière. Elle se décide pourtant à partir laissant aux Lavielle une multitude d'instructions.

Mimi se serait jointe à nous bien volontiers, mais Ludo doit sans doute arriver en congé à la fin du mois ; elle ne peut s'exposer à le manquer.

28 août [1915]. Nous voici de retour à Castel Bonnette après un excellent voyage ; nous avons trouvé Madeleine en parfaite santé, un peu fâchée du truc employé pour la voir à San Remo, mais, à part cela, de plus en plus ravie, ses petites d'Avigliana ne lui donnant que des consolations. Elle y restera encore cette année comme maîtresse de 3ème classe. Les nombreuses connaissances que nous avons dans ce Sacré-Cœur nous ont fait le meilleur accueil ; Germaine de Cormis, Marie-Thérèse Coirard ont paru très heureuses de cette petite réunion de famille. Nous avons logé au Sacré-Cœur sauf papa (les hommes sont bannis du couvent du Sacré-Cœur) qui a pris une chambre à la pension des étrangers. Ces dames doivent pourtant se familiariser avec les hommes, car elles ont offert une partie de la maison comme ambulance, et elles ont déjà une soixantaine de blessés. Ces pauvres garçons sont habillés d'une façon bien originale ; ils mettent un peignoir de bain molletonné sur leur caleçon, n'emploient pas de chaussettes, et c'est dans cette toilette qu'ils font leur entrée dans la chapelle sautant sur un pied, faute de béquilles. Mais ces dames n'en sont pas moins plongées en Dieu.

Quel n'est pas notre étonnement en arrivant à Castel Bonnette de retrouver Isa que nous croyions à Dijon. En effet deux jours après notre arrivée à San Remo, Isa recevait une dépêche de son beau-frère, Monsieur Marcel, disant : « Edmond à Dijon venez-vous ? » Sans hésiter, elle partit, mais en arrivant à Marseille son beau-frère la retint, la destination d'Edmond n'était pas si sûre que cela, mieux valait attendre. En effet, elle apprenait peu après qu'Edmond était envoyé à Belfort, ville du front donc impossible de partir.

Mimi au contraire n'a aucun regret d'avoir renoncé à San Remo car Ludo lui est arrivé le 26 [août] pour une permission de sept jours. Malheureusement, ils restent tous les deux à Saint Donat avec les parents de Ludo.

1er septembre [1915]. Tante Adèle et Marie-Rose viennent passer la journée.

6 septembre [1915]. Une grande joie nous est réservée aujourd'hui. Ce matin, Isa recevait un télégramme d'Edmond lui annonçant son arrivée par le train de 2h 3/4. Nous allons donc tous l'attendre à la Gare Saint-Charles, où se trouvait déjà une partie de la famille Garcin et Olive. Edmond nous arrive en vrai poilu, avec une jolie barbe qui lui va très bien, une capote, des pantalons, un képi qui ne ressemblent pas à des vêtements d'embusqués, le tout est couleur terre. Afin de permettre à la famille d'Edmond de le voir un peu longuement, nous nous faisons servir des rafraîchissements à l'Hôtel Terminus.

Edmond commence à nous faire des récits pleins d'intérêt sur sa vie depuis un an. Il a

couru bien des dangers, a vu la mort de près plus d'une fois. Que de détails angoissants sur les souffrances physiques et morales de cet hiver. C'est vraiment merveilleux de lui retrouver si bonne mine après tant de fatigues supportées depuis si longtemps. Il est tout heureux d'avoir été versé dans les autos, car c'est une vie beaucoup moins dure qu'il mènera désormais, et sans grand danger. Nous remontons en tram à la campagne et il nous semble rêver de posséder Edmond à Castel Bonnette.

Nous avons immédiatement télégraphié à Mimi qui ne comptait revenir que le 13 ; le soir même nous recevons sa réponse ; elle sera à Marseille le 8 au soir.

8 septembre [1915]. Nous allons tous attendre Mimi en Gare Saint-Charles à 7 heures du soir. Nous prenons un omnibus du PLM [Paris, Lyon, Marseille] pour porter sa malle qu'elle a oublié de faire enregistrer pour Saint-Antoine. Étant donné notre nombre la voiture ne s'emballe pas et ce n'est que vers 9 heures que nous arrivons à la campagne où papa nous attendait en se demandant ce qui nous arrivait.

9 septembre [1915]. Nous avons aujourd'hui à dîner toute la famille d'Edmond. Mr et Mme Garcin et leurs enfants, Mlle Marie Garcin, Mr et Mme Marcel Olive et leurs trois fils. Ils ne repartent que vers six heures après avoir bien joui d'Edmond.

11 septembre [1915]. Germaine d'Aste, une amie de Juliette, vient passer la journée. Isa et Edmond sont allés passer deux jours à la Penne, partageant leur temps entre les Garcin et les Marcel Olive.

13 septembre [1915]. Hélas le congé d'Edmond expire aujourd'hui ; ces quelques jours ont passé bien rapidement, enfin nous en avons bien joui, espérons que bientôt il sera définitif. Le bruit d'une offensive générale circule en ce moment, Edmond croit la chose impossible. Il nous quitte ce soir à 10h 1/2 et regagne Belfort en passant par Dijon.

19 septembre [1915]. Nous avons aujourd'hui à dîner Gaby et toute sa petite famille. Elle est pour le moment bien seule à l'Hospitallière, car l'oncle Benjamin et tante Léonie sont en train de faire une longue tournée de famille. L'oncle Édouard est en effet depuis quelques temps à Zizers en Suisse où il est allé rejoindre son Père Général installé dans les Grisons pour la durée de la guerre. Tante Léonie, toujours entreprenante quand il s'agit de bouger, ne laisse pas échapper l'occasion d'une randonnée en Suisse ; elle doit ensuite aller voir Loulou à Jersey, Béatrix à Montluçon et Adèle à Montélimar. Les difficultés des ports et des douanes ne l'effraient pas.

Gabrielle est donc bien seule en ce moment, car Claire est partie pour Saint Barnabé où elle doit finir l'été ; il était même décidé qu'elle serait du voyage en Suisse mais une fatigue momentanée de son petit Eugène l'a retenue au dernier moment.

Les cinq filles de Gaby viennent donc aujourd'hui égayer notre Castel de leur joyeux ramage. Juliette leur avait préparé quelques petites surprises, qui obtiennent les plus grands succès, elles paraissent débordantes de joie et de reconnaissance, et ne cessent de répéter « que jamais elles ne se sont tant amusées » ; l'après-midi Jacques et Pierrot viennent eux aussi partager le bonheur de leurs sœurs.

Xavier est toujours en Tunisie, non loin de la Tripolitaine. Les Italiens se font battre par les indigènes et ne conservent plus que Tripoli. Alliés aux Italiens, nous nous voyons forcés de les soutenir contre les insurgés avec lesquels pourtant nous étions en très bons termes.

25 septembre [1915]. Nous avons cette nuit un fort orage ; depuis le 25 juin, pas une

goutte d'eau n'était tombée. Avec cela, nos pauvres soldats ont des pluies incessantes.

26 septembre [1915]. C'est avec une joie débordante que nous apprenons le bon communiqué de ce soir. L'offensive dont on parlait depuis si longtemps, vient d'être prise en Champagne sur un front de 25 km. 21 000 prisonniers ont été faits. On a pris 121 canons ; l'ennemi a environ 100 000 hommes hors de combat. L'espoir renaît dans tous les cœurs, car la lutte, dût-elle être encore longue, tourne à notre avantage. L'immense quantité de munitions fabriquées ces derniers mois nous permettra, nous le pensons, de maintenir et continuer notre avance.

2 octobre [1915]. Les Lavielle reviennent aujourd'hui de Dax où ils avaient passé un mois. Nous sommes heureux de voir la Bonnette se repeupler, d'autant plus que les Durrand ne tarderont pas à rentrer en ville.

4 octobre [1915]. L'oncle Léonard vient passer deux jours avec nous après avoir accompagné son petit Alfred au collège catholique à Aix.

4 novembre [1915]. Isa et Mimi nous quittent. Elles vont, comme l'hiver dernier, s'installer ensemble à la rue Daumier.

6 novembre [1915]. Nous abandonnons à notre tour Castel Bonnette ; le temps maussade et froid, ces jours-ci, est aujourd'hui radieux et c'est vraiment à regret que nous quittons notre campagne ensoleillée.

21 novembre [1915]. C'est aujourd'hui la Présentation, nous allons à la messe de 7 heures à Saint-Charles ; papa se trouve subitement fatigué et s'évanouit après le sermon, nous nous effrayons beaucoup redoutant un peu une attaque, un vomissement de sang se produit bientôt et Léon [d'Astros] appelé immédiatement nous rassure en nous disant que l'hémorragie a été provoquée par l'estomac ; papa garde le lit deux jours et grâce à un régime il reprend peu à peu sa vie normale, mais il est assez affaibli.

[L'écriture manuscrite est, et sera encore par la suite, celle de Genette, excepté pour le paragraphe ci-après daté du 23 février 1916 ; vu le contexte, on admettra aisément qu'il a été écrit par Clotilde, sa mère.]

1916

23 février [1916]. Bien que cet événement ne se soit pas passé à la campagne, il demande à être enregistré quand même sur ce journal. Ce jour-là à 5 heures du soir nous recevions Paul Vitou et sa mère à la rue Grignan pour nous demander Genette en mariage. Ce jeune homme avait été le garçon d'honneur de Genette au mariage de Mimi et avait éprouvé pour elle une telle sympathie qu'au retour de leur voyage de noces Mimi et Ludo étaient déjà porteurs d'une lettre de Mme Vitou, chargée par son fils de nous demander la main de notre fille. De son côté, Geneviève avait été attirée vers ce jeune homme, si aimable et distingué, faisant partie de l'élite de cette belle jeunesse trop tôt moissonnée. La guerre éclatant peu de jours après, nous avons demandé l'ajournement du projet. Jusqu'en septembre 1915, on s'était contenté d'avoir indirectement des nouvelles les uns des autres par l'entremise de Ludo, quand, le 15 septembre de cette année-là, Paul écrivit au cher papa une gentille lettre dans laquelle il lui demandait vu la durée de la guerre, la permission d'échanger une correspondance directe avec Genette, et

dans ce pli se trouvait une première et touchante missive pour sa petite fiancée. Bien volontiers nous octroyâmes la permission demandée, et dès lors ce fût un échange de lettres délicieuses qui trompaient un peu la longueur du temps, réconfortaient le vaillant poilu au milieu des dangers et entretenaient au cœur de Genette le plus ferme espoir.

[Genette reprend la plume]

29 février [1916]. Nous profitons du dernier jour de la permission de Ludo pour introniser solennellement le Sacré-Cœur à la rue Grignan. Cette cérémonie se répand de plus en plus en France, on la recommande dans toutes les familles chrétiennes pour remplacer la consécration nationale que nos gouvernants refusent toujours. Monsieur Boët, curé de Saint-Charles, préside la cérémonie, papa lit l'acte de consécration ; devant le tableau du Sacré-Cœur, nous avons placé les photographies d'Edmond, d'Alfred et de Paul, afin que toute la famille soit présente pour cette fête. Après la consécration, le curé bénit ma bague de fiançailles.

5 mars [1916]. Papa s'est remis à peu près de la fatigue du mois de novembre, quoique bien pâle et assez affaibli, nous le trouvions mieux et comptions sur une bonne saison à la campagne pour le remettre entièrement ; mais aujourd'hui en revenant de la messe, il est pris d'un grand frisson ; impossible cependant de le décider à se mettre au lit, il veut aller à table ; Isa et Mimi déjeunent avec nous le dimanche. Vers les 6 heures maman le trouve bien fatigué, le force à se coucher et le soir en rentrant nous le trouvons avec 40° de fièvre.

11 mars [1916]. Papa, depuis hier, est tout à fait mal ; nous espérons que la congestion pulmonaire, grâce au bon tempérament de papa, pourrait être enrayée. Léon d'Astros n'était, lui-même, pas très inquiet. Mais, affaibli par sa fatigue de cet hiver, il n'a pas la force de réagir et le mal a fait ces deux derniers jours de gros progrès. Ne voulant sans doute pas nous effrayer, papa ne fait aucune allusion à la gravité de son état, il est d'ailleurs d'un calme et d'une résignation admirables ; quand nous lui disons que nous demandons au bon Dieu de le guérir, il répond « comme il voudra ». Nous avons placé vis-à-vis de son lit le tableau de Sacré-Cœur et souvent il le regardait. La veille, il avait de lui-même demandé à son confesseur, le père Courdier de l'avertir quand le moment de recevoir l'extrême-onction serait venu ; ce soir, le trouvant bien mal, Léon nous conseille de la lui faire administrer.

Nous assistons avec émotion à cette cérémonie ; le pauvre papa suit avec une connaissance parfaite toutes les prières, il fait de grands signes de Croix et reçoit ensuite la communion que le curé lui a apportée ; et faisant allusion sans doute à la parole écrite sous le tableau du Sacré-Cœur « Aujourd'hui je suis entré dans cette demeure », il nous dit : « Il est entré dans ma maison. »

12 mars [1916]. C'est aujourd'hui que le bon Dieu vient chercher notre cher papa. Nous n'avions jamais cru que cette maladie nous le prit si rapidement ; il avait joui jusque-là d'une santé excellente ; ayant conservé ses facultés parfaitement intactes, il était d'un puissant secours dans bien des œuvres et il semblait que le bon Dieu nous le laisserait encore longtemps. Il a voulu sans doute, le récompenser de sa vie pleine de mérite en le prenant si vite pour le ciel. C'est le soir à 7 heures au son de l'angélus qu'il aimait tant réciter, même pendant sa maladie, que notre pauvre papa nous quitte sans aucune souffrance. Isa venait de commencer les prières des agonisants. Durant tout le jour il avait conservé le parfait usage de ses facultés, parlant peu mais suivant tout ce qui se passait

autour de lui. Quand nous lui présentions de l'eau de Lourdes, il faisait d'abord un grand signe de Croix avant de la prendre et, peu de temps avant la fin, il répétait encore les invocations que nous lui suggérions. Papa a fait véritablement la mort d'un saint, il s'est éteint doucement, et sur son lit il semble reposer, son chapelet entre les doigts.

Toute la famille nous entoure avec beaucoup d'affection, comme il est bon à ces moments d'épreuve de se sentir ainsi uni. Papa était véritablement le centre autour duquel on aime à se grouper ; on venait le consulter, car tous avaient confiance en ses conseils.

Nous essayons de faire venir Alfred qui, après avoir passé 11 mois en Alsace, vient d'être évacué à l'arrière à la suite d'une fatigue générale ; ce n'est que le 16, que nous arrivons à l'avoir ; il savait seulement papa gravement malade, nos lettres l'ayant manqué à Remiremont et à Lyon où il avait été soigné.

20 mars [1916]. Isa, maman, Edmond et moi venons passer l'après-midi à Castel Bonnette. Edmond a pu faire devancer sa permission d'une quinzaine de jours, il est toujours au service des autos près de Belfort. C'est un vrai réconfort pour nous de le posséder quelques jours ; car l'éloignement de nos militaires est si triste en notre épreuve. Nous recherchons tous les clichés où papa se trouve afin de pouvoir faire un album de photographies nous rappelant toutes les circonstances de sa vie.

23 mars [1916]. Alfred, qui a été forcé de retourner à l'hôpital de Lyon, vient d'obtenir une convalescence d'un mois 1/2 ; il nous arrive aujourd'hui et peut profiter des deux derniers jours d'Edmond. Ce congé est vraiment providentiel et nous pensons que c'est papa qui du haut du ciel protège son Alpin et nous l'envoie pour nous consoler un peu de la place restée vide. Avec lui, nous venons quelquefois à la campagne, y amenons nos cousines et Maurice Durrand qui profite de ses derniers jours de liberté avant de s'engager au 55e d'Artillerie, le régiment d'Henri.

16 mai [1916]. Nous venons de nous installer à Castel Bonnette, ainsi qu'Isa et Mimi. Plus qu'en ville, si c'est possible, l'absence de papa se fait sentir dans notre Castel qu'il avait pour ainsi dire créé et qu'il aimait avec tant d'affection ; tout ici nous parle de lui et évoque son souvenir.

La campagne est vraiment jolie, toute couverte de roses et de genêts qui embaument l'air ; papa jouissait tant les autres printemps de voir son Castel se parer de fleurs. Les fraises commencent et, sous les cerisiers, nous allons en famille faire de bonnes cueillettes.

Je couche avec maman ; Juliette a repris son ancienne chambre, et Mimi et Isa occupent la troisième chambre au midi. Nous avons toujours François Peyre comme méger, il a beaucoup de peine à tenir tête au travail de la campagne, car ses deux fils sont à la guerre.

27 mai [1916]. L'oncle Léonard vient déjeuner avec nous ; il a toujours de bonnes nouvelles de Joseph qui est actuellement dans la Somme comme auxiliaire.

28 mai [1916]. Alfred vient passer la matinée avec nous. Il était retourné à Chambéry, dépôt du 53e, le 9. On l'a désigné pour instruire les récupérés des dernières classes et au préalable il refait à Valréas son instruction de caporal.

Mimi a toujours de bonnes nouvelles de Ludo. Il a passé l'hiver dans les Hauts de Meuse près de Liré, au Bois de Mortemare et, après être resté 40 jours à Verdun (cote 304) lors de l'offensive terrible des Boches, on vient de l'envoyer, un peu au repos, d'abord à Vacon où il a pu aller voir Thérèse Estrangin qui se trouve comme infirmière à Ourche, puis à Bruyères où il mène en ce moment une vie de quartier.

Edmond vient d'obtenir sans l'avoir sollicité la place de papetier à Rupt dans les Vosges. Paul est depuis assez longtemps près de Reims, tantôt dans les tranchées, tantôt un peu plus à l'arrière dans des villages. Il a fait la rencontre de Georges Ferrari, médecin auxiliaire au 118e qui marche avec le 61e ; les deux futurs cousins ont fait ainsi connaissance d'une façon peu banale.

4 juin [1916]. Alfred nous arrive encore pour une courte permission ; son train ayant eu du retard, il a manqué la correspondance et vient à pied de Marseille à la Viste où il n'est rendu qu'en 1h30 ; il repart encore à midi, aussi déjeunons-nous à 11 heures ; au milieu du repas nous recevons les enfants de Gaby, ainsi qu'Albert, Coralie et leurs deux aînés. Tout ce petit monde a voulu voir Alfred, dont le costume militaire les jette en admiration....

Genette

[Clotilde prend, elle-même, la suite de Genette]

.... Après avoir passé quelques temps dans un camp d'instruction à la Bâthie-Rolland, il [Alfred] est envoyé le 11 juillet à Modane où il est encore reconnu inapte.

2 août [1916]. Permission d'Edmond pendant laquelle Alfred revient passer six jours pour revoir son beau-frère. Pendant ce doux revoir, un événement bien triste se passe à Verdun (Côte du Poivre) et la nouvelle ne nous en parvient que le 11, après le départ de nos soldats. Paul Vitou, le cher fiancé de Genette, a été tué ! Depuis la fin juillet, on était sans nouvelle de lui ; sa dernière lettre datée du 1er août annonçait qu'il partait pour une attaque et puis... plus rien. Sa pauvre mère pour tromper la longueur de cette douloureuse attente nous avait demandé Genette pour devancer à Lachaux la permission de Paul. Il était donc entendu qu'elle partirait le 11 avec les Drujon se rendant à la Louvesc. Le 10, je reçois un premier télégramme disant « Paul blessé », un second plus explicatif le lendemain disait : « Paul grièvement blessé », suivi d'une lettre annonçant la fatale nouvelle ! La pauvre Genette, que nous avons ménagée autant que possible en ne lui disant pas tout de suite la cruelle vérité, est atterrée ! Elle ne peut croire à un pareil malheur, tant elle avait foi dans l'avenir ; il lui semblait toujours qu'une protection particulière enveloppait ce cher Paul au milieu de tous les dangers qu'il avait déjà courus. La lettre que sa pauvre mère avait le courage d'écrire, disait qu'il avait été tué le 2 août au moment où il venait de conquérir brillamment une tranchée. Et voilà que le deuil du cher papa vient se doubler pour nous ! Quel coup terrible pour notre petite Genette qui rêvait de s'unir à un jeune homme si accompli ! Encore une victime de plus de cette affreuse guerre qui nous ravit ce que nous avons de meilleur parmi notre belle jeunesse. La pensée du ciel peut seule adoucir l'amertume de pareils moments et ces consolations n'ont manqué ni à Genette ni à la famille Vitou, car un concert d'éloges a accompagné la mémoire de ce glorieux disparu.

21 août [1916]. Départ avec Genette, Isabelle et Juliette pour Saint Donat. Genette et moi, nous nous rendons à Lachaux après avoir passé une nuit à Tournon dans la maison de Paul. Nous attendons en compagnie de la famille Vitou, en cette propriété de famille si pleine pour eux de souvenirs, le jour du service religieux à Saint-Victor. Il a lieu le lundi 28 août. Ce jour-là, Isa, Mimi et Juliette ont pu venir y assister, grâce à une auto qui les a amenées directement de Saint Donat. Elles ont passé encore une partie de la journée à Lachaux et le soir nous quittons ce cher domaine familial où, malgré l'immense douleur de tous, nous avons reçu un accueil si affectueux. L'auto nous mène à Saint-Marcellin où nous passons quelques jours chez les Dutrait ; ces chers amis nous reçoivent avec tout

leur cœur malgré qu'ils soient l'un et l'autre à bout de force, par suite de leur vie de surmenage, le docteur étant obligé de remplacer ses confrères au front. De là, petite fugue à Lyon que Juliette ne connaît pas ; j'y vois au passage Mme Bal, ancienne amie de pension dont le fils se trouve dans les mêmes parages que Ludo. Puis rendez-vous à Chambéry avec Fredo [Alfred]. De là à Saint Donat où Mr et Mme Rey nous reçoivent avec toute l'affection possible et insistent aimablement pour que nous attendions chez eux la permission de Ludo qui ne peut tarder. Il arrive en effet au milieu de tant d'émotions diverses et tout heureux de nous trouver chez lui, malheureusement pas au complet ! Alfred peut s'arranger pour venir passer encore deux jours avec nous et revoir un peu ce cher beau-frère qu'il n'avait plus rencontré depuis le mariage.

20 septembre [1916]. Isa, Juliette et moi retournons à Castel Bonnette. Genette sur les instances de Mme Vitou va la retrouver à Lachaux, afin de pouvoir assister au service qui sera célébré pour Paul à Tournon.

5 octobre [1916]. Ce jour-là, Mimi la rejoint et elles nous reviennent toutes deux le 6. Vers le milieu de ce mois nous recevons la visite de Léonard qui nous amène sa petite Marcelle. C'est pendant son séjour que nous sommes tous réveillés au milieu d'une nuit par un craquement épouvantable de la maison. Comme depuis longtemps déjà, des fentes de plus en plus marquées se produisaient dans les murs de la maison, nous croyons ne plus devoir tarder à consulter un architecte. Monsieur Sautel nous est recommandé, et il veut étudier sur place quel peut bien être la cause de l'affaissement qui s'est produit vers l'angle Sud Est de notre chère maison.

Nous savions bien, d'ores et déjà, que l'entrepreneur n'avait pas trouvé de ce côté-là, le même rocher qu'ailleurs ; il y avait de l'argile ! Après avoir profondément creusé et bétonné, il avait cru pouvoir bâtir quand même. Le mal venait-il uniquement de là, ou bien quelque infiltration, s'étant produite, avait causé ce glissement de terrain ?

30 octobre [1916]. Retour en ville.

20 novembre [1916]. Commencement des travaux de sondage pour chercher la cause du mal. Monsieur Michel, entrepreneur aux Aygalades, est chargé des travaux, et il nous envoie un maçon habile et de toute confiance, nommé Sacoman, auquel nous donnons les clés de la maison. Salvat, avec une obligeance extrême, vient de temps à autre surveiller les travaux. On n'aperçoit aucune infiltration ; on va donc essayer de porter remède au mal en soutenant par des barres de fer les pierres de taille des fenêtres ; en creusant profondément à l'angle sud-est pour y établir des pilotis reliés entre eux par du béton ; une tranchée sur la terrasse levant permet de relier entre eux des rochers séparés, enfin on soutient l'angle fatal dans ses fondations par des barres de fer le traversant et soutenues par les pilotis. Il a fallu pour cela décarreler la dernière chambre du sous-sol et creuser en dessous de la terrasse dans la rocaïlle. Ensuite réparation du tuyau d'écoulement, qui passe par les caves et qui était fendu en maints endroits par suite de l'affaissement des murs, puis réparation de toutes les fentes innombrables.

1917

14 mai [1917]. Le maçon termine les travaux de réparation.

15 mai [1917]. Notre déménagement arrive, avec celui de Salvat, dans une grande voiture prise en commun et nous voilà de nouveau installés dans cette chère maison de

campagne, que nous retrouvons si volontiers et dont chaque coin nous rappelle encore tous vivants les souvenirs du cher disparu, qui avait pour ainsi dire tout créé ici. Juliette, à peine remise d'une fièvre typhoïde, soupirait après ce séjour si reposant qui lui permettra de vite reprendre ses forces. Vers la fin du mois, elle reçoit quelques jours Germaine Drujon, bonne amie pour elle en même temps que charmante cousine.

9 juin [1917]. Arrivée d'Isa et de Mimi. Le soir même Alfred nous surprend ; en le voyant nous croyons voir un nègre tant il est noir de fumée après un long voyage. Le lendemain soir nouvelle surprise : Camille Larthioir, filleul de guerre de Mimi, vient la voir, et passe deux jours avant de s'embarquer. Edmond est toujours à Rupt, et Ludo, parti au mois de janvier sur le Paul Lecat pour Salonique, après diverses étapes, se trouve actuellement dans les Monts de Macédoine.

3 juillet [1917]. Nous partons toutes les 5 pour San Remo où Madeleine se trouve depuis le mois de février, occupée à faire la seconde classe. La distribution des prix ayant eu lieu le 2, nous nous empressons d'aller la trouver, car voilà 2 ans que nous ne l'avons plus vue. Pendant une semaine nous jouissons bien d'elle, grâce à la bonne hospitalité reçue au Sacré-Cœur.

26 juillet [1917]. Permission d'Edmond qui profite avec bonheur du bon voisinage des Garcin, possesseurs depuis peu de la campagne Nal, qu'ils viennent d'acheter. Nous recevons de temps à autre la visite du curé d'Étables, mobilisés à Marseille, et qui tout l'hiver a été souvent notre invité.

5 août [1917]. Edmond nous quitte ; Mimi part en même temps pour Saint Donat et Genette pour Lachaux où elle va consoler la pauvre Mme Vitou de la perte de son second fils, tué en juin au « Chemin des Dames » !

6 août [1917]. Arrivée de Xavier après une longue absence.

26 août [1917]. Le retour de Genette.

30 août [1917]. Alfred nous arrive de Dunkerque et cette permission hâte le retour de Mimi de Saint Donat.

5 septembre [1917]. Excursions de nos enfants à la Redonne en compagnie de leurs cousines Lavielle et Durrand. Parties avec un temps douteux, elles ont un orage épouvantable, mais il se calme, et la seconde partie de l'excursion est favorisée par un temps superbe. Jeannette Durrand, à son retour de Zuidcoote, où elle est allée avec Thérèse Estrangin soigner les blessés dans un hôpital du front, retrouve volontiers la bonne petite vie de famille qu'on mène entre Castel Bonnette, la Bonnette, Val Brise et l'Hospitalière.

La Sumiane est habitée quelques semaines par Thérèse, qui a menée avec elle une jeune infirmière qu'elle a connue cet hiver à Ourches, Mlle Lajuste.

8 septembre [1917]. Adèle et ses filles viennent déjeuner et passer la journée à Castel Bonnette. Henri et Maurice Durrand arrivent presque en même temps en permission. Thérèse repart, cette fois pour Salonique, et revient avec des blessés sur le Lafayette, après 3 semaines d'absence.

2 octobre [1917]. Juliette reçoit sa jeune amie Agnès Jullien qui vient passer quelques jours avec elle.

15 octobre [1917]. Une lettre d'Adèle m'apprend l'entrée de sa fille, Marie-Louise, chez les sœurs de St-Vincent-de-Paul.

17 octobre [1917]. Léonard nous surprend. Justement, mon frère Charles [Ferrari] et les Maurice devant venir déjeuner à Castel Bonnette le 18, nous nous retrouvons tous en famille, ce qui est rare par les temps qui courent.

20 octobre [1917]. Arrivée du docteur Dutrait qui vient se reposer quelque jours au milieu de nous de ses fatigues dues à un surmenage incessant et du chagrin qu'il éprouve de la mort de sa pauvre Emma survenue fin décembre ; on peut dire victime elle aussi de son dévouement et de son devoir pendant cette effroyable guerre.

Pendant les derniers jours de cette saison, les temps sont variables et froids. Les Lavielle viennent tous les jours travailler avec nous dans notre salle à manger si ensoleillée. Salvat, fatigué par son dernier voyage en juin à Paris, a pris les eaux de Lamalou qui n'ont pas l'air pour le moment de lui avoir bien réussi.

Mademoiselle Tournaire a dû quitter notre école libre, laissant de nombreux regrets. Elle est remplacée par Mademoiselle Guillot.

30 octobre [1917]. Retour en ville. Très belle récolte de fruits cette année.

17 décembre [1917]. Cambriolage de la Bonnette.

26 décembre [1917]. Cambriolage de Castel Bonnette. Les voleurs ont endommagé les fenêtres de la cave, les deux du petit salon, du cabinet et la porte de service avant de s'attaquer féroce à la porte d'entrée blindée, qu'ils ont à moitié démolie et soulevée en faisant levier.

Vol important de couvertures, vêtements, etc. Avertie dans la soirée du 27 par un télégramme, et après avoir téléphoné à Albert à Saint-Louis, de vouloir bien venir m'aider, je me rends à la nuit par un froid glacial sur le lieu du désastre. Nous fermons comme nous pouvons, et le lendemain matin avec Mimi et Juliette nous retournons, afin de faire poser une barre de fer au bas de la porte. Dans la même nuit, les malandrins ont essayé sans y réussir de forcer de nouveau l'entrée est de la Bonnette !

1918

1918. Dans la nuit du 19 février, les voleurs essaient de nouveau de forcer la porte d'entrée et viennent se butter contre la barre de fer. Nouveaux essais infructueux aussi par la fenêtre nord du petit salon. Les vitres sont cassées du haut en bas, le bois vole en éclats et les tôles tordues par d'énormes pierres que nous avons toutes les peines à enlever ; ils laissent partout des traces de leur sang, car ils ont dû se couper avec les éclats de vitres. Avertie seulement à 6 heures du soir, je profite de la présence d'Alfred qui doit repartir dans la nuit, pour aller constater s'ils ne sont pas entrés ; et nous avons la douce surprise de voir que malgré les nouveaux dégâts, leurs efforts ont été infructueux. Le lendemain, nous retournons et constatons que les malandrins ont forcé le garage où ils ont pris des vêtements d'auto, mais laissé la bicyclette. Dans la petite villa, ils ont volé le linge et laissé les matelas. Aussi, on s'empresse de mettre à l'abri ce qui reste. En descendant à Saint-Louis, je vais faire cette nouvelle déclaration et le lendemain on nous

promet deux agents qui viendront visiter les lieux. Nous retournons donc le 22 et cette fois les voleurs après avoir fait de nouveau sauter les serrures du garage et de la villa croyant retrouver bicyclette et matelas vont se dédommager de ce déboire en tentant un troisième assaut à la Bonnette. La porte de la cuisine est de nouveau coincée et à moitié cassée par d'énormes pierres, mais la serrure a tenu bon. D'autres voisins ont payé à leur tour, et la police, impuissante faute de personnel, nous donnera pourtant des agents cyclistes qui viendront faire quelques tournées nocturnes.

[Clotilde s'arrête ici et c'est Genette qui poursuit la rédaction du Journal]

18 mai [1918]. Arrivée à la campagne. Mimi nous rejoint le même jour, étant seule à la rue Daumier depuis le 14. Isa a pu se débrouiller pour aller retrouver Edmond dans les Vosges. Elle a dû donner la raison d'une tante malade à Rupt, et à cette fin s'était fait adresser une lettre par une femme du pays la réclamant pour venir la soigner. Elle part et après pas mal de difficultés, arrive à Maxonchamp où elle loge chez « tante Félicie ». Edmond peut la rejoindre chaque soir en bicyclette, Rupt étant peu éloigné.

La campagne est déjà peuplée par la nombreuse colonie de l'Hospitalière qui vient encore de s'augmenter par l'arrivée en ce monde de la petite Béatrix, le numéro 9 de Gaby. Claire s'est installée hier. Les Lavielle sont aussi à la Bonnette depuis le début du mois. Salvat marche difficilement et les promenades en ville si fatigantes, lui ont fait devancer son départ pour la Viste.

Ainsi commençons-nous, ce nouvel été de guerre encore tous si dispersés. Alfred après être resté quelque temps à Domrémy est dirigé vers l'ouest. Il séjourne à Asnières, puis part pour Montdidier toujours avec les voitures légères. Ludo a regagné son ciel d'Orient après une bonne permission de 40 jours qu'il a partagée entre Saint Donat et Marseille. Les Durrand ne viendront que très tard à Val Brise cette année. Jeannette attend la permission de son fiancé, Gaston Garcin, le frère de Marthe Coirard, que nous sommes très heureux de voir rentrer dans la famille. Henri Durand est prisonnier depuis quelques mois ; il a tenté de s'évader et a été repris après plusieurs jours de marche. Il est interné en Bohême où les prisonniers sont beaucoup mieux traités qu'en Allemagne.

31 mai [1918]. L'oncle Léonard, pour quelques jours à Marseille, vient déjeuner avec nous. Nous l'attendions avec Joseph, en permission ces temps-ci, mais il n'a pas le temps de pousser jusqu'ici. Il repart ce soir pour les Flandres après avoir passé l'hiver en Italie.

2 juin [1918]. Nous vendons la petite fleur à la Viste, au profit des 3 sociétés de la Croix-Rouge. Le soir, tante Léonie et l'oncle Benjamin reviennent de Paris où ils ont dû se rendre malgré les bombardements des « Gotha » et de la « Bertha » pour aller reprendre Loulou de chez les Auxiliatrices ; elle était dans cet ordre depuis 12 ans, mais sa santé oblige la supérieure à la renvoyer avant ses grands vœux qu'elle se faisait une joie de prononcer bientôt. C'est une terrible épreuve pour cette pauvre Loulou, elle était si heureuse aux Auxiliatrices ! Tante Léonie et l'oncle Benjamin la conduisent à Montélimar dans le couvent d'Adèle où la supérieure l'accueille avec beaucoup de bonté. Elle se soignera quelque temps dans cette maison, puis compte aller à Nérès.

3 juin [1918]. Cette après-midi, tandis que nous travaillions tranquillement derrière la maison, une détonation très forte, accompagnée d'un déplacement d'air et d'un ébranlement du sol, se produit. Nous avons une certaine émotion ne sachant à quoi attribuer ce phénomène ; ce n'est que le lendemain que nous apprenons l'explosion de Beaussenq (en Crau), et qui s'est fait ressentir jusqu'à Marseille où elle a même brisé

plusieurs glaces et vitres, et provoquant à plusieurs endroits de vraies paniques.

7 juin [1918]. C'est aujourd'hui la grande fête du Sacré-Cœur qu'on s'est proposé de célébrer avec le plus d'éclat possible en France cette année. Nous avons tant besoin que le Sacré-Cœur vienne à notre aide. Les « Boches » viennent à nouveau de nous attaquer du côté de Montdidier-Noyon après avoir eu dernièrement une importante avance. Paris n'est qu'à 80 km de l'ennemi et plus que jamais il nous faut le secours du ciel. Dans notre petite Viste où la foi est bien endormie, nous avons voulu cependant nous unir le mieux possible à cette grande journée de prière en attirant à l'église le plus de paroissiens possible.

Nous avons exercé les enfants de l'école catholique et quelque jeune filles à des cantiques. Ces enfants étaient pleines de bonne volonté et, avec l'aide des deux institutrices bien dévouées, nous avons pu former un joli chœur. Jeannette et Marcelle Durrand sont venues coucher ici hier soir, pour pouvoir prêter aujourd'hui le concours de leur voix.

Ce matin, communions en grand nombre, certainement pour Pâques il n'y en a pas eu davantage. Cet après-midi, surtout, la cérémonie a été très belle. Notre église était toute illuminée, grâce aux nombreux cierges offerts par les paroissiens ; des fleurs, que nous étions venus arranger la veille, faisait aussi un très joli effet, surtout devant la statue du Sacré-Cœur où elles formaient un vrai parterre.

Tante Léonie avait offert un beau drapeau du Sacré-Cœur que Monsieur le curé a béni, tandis que nous chantions un cantique entraînant. La procession a clôturé la cérémonie. Nous n'avions jamais vu tant de monde dans notre église. Il est vrai que la famille contribuait à l'augmenter, nous étions 44 avec les domestiques. On avait mené tous les enfants en grande toilette, Coralie était aussi montée de St-Louis avec Albert et ses enfants. Albert (fils) a tenu le dais du Saint Sacrement. Monsieur le curé, que nos projets et nos préparatifs avaient l'air d'un peu suffoquer, a paru très content de cette fête.

8 juin [1918]. Juliette part pour aller passer une semaine à Trets chez son amie Agnès Jullien. Nous avons ce moment les ouvriers qui réparent les dégâts produits par les voleurs. Nos volets sont aussi entre les mains des peintres. Depuis plusieurs années déjà, ils auraient dû être repeints, mais nous attendions toujours la fin de la guerre, les ouvriers étant hors de prix en ce moment et étaient très difficiles à se procurer ; cependant ce travail ne pouvant plus attendre, nous nous sommes décidés à le faire faire. Avec la bonne brise qui souffle toujours ici, les peintures sèchent vite, nous espérons ; elles sont d'autant plus exposées au soleil qu'on a coupé cet hiver, le gros pin qui se trouvait au milieu de la terrasse et dont la cime de plus en plus inclinée vers la maison menaçait de faire de gros dégâts le jour où il tomberait.

Nous continuons cet été, notre service à la cantine de la gare, où nous allons la journée entière du mercredi et la nuit du dimanche à lundi. Nous assurons deux services et les Lavielle un. Notre cantine ravitaille les soldats permissionnaires de passage, étant donnée ses prix avantageux les clients ne chôment pas, surtout la nuit où les trains sont plus nombreux.

17 juin [1918]. Nous partons pour San Remo : tante Adèle de Cormis, Guiguite Lavielle et moi, heureuses d'aller passer une bonne semaine auprès de Madeleine, Germaine de Cormis, Marie-Thérèse Coirard, et de revoir les nombreuses connaissances que nous avons à la communauté.

25 juin [1918]. Le retour de San Remo où nous avons bien joui pendant ces quelques

jours. Madeleine fait la 3ème classe et ses petites élèves faciles et appliquées ne lui ont pas donné trop de peine cette année. Elle a pu nous consacrer assez de temps, toutes ces dames faisant leur possible pour la remplacer ; dans le délicieux jardin si calme et si reposant nous avons pu causer longuement de toute la famille. Nous avons souvent de la distraction, de nombreux hydravions évoluant sur mer d'une façon des plus gracieuses. Maman pense aller à San Remo vers le mois de septembre, Juliette a déjà fait son voyage au mois d'avril avec Lucie et Marie-Rose.

27 juin [1918]. Nous recevons pour deux jours Agnès Jullien, l'amie de Juliette.

30 juin et 1er juillet [1918]. Nous avons les fêtes de l'Adoration à la Viste, et tâchons d'en rehausser l'éclat par quelques chants. Ils sont peu fournis ces pauvres chants étant donné notre petit nombre et surtout étant exécutés après une nuit de veille à la cantine. Le dernier soir surtout, pour contenter le brave (mais un petit têt) Mr Pourçin, nous avons dû chanter un certain cantique à grand effet, mais sans autre qualité musicale ; Mr de Foresta nous l'a accompagné, mais il n'en était pas plus sûr que nous, et le grand effet a été un tant soit peu raté. La forte voix d'Isa manque à notre chœur !

Elle est toujours ravie de son séjour dans les Vosges et occupe maintenant un petit chalet à Saulx, près de Rupt. Son temps est partagé entre l'ouvrage, la lecture et de grandes promenades dans ce joli pays. Entre-temps, elle enseigne la cuisine à sa cuisinière, jeune fille de la région qui n'avait aucune notion de l'art culinaire, et l'histoire sainte à « tante Félicie », ravie aux récits de la chute d'Adam et Ève, de l'histoire de Caïn et Abel, etc., dont elle ignorait même l'existence. Puisse l'arrivée des Américains dans ce secteur ne pas obliger le parc d'autos à déménager !

7 juillet [1918]. Visite de Mr et Mme Bruguier, les bons amis de Mr et de Mme Rey, ils viennent d'Aix et nous mènent un jeune major de leur connaissance, Monsieur de Castelet.

16 juillet [1918]. Nous partons avec Mimi pour aller passer quelques temps, elle chez ses beaux-parents à Saint Donat, et moi chez les Vitou dans l'Ardèche. Mimi espérait que Ludo viendrait la rejoindre à la fin de son séjour, ayant droit à être rapatrié après 20 mois d'Orient, mais il vient d'être nommé maréchal des logis fourrier ; ce nouveau grade retardera de plusieurs mois, sans doute, son retour en France. On ne sait s'il faut regretter cet éloignement prolongé, car les combats sont terribles sur notre front où nous reprenons une offensive pleinement couronnée de succès. Alfred est toujours du côté de Montdidier bien occupé en ce moment.

22 juillet [1918]. L'oncle Léonard vient passer quelques jours avec Marguerite, qu'il consent à laisser une semaine encore, ce sera une gentille compagne pour Juliette et maman qui se trouvent bien seules à Castel Bonnette.

2 août [1918]. Louise Correnson et Rita arrivent aussi pour profiter des derniers jours de la permission de Xavier qui vient de passer un bon mois en famille jouissant bien de sa gentille bande de marmots qu'il trouve augmentée chaque année ! Maman et Juliette sont tout heureuses de loger Louise et Rita quelques jours. Elles devaient venir plus tôt mais ont retardé leur voyage, Raymond étant arrivé en permission à l'occasion de la naissance de sa petite Marie.

17 août [1918]. Je regagne aujourd'hui Castel Bonnette, heureuse de me retrouver en famille après ce mois d'absence. J'ai passé une semaine à Saint Donat en descendant de Lachaux, faisant de bonnes promenades avec Mimi et ses cousines Luyton.

Je trouve la famille bien attristée par la mort de tante Adèle de Cormis. Nous aimions avec une affection très grande cette pauvre tante Adèle qui était la bonté même et sa disparition laisse un bien grand vide parmi nous. Joseph de Cormis est aussi au lit depuis quelques jours, avec une forte fièvre muqueuse ; il a pu à grand-peine venir embrasser sa mère. La pauvre Marie-Rose est surtout à plaindre, étant seule maintenant depuis le départ de Marie-Louise chez les sœurs de St-Vincent-de-Paul.

Isa et Edmond nous écrivent des lettres ravies de Luxeuil où ils passent la permission d'Edmond, craignant qu'un retour à Marseille rende bien difficile à Isa un nouveau départ pour le front. Grâce aux Faivre Darcier et qui sont de cette ville, ils ont pu louer une jolie villa où ils se trouvent parfaitement installés.

À Val Brise, les Durrand reçoivent ces jours-ci Gaston Garcin, le fiancé de Jeannette, avec lequel nous faisons ainsi plus ample connaissance ; on fait ensemble de bonnes parties de tennis.

Tante Léonie part pour aller passer un mois à Nérès avec l'oncle Benjamin, Yvonne et Madeleine ; elle rejoint Claire qui y est installée avec ses enfants. Ce sera une vraie réunion de famille car Béatrix y est momentanément pour se reposer. Adèle doit retrouver Mithé à Montluçon du 1er au 8 [août], et Loulou a dû se joindre aux siens à Montélimar. Nous continuons notre service de cantinières, un peu pénible avec ces grosses chaleurs !

25 août [1918]. Alfred arrive en permission après 6 mois de front. Malgré la grande offensive qui est en cours et qui nous apporte chaque jour de nouveaux succès, on a tâché d'interrompre le moins possible ces bienheureuses permissions qui aident tant nos soldats à prendre patience.

26 août [1918]. Mimi nous revient aujourd'hui et est toute heureuse de trouver Alfred l'attendant en gare de Marseille.

31 août [1918]. Nous faisons aujourd'hui avec les Lavielle, les Durrand y compris Gaston Garcin, une grande partie dans les Bois de Simiane. Notre dîner au bord de la source Venel ne manque pas de gaieté. Nos deux permissionnaires ne sont pas les moins joyeux de la bande. Quant aux jeunes filles, voire même certaine jeune dame, elles n'engendrent pas la mélancolie ! Est-ce l'effet du bon vin (car on ne fait pas grand mal à la source, malgré son voisinage...) ou bien la fumée des cigarettes ? Il faut croire, plutôt, que chacun jouit de cette bonne réunion de famille, si rare depuis la guerre !

1er septembre [1918]. Thérèse Estrangin nous amène aujourd'hui un américain, lieutenant, volontaire dans l'armée de nos alliés. Elle nous avait parlé de ce jeune officier, qui, employé à Marseille afin de se remettre d'une blessure de guerre, s'ennuyait considérablement dans notre ville, n'y ayant aucune connaissance. Soit galanterie française envers nos alliés, soit peut-être une légère curiosité de voir ce beau lieutenant dont Thérèse nous avait fait un portrait des plus séduisants ! Le fait est qu'aujourd'hui les Lavielle le reçoivent à dîner et nous l'amènent ensuite pour prendre le café. En effet cet été, nous avons pris l'habitude de nous réunir pour le café tous les dimanches, une fois à la Bonnette, une fois ici ; on fait ensuite de la musique : Mimi agrmente les concerts avec son violon, Juliette, qui a pris des leçons de piano avec Madeleine Roman cet hiver, a fait des progrès et prépare chaque semaine un peu de musique à exécuter. On chante aussi, souvent les chœurs sont un peu bruyants, mais une jolie mélodie repose vite les oreilles.

Guiguite nous charme souvent avec sa voix si harmonieuse. Avec Lulu, elles ont une grande facilité au piano et jouent d'une façon charmante. Aujourd'hui, Monsieur Lansing Williams semble enchanté de cette réunion ; mais il n'est pas au bout de ses heureuses surprises. Nous le menons à la Sumiane, à Val Brise et enfin l'Hospitalière où nous faisons avec lui, de bonnes parties de tennis. Malgré la joie qu'il a témoignée de se trouver entouré de jeunesse (car il n'a pas l'air de détester les jeunes filles) sa figure prend une expression de béatitude à l'Hospitalière quand il aperçoit la petite bande de Gaby. Si petite Béatrix avait été à même de comprendre les déclarations passionnées du beau lieutenant la chose eût été bien compromettante ! Un enlèvement même était à redouter, car n'est-il pas allé jusqu'à proposer à Jeannette d'acheter cette jolie petite sœur ! En quittant le soir notre joyeuse réunion, lui, si disposé à rejoindre le front au plutôt, il semblait moins enthousiaste à aller se battre ; et, un peu timidement, il avouait que quelques bons mois à Marseille ne lui feraient pas de peine ! « Moi, maintenant avoir campagne, famille et beaucoup de petites chéries, ici plus la même chose ! » Avec Lucie nous le laissons pour aller sagement à la cantine. Ne faut-il pas que son tram rejoigne le nôtre, et voilà notre Américain venant nous retrouver. A la porte d'Aix il descend avec nous et, très galamment, nous aide à sauter les ruisseaux, puis timidement nous demande si c'est l'usage en France que « lui jeune homme, sorte avec 2 jeunes filles, peut-être pas convenable. » Devant son air si sérieux, je le rassure et lui explique de mon mieux, qu'étant deux avec lui, les convenances sont sauvegardées. À la cantine, c'est un ahurissement complet de tout le personnel, de nous voir arriver avec un accompagnateur aussi distingué !

5 septembre [1918]. Alfred nous quitte aujourd'hui. Il rejoint avec bon moral, encouragé par nos succès continus. On commence à espérer que la fin victorieuse approche. Il semble que la guerre de tranchées ne reviendra plus.

Sur les cartes très détaillées, installées dans le vestibule, nous avons marqué le front avec de petits drapeaux et chaque jour c'est avec joie que nous faisons avancer ces drapeaux.

8 septembre [1918]. Ce soir Monsieur Lansing vient souper chez nous avec Thérèse et l'oncle Charles qui s'amuse beaucoup à causer avec notre Américain, moitié en anglais moitié en français. Avec Thérèse, ils font un peu les interprètes car le beau lieutenant s'exprime encore difficilement en français mais semble plein de bonne volonté pour l'apprendre. De notre côté nous sommes prises d'un d'une vraie folie pour la langue anglaise, Juliette ne quitte plus son livre d'anglais et nous décidons : Guiguite, Lucie, Isabelle et moi de prendre des leçons au plus tôt. Comme dimanche dernier, le beau Lansing arrive chargé des cadeaux : bonbons, cigarettes, tabac, voire même de ravissants chaussons bleus pour petite Béatrix, peu sensible heureusement aux attentions de ce gentilhomme qui lui chauffe les pieds ! On joue encore au tennis, on fait de la musique. Et le soir, avec maman, Guiguite et Lulu, nous accompagnons notre invité, l'oncle Charles, Mimi et Juliette, qui vont à la cantine, au tram à Saint-Antoine.

Mercredi, le lieutenant américain était venu comme il l'avait annoncé, faire une visite à la cantine, où Guiguite, Juliette et Marcelle ne se tenaient pas de joie de le recevoir. Si la veille Lansing avait assisté à la dispute de la jeunesse pour aller le lendemain à cette cantine, il n'aurait plus dit : « Moi pas être aimé des jeunes filles ! » Les 3 têtes les plus légères étaient, le soir, délirantes, en nous narrant la visite de Lansing, arrivant encore avec bonbons, pain blanc américain. Tout le personnel de la cantine a béni notre aimable allié. Aux dires de certaines mauvaises langues : « Mr Giraud (le caissier de la cantine) crevait seul de jalousie et a multiplié, au cours de la journée, ses amabilités pour faire oublier le bel Américain ! » Mais en vain, le pauvre Giraud semble sérieusement enfoncé !

19 septembre [1918]. Mimi, Lucie, Marcelle, Juliette et moi, partons aujourd'hui pour passer 48 heures à Brignoles, dans le « home » de Mimi. Le but est de nettoyer les placards, de broser les habits, mais surtout de faire une bonne partie de plaisir. Nous prenons le train à 5h30 du matin en gare de Saint-Antoine ; les étoiles seules nous éclairent ; car depuis deux ans, l'heure d'été est avancée, et le jour ne se lève guère avant 6h30 en cette saison.

Maman part de son côté en voyage pour San Remo, profitant des quelques jours qui restent à Madeleine avant la rentrée des enfants.

21 septembre [1918]. Nous revenons ce soir à 11 heures de notre équipée à Brignoles qui a été des plus joyeuses. Dans le grand hall, installées dans de confortables fauteuils, dégustant des liqueurs délicieuses, et fumant de non moins délicieuses cigarettes, nous avons passé des heures charmantes, tout en écoutant le phonographe de Ludo qui nous berçait, tantôt avec de gracieuses mélodies, airs d'opéra, ou nous excitaient par de belles marches militaires. Les cousines, qui ne connaissaient pas l'habitation de Mimi, furetaient partout. On en aurait presque oublié le plus sérieux du voyage, si Mimi ne nous avait pas ouvert ses placards, où pour mettre le comble à notre dévouement, nous avait même fumé dans les manches des habits pour écarter les mites.

Les absents n'ont pas été oubliés et nous leur avons envoyé des épîtres humoristiques avec des caricatures à l'appui. Alfred surtout a eu l'honneur d'une prose des plus divertissantes. Cela l'aura distrait un peu, car il est en ce moment du côté de Saint-Quentin, en plein dans la mêlée. Les succès continuent à être superbes, mais la vie est dure pour nos pauvres soldats. Alfred nous écrit qu'il couche dans un four à pain et qu'il est dans les heureux.

Les Salles sont revenus de Nérès, très contents de leur séjour. Loulou y passera l'hiver, très heureuse de se trouver dans ce milieu où elle est si bien comprise et entourée.

Gaby se décide à mettre Marthe et Minette en pension. Malheureusement elle redoute pour Minette, un peu délicate et nerveuse, le climat de San Remo ; et elle a fait choix des Dames de Nazareth à la Croix de Cavalaire. Coralie y mettra aussi Suzanne.

Nous aurons cet hiver la joie de voir revenir les Dames du Sacré-Cœur dans notre ville. Elles sont déjà installées dans différentes villes en France ; et enfin, après toutes nos réclamations, elles se décident à ouvrir aussi une maison à Marseille, rue Marengo dans un immeuble aux Mères Ménard. Mme Franquet, notre ancienne supérieure de Saint-Joseph, y sera à la tête. La Mère de Casteljan, maîtresse générale à San Remo, aura les mêmes fonctions ici. Enfin Anna Drujon nous arrive aussi, laissant Lyon où elle était depuis 2 ans.

À notre retour de Brignoles, on nous annonce qu'Henri Durrand vient pour la 2ème fois de tenter de s'évader, et qu'il a malheureusement été repris et « mis à l'ombre » pour « une lune et demie ».

25 septembre [1918]. Nous avons aujourd'hui à dîner, Madame Finaud. C'est une personne que Mademoiselle Ghinzoni nous avait fort recommandée ; ruinée par suite de la guerre et sans aucune ressource à Marseille. Nous l'avons logée tout l'été à la rue Grignan, dans la chambre du 4ème.

26 septembre [1918]. Maman revient de San Remo où elle a passé un excellent séjour, profitant pleinement de Madeleine. Elle a fait connaissance avec Madame de Lavergne la nouvelle supérieure de Victoria, que Madeleine avait déjà eue à Avigliana. Malgré les difficultés grandissantes de la vie matérielle, la rentrée du pensionnat aura lieu. Ces

dames se privent pour que les enfants ne souffrent pas, et Madeleine a avoué à maman que la communauté ne mangeait plus de la viande que le dimanche ! Madeleine fera la seconde cette année.

28 septembre [1918]. Nous partons aujourd'hui pour Castelfons, la vieille propriété des Correnson, aux environs d'Avignon, Guiguite, Juliette et moi seulement, Lucie étant fatiguée.

4 octobre [1918]. Notre retour de Castelfons nous trouve plus nombreuses qu'au départ. Car Lulu, étant tout à fait remise, est venue nous rejoindre au bout de deux jours avec Mimi. Nous revenons ravies de ce séjour ; malgré un mistral très froid, nous avons bien joui de cette vie en pleine campagne, faisant une vraie cure de raisin car les vendanges n'étaient pas encore terminées. Nous avons pu aussi faire plus ample connaissance avec Marguerite, la femme de Raymond, et avec ses trois gentils petits qui animent bien la grande maison de Castelfons.

5 octobre [1918]. Nous recevons aujourd'hui, la visite de Monsieur Pierrot, gentil petit marin, cousin de la bonne d'Isa et d'Edmond, à Rupt. Il nous apporte de bonnes nouvelles de notre ménage vosgien, et nous remet un vrai volume d'Isa dans lequel elle nous narre une aventure qui leur est survenue et qui a failli finir tragiquement. Elle a cru, un moment, être forcée de quitter Rupt, recevant depuis quelques temps des lettres anonymes aussi méchantes que possible, accusant Edmond et pleines de menaces contre Isa si elle ne partait pas du pays. Heureusement Edmond a fini par découvrir l'auteur de ces lettres, une certaine Lucie, nature corrompue pour avoir osé écrire de pareilles horreurs ; mais sa jalousie sera punie, car le lieutenant d'Isa, après lui avoir parlé vertement, a fait rassurer Isa, lui avouant que lui aussi avait sa femme avec lui.

Pierrot remet à Juliette, de la part d'Isa, une mignonne poupée alsacienne qui semble nous porter le sourire de notre Alsace. Dans son petit sac nous trouvons une jolie lettre : « Bonjour, ma gentille petite maman, tirez-moi les jambettes pour que je puisse debout vous faire ma plus jolie révérence. Je sors de Wesserling et on m'a envoyée à la coopérative militaire de Rupt, mais les hommes me font peur et j'ai été enlevée par un grand moustachu assez doux, qui m'a dit qu'il allait me donner une petite maman au bord de la grande bleue. Et me voilà arrivant avec des tas de poilus, bien contente, enfin, de vous trouver et de me faire un peu dorloter après toutes les misères que m'ont faites ces sales Boches, que nous avons en horreur là-bas. Je suis messagère de la victoire et vous apporte le sourire de l'Alsace entière. » Oui, elle semble bien être messagère de victoire, la petite alsacienne ; nous lisons cela dans ses yeux bleus où se reflète notre ciel de France, bientôt le sien. Les Allemands ne viennent-ils pas de proposer à Wilson un armistice ? On ne peut l'accepter tant que nos pays sont envahis, mais cette offre n'est-elle pas un aveu de la faiblesse de nos ennemis ? Ils sont loin de leur folle ambition de jadis ! Voilà déjà la Bulgarie qui les lâche. La Turquie et l'Autriche sont aussi à bout. Avec quelle joie nous faisons chaque jour marcher nos petits drapeaux sur la carte. Nos soldats sont vraiment admirables d'endurance pour supporter de pareilles fatigues après quatre ans de guerre. Alfred qui est près de Reims, en ce moment, échappe par miracle à la mort. Il lui faut marcher de nuit, en auto, dans un pays dévasté, sans aucune lumière et forcé plus d'une fois de mettre son casque contre les gaz asphyxiants. On a, dit-il, l'impression d'avoir un paquet de ouate sur les yeux ! Le coussin de sa voiture est traversé par un éclat d'obus ; un autre éclate à 10 m de lui, avec cela le moral est bon.

17 octobre [1918]. Joseph Ferrari vient dîner avec nous ; il est à son dernier jour de permission et retourne en Champagne. L'avance de nos armées est merveilleuse, bientôt toute la France sera délivrée et la Belgique, son roi en tête, chasse aussi rapidement les boches de son sol. L'enthousiasme des soldats est merveilleux, ils veulent poursuivre l'ennemi en Allemagne et lui faire expier tout le mal qu'il nous a fait.

19 octobre [1918]. Mithé arrive ce soir de Montluçon pour passer une huitaine de jours à la Bonnette, afin de voir Salvat qui n'est malheureusement plus en état de voyager. Il monte encore, aidé par Noëlie et ses filles, à Castel Bonnette, et chaque jour il vient prendre des bains de soleil devant la maison ou dans l'allée des roses. Toute la campagne d'ailleurs se réunit là l'après-midi, les petits s'amusez tandis que nous travaillons. Le soir, pour économiser le pétrole, on fait la veillée ensemble soit chez les Lavielle, soit chez nous. Cette fin octobre est délicieuse à la campagne, nous profitons pleinement des derniers beaux jours avant de reprendre notre vie agitée d'hiver. Malheureusement ces jours-ci, notre cuisinière est au lit. Elle a attrapé la grippe qui sévit à l'état d'épidémie terrible en France, et nous passons une partie de nos journées à faire tantôt les infirmières, tantôt les cuisinières.

4 novembre [1918]. Après un déménagement de plus fatigants, nous quittons aujourd'hui à regret notre cher Castel. Nous avons eu à mettre la maison en état pour recevoir des locataires, car pour éviter une nouvelle visite des voleurs cet hiver, nous nous sommes décidés à louer Castel Bonnette. Heureusement, nous avons eu la bonne chance de tomber sur des personnes très convenables et soigneuses jusqu'à la minutie ; Mr et Mme Laragne nous ont demandé seulement pour se loger, eux et leurs deux enfants, les deux grandes chambres au midi, la salle à manger, la cuisine et le petit salon. Le monsieur est contremaître et sera même directeur de la fabrique de pantoufles (Barrot). Nous avons dû débarrasser ces appartements, car nos locataires portaient leurs meubles, et il nous a fallu nettoyer nous-mêmes toute la maison, la cuisinière étant allée se reposer quelque jours et Augusta, la femme de chambre, un peu égoïste comme tous les protestants, n'aimant pas à faire plus que son travail habituel. Nous faisons de tendres adieux à Brahms que nous confions aux locataires.

11 novembre [1918]. Bien qu'étant en ville, il faut que je relate cette journée du 11 où on a signé l'armistice. On croit rêver quand on songe que ce cauchemar dans lequel nous vivions depuis 4 ans 1/2 a enfin cessé ! Personne n'osait plus l'espérer et on entrevoyait seulement les combats décisifs pour le printemps, avec l'aide de l'Amérique. Le Bon Dieu a eu pitié de nous, et nous donne une victoire plus éclatante qu'on ne pouvait la rêver. L'Alsace-Lorraine nous revient et sa joie est délirante. Les conditions de l'armistice sont humiliantes au dernier point pour l'Allemagne ; faut-il qu'elle soit basse pour que son orgueil se soit plié à de telles exigences ! La ville se pavoise merveilleusement comme par enchantement. Que de deuils malheureusement assombrissent ce jour de triomphe. Trop de familles sont dans la douleur pour se réjouir pleinement ; cette guerre a fait tant de victimes !

Isa va nous revenir, car Edmond sera envoyé en Alsace en attendant sa libération. Il me tarde bien de revoir notre aînée qui manque tant à nos réunions de famille, d'autant plus que Juliette, qui traînait depuis quelque temps, est au lit avec une pleurésie. Alfred nous écrit des lettres ravies de Champagne. Quant à Ludo, il nous faudra quelques temps avant de recevoir ses échos joyeux. Il est à Sofia et va s'acheminer vers le Danube. Hélas le « Beau Danube Bleu » est sous la pluie et la neige en cette saison ! Ce pauvre Ludo préférerait bien faire boire son cheval dans les eaux du Rhin !

4 mai [1919]. Nous venons plus tôt que de coutume à Castel Bonnette cette année, car la santé de Juliette exige le grand air. La pauvre petite est au lit depuis le mois de novembre, bien remise de sa pleurésie, mais condamnée au repos pour une sorte de péritonite, complication de cette pleurésie. Heureusement, grâce au bon accueil de la rue Daumier, elle est en excellente voie de guérison. Elle a passé son hiver dans la grande chambre d'Isa et d'Edmond ; installée pendant la journée sur la terrasse où elle a humé l'air et le soleil. Maman l'a suivie tandis que Mimi et moi revenions coucher le soir rue Grignan. Edmond nous est définitivement revenu en décembre, et Ludo vient de nous arriver le 18 avril après un beau voyage par Constantya [il s'agit peut-être de Constanța, port sur la Mer Noire, à proximité du delta du Danube] et Constantinople. Alfred est avec nous, en ce moment, mais seulement pour une permission de 20 jours.

6 mai [1919]. Maman qui est retournée coucher hier soir, rue Daumier, arrive ce matin en auto avec Isa, Edmond et Juliette, confortablement installée au fond de « Follette ». Le voyage s'est parfaitement passé. Maman et Juliette sont installées dans le salon qui leur servira de chambre tant que notre benjamine sera condamnée au repos ; mais avec le bon air qu'on respire ici, certainement la maladie finira vite.

13 mai [1919]. Nous faisons aujourd'hui le baptême d'un joli kiosque que nous avons fait installer dans la pinède devant la plate-bande de fleurs pour que Juliette puisse y passer ses journées. Confortablement installée sur une chaise longue, elle y respire la brise de mer qui nous arrive directement. Tout le voisinage des cousins, grands et petits, s'y réunissent volontiers l'après-midi. Les Lavielle surtout viennent souvent s'installer auprès de nous. Salvat, qui marche difficilement, nous fait cependant sa petite visite quotidienne, et plusieurs fois par semaine on finit la soirée par une bonne partie de Boston. Aujourd'hui on baptise le kiosque avec un délicieux Samos, de la crème, des gâteaux. Les Lavielle avec Thérèse Estrangin sont de la fête ainsi que Marcelle Durrand. Les Vidal ont l'esprit de nous arriver aussi, et le baptême est des plus joyeux. La semaine dernière, les Vidal sont déjà venus passer la journée avec nous au complet. Jusqu'à Bernard, le petit de Geneviève Schmidt qui a bien profité de ces quelques heures de campagne.

14 mai [1919]. Alfred nous quitte pour regagner les environs de Givet. Comme tous nos soldats, sa patience est un peu à bout maintenant. Depuis que l'armistice est signé, ils ont tous le désir de regagner leur chez eux le plus vite possible, étant las de cette vie de désœuvrement qui précède la paix.

16 mai [1919]. Mimi et Ludo nous arrivent de Saint Donat où ils viennent de passer une quinzaine de jours, avant de regagner Brignoles, où ils vont enfin s'installer après cinq ans de mariage bientôt ; ils nous font une petite visite au passage.

18 mai [1919]. Comme tous les dimanches Isa et Edmond viennent dîner avec nous et jouissent encore du passage de Mimi et de Ludo qui nous quittent demain. Louise Correnson et Rita ont déjeuné à la Bonnette et viennent nous faire leurs adieux avant leur départ pour Castelfons. Elles y rejoindront la pauvre Marguerite, si cruellement éprouvée cet hiver par la mort de Raymond. Il a été victime de cette affreuse épidémie de grippe qui a causé, dit-on, encore plus de pertes que la guerre.

20 mai [1919]. L'oncle Charles vient déjeuner avec nous, comme presque toutes les semaines. Cet hiver, il a pris l'habitude de consacrer 3 ou 4 après-midi par semaine à Juliette. Ils font ensemble de grandes parties de cartes, et vraiment on ne peut plus maintenant se passer de l'oncle Charles ! Il se rencontre avec Germaine d'Aste qui a passé la journée chez les Lavielle.

31 mai [1919]. Nous avons à dîner aujourd'hui Germaine et Madeleine Drujon, tandis que Marthe est invitée chez les Lavielle qui ont aussi Germaine d'Aste. L'après-midi on se réunit autour de Juliette et nous passons quelques bonnes heures à bavarder.

Joseph Ferrari nous arrive après dîner et se mêle au bavardage de cette réunion de jeunes filles. Ce brave Joseph est un peu découragé de ses 7 années de service, et il vient, de temps en temps se distraire un peu dans notre joyeux Castel. Les Drujon nous portent de bonnes nouvelles des leurs. Jules enfin rapatrié et se remettant de ses 4 ans et 1/2 de captivité.

6 juin [1919]. Ce matin, notre Castel a l'honneur de recevoir la visite du Bon Dieu. Monsieur le curé (Gauthier) a bien voulu pour fêter ce 1er vendredi de juin porter la communion à Juliette. Salvat, qui ne peut aller à l'église que le dimanche, obtient aussi la permission de faire ses dévotions. Notre jolie petite chapelle est toute fleurie et éclairée, et devant l'autel sont installés nos deux malades.

8 juin [1919]. Mimi et Ludo sont arrivés hier soir de Brignoles pour passer avec nous ces fêtes de la Pentecôte. Ils sont tout heureux de leur installation à Tivoli, et Mimi ravie de l'accueil bienveillant qu'elle a trouvé parmi la société brignolaise. L'oncle Léonard se rencontre avec eux, étant ici pour deux ou trois jours. Nous profitons de cette réunion pour faire cette après-midi une bonne glace avec l'argent de la cagnotte du Boston. Isa et Edmond, en venant dîner, ont amené avec eux, en auto, Jeannette Vidal et le petit Bernard Schmitt. Ils respireront un peu le bon air, ce qui leur fera du bien après les mauvais jours qu'ils viennent de passer. En effet Geneviève vient d'être au plus mal. Son petit est un amour d'enfant, un joli blondin, sage est gentil.

10 juin [1919]. L'oncle Charles dîne avec nous, ainsi que l'oncle Léonard qui part cet après-midi. Joseph vient embrasser son père et nous trouve encore à table dehors. Bien souvent, en effet, soit le soir, soit le matin, nous prenons nos repas en plein air, devant la terrasse ou derrière la maison quand ce n'est pas dans le kiosque.

16 juin [1919]. Je reviens aujourd'hui de Vienne où j'ai été la marraine d'un petit-fils de Mme Vitou, un petit Robert Chapuis, beau poupon, sage et bien portant. Je trouve l'oncle Léonard et sa femme qui passent 3 ou 4 jours à Marseille pour signer l'achat d'une nouvelle propriété où ils vont aller s'installer dans quelques mois. Nous sommes heureux de revoir tante Marie-Louise qui, si peu souvent, vient nous visiter, retenue par sa nombreuse famille.

Juliette fait ses premiers pas ces jours-ci, bien soutenue par deux bras. Elle va toujours de mieux en mieux et prend une mine superbe. Elle a eu le bonheur d'assister à la messe, dite à notre petit autel par un père assumptionniste, le père Damase, que nous avons connu en ville. Malheureusement je n'ai pu assister à cette fête de famille étant justement en voyage à ce moment-là. Les Lavielle et les Salles y sont venus, Jules Perrin a même servi la messe. Isa était là aussi, ayant passé deux ou trois jours à Castel Bonnette pendant mon voyage.

26 juin [1919]. Guiguite et moi allons aujourd'hui à Brignoles avec Jean de Queylar, Jeannot et Jeannette Vidal, Jean nous ayant offert 2 places dans son auto. Nous faisons une courte visite à Tivoli, mais nous sommes contentes d'embrasser Mimi et Ludo, et de visiter leur intérieur bien installé maintenant.

27 juin [1919]. Nous avons aujourd'hui la fête du Sacré-Cœur et le premier jour de l'Adoration à la paroisse. Germaine d'Aste, qui passe trois jours chez les Lavielle pour nous aider à exécuter certains chants à l'église, vient dîner avec nous

28 juin [1919]. Le lendemain de la fête du Sacré-Cœur, nous obtenons enfin cette paix tant désirée et si péniblement méritée. En cette belle journée, les cloches de nos églises retentissent de joyeux carillons. C'est vers les 4 heures, moment de la signature, que ces nombreux carillons se font entendre ; et le soir à 10 heures, ils se mettent à nouveau en mouvement, tandis que de tous côtés les fusées et les feux d'artifice apparaissent. En ville les pavoisements sont superbes, mais plus émouvante est la voix des cloches de nos campagnes, chantant la paix. Alfred, qui est à Strasbourg depuis quelques jours, assiste aujourd'hui à un des plus beaux spectacles de sa vie. Retraite aux flambeaux avec musique militaire. C'est bien le réveil de l'âme Alsacienne Lorraine, plus Française que jamais.

1er juillet [1919]. Isa et Edmond nous arrivent définitivement aujourd'hui.

6 juillet [1919]. Nous restons seuls aujourd'hui, à Castel Bonnette, Juliette et moi, car maman, Isa et Edmond se sont joints aux Salles, Perrin et Fine pour aller surprendre Mimi et Ludo à Brignoles. Edmond avait en effet décidé d'y aller en auto, mais hier soir ses pneus, de vieux pneus d'avant-guerre, ont éclaté et tous ses projets de partie à Tivoli étaient tombés à l'eau. Les Salles apprenant la chose sont venus hier avant souper, offrir quatre places dans leur auto, car leurs 2 voitures y vont : celle de Xavier et celle de Jules. Juliette ne pouvant rester seule, je suis très heureuse de céder ma place à Lulu. Ils reviennent ce soir, ravis de leur journée pleine de gaieté et d'entrain. Les plus sérieux ont, paraît-il, étaient des plus joyeux aujourd'hui et le ménage Xavier, à la réputation un peu froide, a étonné tout le monde pendant cette partie !

13 et 14 juillet [1919]. Mimi et Ludo sont venus passer les fêtes avec nous. De partout en France, cette année, on célèbre par mille réjouissances ce 14 juillet de la Victoire. Tranquillement de notre Castel, nous nous contentons d'admirer les quelques fusées qui s'élèvent, le soir dans le vallon.

13 août [1919]. Je reviens aujourd'hui après une absence de 15 jours partagés entre Lachaux et un pèlerinage à Verdun sur la tombe de Paul. Mme Vitou a bien voulu m'emmener avec elle ainsi que son fils et sa belle-fille. Quels souvenirs pour ma vie que ce voyage ! On ne peut se faire une idée, quand on ne l'a pas vue, de la désolation de ce pauvre pays ! Les photographies sont impuissantes à reproduire pareil spectacle. Le Fort de Vaux, de Douaumont, Thiaumont, la Côte du Poivre. Que de tristes et glorieux souvenirs évoquent chacun de ces noms. Et cependant rien n'est impressionnant comme la vue du vaste champ de bataille, encore bouleversé par les trous d'obus, les tranchées, et recouvert de fils de fer barbelés. Actuellement une floraison extraordinaire de coquelicots pousse dans la campagne désolée de Verdun, coquelicots d'un rouge sang qui impressionne. Bien des fleurs bleues et blanches s'y mêlent, et l'on croirait voir un vaste

drapeau étendu sur les restes de nos pauvres soldats. Que de petites Croix isolées apparaissent de toutes parts ! Beaucoup élevées à des soldats inconnus. Paul avait pu être transporté au cimetière de Glorieux où neuf mille tombes militaires sont réunies et bien entretenues.

Au retour nous avons visité Nancy et Metz, de jolies villes admirablement bien entretenues et pleines d'intérêt. Metz, malgré son quartier « Boche » au style « kolossal » a déjà repris son cachet de ville bien française. Nos officiers et nos soldats, chamarrés de décorations et de Croix de guerre, donnent à la ville une joyeuse animation. C'est bien la douce gaieté et la grâce de « chez nous » que l'on retrouve dans la capitale Lorraine. Les « fraülen », au visage aussi vilain que leur langage, fuiront certainement bien vite notre milieu ; les comparaisons seraient trop peu avantageuses pour leur amour-propre.

Je trouve Juliette pas mal, malgré une petite rechute qu'elle avait eue avant mon départ et qui retarde sa guérison. Elle était si heureuse de la perspective de pouvoir bientôt marcher ! Il lui faudra patienter encore quelques temps. Heureusement que le nombreux entourage la distrait.

Alfred est à Strasbourg où il espère finir son temps de service.

23 août [1919]. Mimi et Ludo arrivent aujourd'hui de Saint Donat où ils ont passé une dizaine de jours après un bon séjour à Saint-Just de Claix dans une propriété de Mr Rey. Ils ont été ravis de leur villégiature dans ce joli Royans où ils ont pu faire d'agréables promenades. Malheureusement ils ont eu chaud, à Saint Donat surtout. La température est en effet très élevée ces jours-ci. Cependant, aujourd'hui, pour les recevoir, notre bonne brise a refait son apparition. Ils ont besoin de cet air frais après leur voyage rendu fatigant par 3 heures de retard. Aussi, nous arrivent-ils en voiture avec tous leurs bagages, les trams étant bondés à cette heure-là. Ils ont mené leur petite domestique, une gentille jeune fille de Brignoles, dont ils sont très satisfaits et qui se fait une joie de visiter Marseille.

24 août [1919]. Cette après-midi nous avons décidé de manger des glaces avec notre cagnotte qui s'arrondit vite grâce à notre ardeur pour le boston. Malheureusement, impossible de trouver de la glace en ce moment à Saint-Antoine. Edmond, qui est la gentillesse même, nous propose d'aller en auto en ville et de rapporter un excellent goûter. Isa, Lulu et moi, nous joignons à lui et, au bout de 3/4 d'heure, bien installés sur la terrasse, nous dégustons nos glaces, sorties de chez Boyer, 1er glacier de Marseille ! Le phonographe de Ludo agrémentait la fête.

25 août [1919]. L'oncle Charles vient souper avec nous ce soir, et Joseph a le bon esprit de venir augmenter la réunion de famille. Il arrive de se faire démobiliser à Orange et ne paraît pas fâché d'avoir repris la vie civile.

26 août [1919]. La Bonnette reçoit aujourd'hui la visite de Mr André Gros, le cousin de Jules Perrin, mais qui est déjà pour nous bien autre chose !...

Déjà le 13 juin, nous avons refait connaissance avec ce jeune homme. Je dis refait car, il y a déjà de nombreuses années, une comédie jouée avec lui pour une bonne œuvre nous avait donné l'occasion de le rencontrer. Or le lendemain de ce fameux vendredi 13. Mr André faisait demander, par l'entremise de Jules, la main de Mlle « Lulu ». C'est sous ce petit nom familial qu'il nous avait entendu appeler Lucie et il ne la connaissait pas autrement. Mlle Lulu demanda à réfléchir, puis on se revit... on s'aima... et bientôt on saura le reste ! Les missives de Marseille à Vannes, où Mr André passait son dernier mois de vie militaire, ne chômaient pas, de véritables épîtres étaient échangées chaque jour.

Aujourd'hui, enfin pour la 1^{ère} fois comme fiancés, on se revoit, et encore rien d'officiel n'est fait, car Mme Gros, étant à la Louvesc, ne se présentera pour la demande que la semaine prochaine. Mais pour les deux fiancés la réponse a précédé de beaucoup la demande solennelle !

Nous descendons un moment à la Bonnette pour dire bonjour à Mr André. Sa simplicité naturelle, son air ouvert, lui conquièrent vite les sympathies de tout le monde. C'est un jeune homme excessivement sérieux et nous nous réjouissons de le voir entrer dans la famille. Le bonheur de Lulu fait plaisir à voir, nous aimons tant cette petite Lulu. N'est-ce pas un peu en sœur que nous l'aimons ainsi que Guiguite ? Sa joie est la nôtre et nous voudrions tant que Guiguite trouve à son tour, un second « prince charmant » ! Elles méritent si bien toutes deux d'être heureuses.

Mimi et Ludo sont enchantés de faire la connaissance de notre futur cousin. Ils avaient été si agréablement surpris deux jours avant en devinant, chez les Lavielle, le grand événement ! Ils nous quittent demain matin, mais doivent revenir dans un mois pour le mariage de Marthe Ferrari avec le docteur Bossy.

3 septembre [1919]. Aujourd'hui, Mme Gros vient officiellement à la Bonnette demander la main de Lulu.

6 septembre [1919]. Dîner des fiançailles. Vers les trois heures, nous descendons faire connaissance avec la famille Gros. Guiguite d'ailleurs nous avait demandé de venir l'aider à recevoir, étant un peu effrayée de se trouver seule au milieu de cette « garçonnière », André ayant 7 frères ! Trois d'ailleurs n'ont pu se rendre libres et manquent à la réunion. Mme Verdier la grand-mère, Mme Gros et Mme Mélizan, la sœur d'André, sont charmantes ; tous les fils, très simples, ne manquent pas d'entrain et de gaieté. On se sent vite à l'aise dans ce milieu et Lulu aura une charmante belle-famille. Les jeunes gens et Jules Perrin, qui était invité au dîner, viennent faire la partie de boules au quinquonce.

7 septembre [1919]. Ce matin en revenant de la messe, nous avons la surprise de trouver Alfred arrivé depuis ½ heure. C'est le retour définitif cette fois. Il ira dans deux jours se faire démobiliser à Orange. Combien il est heureux de retrouver son chez lui, et la vie de famille qui lui manquait tant depuis bientôt cinq ans. Nous sommes ravis, nous aussi, de le sentir reprendre sa place à la maison où sa bonne gaieté nous manquait bien.

17 septembre [1919]. Isa, Edmond et Alfred partent pour Brignoles en auto, puis iront jusqu'à San Remo passer 2 ou 3 jours avec Madeleine qu'Edmond et Alfred n'ont pas vue depuis plusieurs années.

24 septembre [1919]. Nos voyageurs reviennent de San Remo après un excellent voyage ; ils ont trouvé Madeleine en excellente santé, toujours parfaitement heureuse. Dans le joli jardin du Sacré-Cœur, ils ont pu faire de bonnes réunions de famille ; on leur a même donné Madeleine à mener en auto jusqu'à Vintimille pour des formalités au consulat afin de faciliter la rentrée des élèves. Une autre mère s'était jointe à eux, et cette course en auto a ravi nos deux religieuses. Madeleine, un peu effrayée par l'allure de « Follette », s'écriait par moment : « Je frémis », Mme Montrosier, l'économe, répondait seulement : « Moi, je jouis ! » Isa, Edmond et Alfred jouissaient encore davantage de voir les physionomies radieuses de leurs voyageuses. Enfin, ce séjour à San Remo les a enchantés. Alfred trouvait charmant cet accueil simple reçu au Sacré-Cœur et ces journées dans un milieu tranquille qui le changeaient tant de l'entourage grossier dans lequel il vivait depuis la guerre.

Ils ont encore passé une nuit à Brignoles au retour, à la grande joie de Mimi et de Ludo. Notre jeune ménage jouit pleinement du séjour de Tivoli. L'espoir de voir à la fin mars, leur nid égayé par la venue d'un bébé, complète leur bonheur.

27 septembre [1919]. Nous allons assister aujourd'hui au mariage de Marthe Ferrari avec le docteur Lucien Bossy. Il a lieu à Saint Barnabé, chez les Ferrari. Edmond nous mène en auto. Notre grand regret est de laisser Juliette. Elle regrette tant cette fête de famille ! Heureusement Thérèse Estrangin vient faire près d'elle l'infirmière et lui porte nombre de jolies vues et curiosités du Japon à regarder ; les Lavielle et Rita, ici pour quelque temps, viennent aussi lui tenir compagnie. Elle a même la surprise cet après-midi de recevoir la visite de Maïté d'Olce et des d'Azambuja venant annoncer les fiançailles de Maïté avec Francis, le fils aîné de Gabriel.

Ce soir André Gros couche à Castel Bonnette comme cela lui arrive de temps en temps.

9 octobre [1919]. Aujourd'hui notre Castel est en grandissime liesse ; n'a-t-il pas l'honneur de recevoir dès le matin damoiselle Lulu bientôt transformée en gracieuse mariée. Nous avons proposé aux Lavielle de faire chez nous le repas de noces, afin que Salvat puisse assister sans fatigue à cette journée de fête. Aussi depuis deux ou trois jours tout est sens dessus dessous à la maison. Nous avons dû installer Juliette au 1er afin de libérer le salon. Dans la chambre de réserve sont exposés tous les cadeaux, nombreux et jolis. Hier, de la Bonnette et de l'Hospitalière, on nous a porté toutes sortes d'objets : vases de fleurs, tabourets, meubles de jardin, etc. Il nous faut tant de choses pour recevoir les invités !

Ce matin nos appartements sont un vrai parterre de fleurs ; le soleil, heureusement sourit aussi à la fête. Lulu vient gentiment s'habiller dans la chambre de Juliette. Mlle Gianonni, notre tailleuse, vient l'aider à faire toilette, tandis que chacun fait ses préparatifs ; et qu'en bas, les garçons de Linder mettent la table.

Nous partons les 1ers dans l'auto d'Edmond avec Salvat, que nous installons à l'église ; le cortège se forme chez nous, toutes les autos arrivent assez exactement au nombre de 7. Elle se font payer 110 Frs chacune ce qui est encore dans les prix raisonnables à l'heure qu'il est !

Notre église est arrangée avec beaucoup de goût, les plantes vertes la décorent bien et tous les invités sont ravis de notre petite paroisse gothique, jolie dans sa simplicité. Lulu est menée à l'hôtel par son oncle Mr Henri Lavielle, le frère de Salvat. Elle est délicieuse dans sa toilette de mariée. C'est Mr le curé qui les marie et dit la messe. Une nombreuse assistance remplit l'église, pas mal de curieux aussi !

Après la cérémonie, nous repartons les premiers afin de vite installer Juliette au petit salon avant que les invités arrivent.

À midi 1/2 on se met à table. Elle a été dressée sur la longueur de la salle à manger et du salon, les portes ayant été enlevées. On lui a donné la forme d'un double T. Les nouveaux mariés sont dans la barre du T à la salle à manger escortés de leurs demoiselles et garçons d'honneur : Guiguite, Marcelle, Mariquita Chaix, Bryan et Germaine d'Aste ainsi que quatre frères d'André.

Le repas ne manque pas d'animation, tout le monde à peu près se connaît, aussi est-il « bien famille ». Le menu est délicieux. Juliette y fait honneur. On la sert au petit salon et je vais voir de temps en temps si on ne l'oublie pas. Les garçons sont aux petits soins pour elle, et elle est enchantée étant parfaitement bien aujourd'hui. Au dessert nous entendons avec plaisir quatre toasts : Maurice Gros, le frère aîné d'André, dit le sien en vers très délicats et bien tournés. Albert Fine et Jules Perrin parlent aussi d'une façon pleine de cœur. Albert « comme oncle » donne de bons conseils. Jules évoque avec beaucoup de

délicatesse le souvenir de papa. Enfin Alfred dit quelques mots moins sérieux à la « cousine sœur ».

Après le repas on se promène dans le vestibule, le petit salon où Juliette se trouve en nombreuse compagnie. Les messieurs vont s'installer dans le kiosque aménagé en fumoir. Les jeunes filles font un tour dehors malgré le mistral. Les enfants invités à dîner chez Tante Léonie arrivent au milieu de l'après-midi et animent joyeusement la réunion. Les de Foresta et Germaine Drujon font aussi une apparition, et tout le monde fait honneur au buffet, installé à la salle à manger où toutes les tables du dîner ont été enlevées. On visite aussi l'exposition des cadeaux, puis Guiguite prend quelques photos devant la maison.

Vers cinq heures les invités commencent à partir. Lulu et André restent les derniers ; nous les installons en auto avec un peu d'émotion. Nous aimons tant cette petite Lulu, cette « cousine sœur » comme Alfred le disait si justement ce matin. Les pauvres Lavielle sont aussi tout tristes de voir partir leur benjamine. Cependant, on ne pouvait pas rêver pour elle un mari plus parfait qu'André. Et puis cet hiver, ils vont avoir le jeune ménage chez eux dans leur nouvelle maison du boulevard Périer, car ils n'ont pas trouvé de logement.

12 octobre [1919]. Edmond, Isa, Ludo, Alfred et moi, allons cette après-midi aux Baux. Curieuse excursion qui ne manque pas de pittoresque. L'auto nous y mène très rapidement, mais nous revenons ce soir à la nuit noire, sous la pluie. Nous trouvons l'oncle Charles et Joseph qui soupent avec nous. Ce sont souvent nos hôtes, l'oncle Charles distrait si bien Juliette, ayant toujours quelques sujets intéressants à traiter, ou quelques poèmes qu'il récite avec toute son âme de poète. Joseph vient aussi volontiers prendre un petit air de famille.

14 octobre [1919]. Mimi et Ludo repartent par le train de 5h 1/4 après cinq bons jours passés avec nous.

6 novembre [1919]. Nous rentrons en ville aujourd'hui après une quinzaine un peu pénible à la campagne. Juliette a eu une fatigue d'estomac des plus violentes et des plus souffrantes. Pendant deux jours, elle n'a pu sucer que de la glace et une certaine nuit maman est même venue réveiller Alfred pour la veiller et la maintenir au lit. Elle voulait en sortir tant ses crampes étaient vives ! Comme complication, il nous fallait tous les jours descendre en ville pour déménager notre grande maison de la rue Grignan que maman s'est décidée à vendre. Nous ne pouvions songer à y retourner, vu l'état de Juliette qui réclame encore beaucoup d'air et de soleil pour achever de se remettre. Sa disposition peu pratique et qui nous obligeait à occuper encore presque trois étages, a achevé de nous convaincre.

Les maisons se vendent très facilement et nous avons vite trouvé un acquéreur à 170 000 Fr., Mr Maniglier. Mais ce monsieur était très pressé de prendre possession des étages, et en trois ou quatre jours nous avons dû déménager toute la maison, obligés d'abandonner un peu Juliette. Tous nos voisins ont quitté la campagne vers le milieu d'octobre. Les Lavielle pour s'installer dans leur nouvelle maison du boulevard Périer, avant le retour de leur jeune ménage. Les Salles à cause de Gaby qui vient d'avoir le [24] octobre un beau petit Édouard. Aussi nous nous trouvons-nous un peu seuls dans notre Castel, privés du joyeux voisinage que nous apprécions tant l'été.

Pour la Toussaint, nous sommes tout surpris de voir la campagne se couvrir d'un blanc manteau de neige. Jamais pareille chose ne s'était vue à Marseille. Pendant deux ou trois jours nous sommes transformés en vrais glaçons. Alfred passe son temps à alimenter nos cheminées du salon et de la salle à manger autour desquelles nous nous serrons. Il gèle et à midi nous avons 0° au levant.

Nous allons passer l'hiver chez les Dames de Sion, n'ayant trouvé aucun étage libre ni aucune villa. Nous louons Castel Bonnette à Monsieur Dick Green, un anglais qui vient s'installer avec sa mère et sa fiancée.

[Fin de la partie rédigée par Genette. La suite est rédigée par Juliette.]

1920

Le journal de Castel Bonnette va être tenu désormais par une nouvelle plume. Celle qui a retracé si fidèlement les événements de ces dernières années me cède le tour, sollicité par d'autres devoirs. Au mois d'avril de cette année [1920], le jeudi 22, Monsieur Gabriel Girard demandait Geneviève en mariage. Celle-ci, par une série d'entrevues d'abord chez les Henri Fine, puis chez Isabelle, ayant pu connaître et apprécier le jeune homme, répondit à la demande par un « oui » très joyeux. Notre futur beau-frère a vite conquis toutes les sympathies de notre cercle familial, et l'on peut dire que plus on le connaît, plus on l'apprécie. Je n'entreprendrai point de le défendre moralement afin de ne point blesser son humilité si jamais ces lignes tombaient sous ses yeux.

Physiquement il est immense, sa jeune belle-sœur le qualifiait presque irrespectueusement de « gratte-ciel ». Ce qui a été loin de le fâcher, car il aime beaucoup la plaisanterie. Depuis quelques années, il est installé à Marseille où il travaille comme ingénieur à l'usine de plomb de l'Escalette à Montredon. Estimé de tout le personnel de l'usine, en particulier de son directeur qui apprécie son travail intelligent et consciencieux. Malheureusement l'éloignement de sa résidence rend trop rares et trop courtes ses visites : aussi sa fiancée se dédommage-t-elle en faisant de longues séances au téléphone.

Nous sommes installés à Castel depuis le 26 mai [1920], le lendemain du mariage de Rita avec Mr Jean de Rancourt. Cette année, nous ne pouvions plus arriver à démarrer de la ville. La difficulté de trouver un personnel domestique, la grève de 10 jours des tramways ont contribué à faire traîner notre départ. Cependant nos locataires avaient quitté le 13 et les fruits étaient livrés aux oiseaux et aux maraudeurs. En outre le séjour à Sion, si appréciable en hiver, le devenaient beaucoup moins par suite de la chaleur qu'il faisait ; le régime alimentaire, très peu varié, nous faisait bien désirer celui de la maison. Enfin, nous avons pu partir avec une jeune veuve de la guerre pour cuisinière, mais celle-ci ayant un jeune fils de six ans, il nous a fallu prendre le petit par-dessus le marché, trop heureux d'avoir quelqu'un pour nous servir. Nous avons eu aussi la bonne chance de mettre la main sur une femme de ménage de la Viste, vrai tour de Babel !

Lundi 31 mai [1920]. Castel Bonnette reçoit pour la 1^{ère} fois la visite de Gabriel. Genette se fait un plaisir de lui faire les honneurs de la campagne, qui lui plaît beaucoup. Il apporte l'espoir d'avoir un logement pour leur futur ménage.

Cette année nous sommes les premiers à venir à la Viste : les Salles sont retenus en ville par la rougeole qui sévit chez Gaby ; les Lavielle ne sont pas trop pressés de quitter leur nouvelle maison où ils sont confortablement installés. La Sumiane est louée par Paul Durrand pour plusieurs années ; le pont existe encore, mais les échelles ont été retirées. Le vieux ménage Baptistin et Maria Giraud qui vivait depuis 50 ans dans la vieille ferme de la Sumiane a été congédié par les nouveaux venus. Pauvre Sumiane !

Isabelle et Edmond ne comptent pas venir avant le mois de juillet ; Alfred fait tous les jours le va-et-vient de la ville ; depuis cet hiver, il est entré dans une nouvelle compagnie d'assurances, le Lloyd's de France-Vie, où il a été pris comme associé par Mr Pierre de Lanversin ; les affaires commencent à arriver, aussi envisage-t-il l'avenir avec confiance.

2 juin [1920]. Arrivée de Madame Rey qui vient de passer quelques jours à Brignoles. Depuis le 30 mars, j'ai un petit neveu Édouard qui a mis la joie autour de lui, ayant été si longtemps désiré. Sa venue en ce monde s'est effectuée dans les meilleures conditions. La balance accusait 5 kg au poids, mais il a vite été reconnu qu'elle exagérât un peu et le poids de 4,5 kg plus vraisemblable était déjà joli. Malheureusement ce pauvre petit ne profite pas beaucoup, ce qui alarme la jeune maman qui le nourrit pourtant. Donc Mme Rey est arrivée parmi nous, il y a 3 ans qu'elle n'était pas revenue aussi a-t-on grand plaisir à la revoir. Le soir, Isabelle et Edmond étant venu dîner, nous souhaitons la fête de maman avec les roses de la saison.

4 juin [1920]. Premier vendredi. Maman, Genette et Mme Rey vont à une messe matinale à Saint-Antoine. Notre pauvre église de la Viste ne s'ouvre plus que le dimanche pour une messe unique que vient dire le vicaire de Saint-Louis. Notre curé, Mr Gauthier, est dans un état de santé qui ne lui permet plus d'assurer son ministère. À 11 heures du matin, départ de Madame Rey.

Du 10 au 12 juin [1920]. Maman fait une courte absence : elle va passer deux jours à Brignoles et est toute heureuse de pouponner son cher petit-fils, qui vient de donner quelques inquiétudes à ses parents, n'ayant pas beaucoup grossi depuis sa naissance.

13 juin [1920]. Gabriel Girard nous mène son cousin, Mr le Chanoine Lafond, religieux du diocèse de Lyon, que mon futur beau-frère affectionne beaucoup. C'est un peu grâce à lui que Gabriel s'est décidé à se marier. Genette (qui lui en est très reconnaissante) a obtenu par ses instances la promesse de venir bénir le mariage.

Nous recevons le même jour la visite de Rita avec son mari Jean de Rancourt ; elle nous fait ses adieux avant son départ pour le Cher où son mari gère sa propriété.

Coryse, notre brave chienne, aussi laide que bonne, met au monde une kyrielle de petits chiens - ou plus exactement 12 - qui s'échelonnent en 2 ou 3 jours. On lui en conserve 3, ce qui est bien suffisant pour la pauvre bête. J'ai également depuis l'année dernière un gentil petit chat qui a fait mes délices tout l'hiver à Sion et qui passe une partie de ses journées sur ma chaise longue, où il n'est pas à l'abri, hélas ! des taquineries d'Alfred.

16 juin [1920]. Arrivée des Salles avec les convalescents de la rougeole. François [Peyre] et ses fils qui travaillent avec lui, nous font le parterre qui avait été abandonné depuis au moins 3 ans.

20 juin [1920]. Les cadeaux pour Genette continuent à arriver. Aujourd'hui, les d'Astros nous tombent devant avec un beau vase genre Gallé, tout garni de fleurs ; par la même occasion, j'ai une consultation de mon docteur [Léon d'Astros] qui est satisfait de son examen, mais je le suis moins que lui, étant à nouveau immobilisée par les genoux.

21 juin [1920]. Germaine et Madeleine Drujon viennent passer la journée à Castel après avoir assisté au mariage de Marie-Thérèse d'Olce avec Francis d'Azambuja.

Dans la nuit du 21 au 22, des malfaiteurs tentent l'effraction de la petite Bonnette. De gros bâtons sortent des portes, une fenêtre du 1er a été ouverte extérieurement à l'aide de l'échelle de François, car ces bandits ont commencé par enfoncer la grange. Mais ils n'ont pu achever leur œuvre malgré les instruments puissants dont ils se sont servis, et les deux nuits suivantes, nous postons notre chienne et sa nichée dans le grenier. Le jour suivant les Lavielle arrivent.

22 juin [1920]. Un télégramme nous apprend la mort de Mr Girard (Le père de Gabriel). Ce triste événement, qui va jeter une note sombre aux préparatifs de la noce et au mariage lui-même, était malheureusement prévu ; Gabriel avait été appelé par ses sœurs depuis quelques jours ; son père était un beau vieillard de 89 ans, sans infirmité mais son grand âge laissait tout craindre. Genette accompagnée par Alfred s'est rendue aux funérailles qui ont eu lieu le 25 à Rive de Gier.

26 juin [1920]. Arrivée des Lavielle avec le jeune ménage Gros.

27 juin [1920]. Installation d'un nouveau curé à la Viste ; le désir des paroissiens a été exaucé : le vicaire de Saint-Louis, Mr Gandolfi, a été nommé par l'évêché. C'est un jeune prêtre de 37 ans environ, qui paraît pieux et zélé. Il a produit une bonne impression à tous ; la population de la Viste lui fait bon accueil. Isabelle a entendu derrière elle à l'église une jeune fille qui disait à son compagnon qu'avec ce curé-là, elle viendrait à la messe ! Isa et Edmond ont passé quelques jours avec nous en l'absence de Genette, avant de prendre définitivement leurs quartiers d'été.

3 juillet [1920]. Aujourd'hui dimanche, le ménage Olive nous arrive pour de bon, avec deux domestiques dont une gentille petite alsacienne appelée Emma, qu'Isabelle a à son service depuis l'hiver dernier. Les jours de gala, elle arbore son joli costume alsacien, qui lui sied à merveille, et son accent prouve suffisamment que c'est une alsacienne authentique ! Ce même jour, nous avons l'oncle Charles à dîner, et dans l'après-midi tour à tour arrivent Mathilde Mercier, Marie-Thérèse Fine, puis Gabriel Girard, escorté de l'aînée de ses nièces, Geneviève Potier qui vient passer son baccalauréat à Marseille. Nous lui offrons l'hospitalité jusqu'au mariage, ce dont elle paraît ravie. On l'installe dans la chambre de réserve ; je crois que l'accueil que nous lui faisons la met vite à l'aise, et, durant les deux semaines qui nous séparent du mariage, ses éclats de rire vont égayer et remplir la maison. Ce sera pour moi une charmante compagne, se mettant toujours en quatre pour rendre service, d'une bonne humeur constante, en dépit des taquineries et des chinages (le mot est-il académique ? J'en doute... mais il est très en vogue dans la famille).

8 juillet [1920]. Une délégation de Castel Bonnette se rend au baptême de Monique Bossy, première héritière de Marthe et de Lucien Bossy.

13 juillet [1920]. À midi, nous arrivent en auto le ménage Rey avec petit Édouard, la bonne et le chien. Ils viennent passer un bon mois à Castel, à la grande joie de tous. Je ne connaissais pas encore mon neveu, aussi est-ce avec transport que je l'embrasse, ce mignon petit ! Il fait honneur à ses parents ; il est rond, frais, rose et joli ; ses beaux yeux bleus foncés sont abrités sous de grands cils : ses cheveux sont blonds et courts, ce qui lui donne bien une tête de garçon. Il est plein de vie et respire la santé. On lui a apporté sa voiture, et c'est là qu'il passe d'ailleurs la majeure partie de ses journées, sa petite bonne Félicie le soigne bien ; il ne manque pas de bras ici pour le pouponner et on se le dispute même ! Je cède aux Rey la chambre du levant, que j'occupais cette année, et m'installe pour jusqu'après le mariage dans le cabinet de toilette de maman.

15 juillet [1920]. Le surlendemain de leur arrivée, Ludo et Mimi font connaissance de leur futur beau-frère. On parle souvent de la noce. Il a fallu remuer ciel et terre pour que toutes les pièces nécessaires pour le mariage soient réunies. Alfred s'est démené comme un

diable, car le futur beau-frère à un défaut terrible : « il ne s'en fait pas », et il s'en faisait si peu que jamais le mariage n'aurait pu avoir lieu si l'on n'avait pour lui fait toutes les formalités. Il faut dire à sa décharge que ses journées d'usine ne lui laissent pas de loisirs : si peu, que pour être un peu libre les jours qui précèdent son mariage, il n'a pas trouvé d'autres moyens que de faire le service de nuit.

18 juillet [1920]. Aujourd'hui dimanche, nous avons Gabriel à dîner ainsi que Jean Garcin qui représentera sa famille au contrat. Le matin, on va en chœur visiter la villa de la Pointe Rouge qui est destinée à devenir le nid où s'abritera le jeune ménage. Toutes les recherches de location étant restées infructueuses, Maman a proposé aux fiancés de leur acheter une maison, ce qui est plus facile à trouver. C'est à la veille du mariage qu'elle signe l'achat de cet immeuble qui appartenait à un sieur Rappaport, vieux juif aux doigts crochus ! C'est dire que maman n'a pas fait une excellente affaire, mais du moins les nouveaux mariés auront un toit. Cette villa serait gentille si les appartements étaient moins minuscules ; il y a un petit jardin d'où l'on aperçoit la mer.

Ce jour-là donc a lieu le contrat de mariage en présence de Me Perrin qui arrive, non en redingote antique et solennelle, mais en costume de tennis, sans que personne en soit offusqué. La chaleur est telle que tout le monde cherche à se mettre à l'aise : tous les éventails de la maison sont mobilisés !

En dépit de la canicule, nous arrivent dans l'après-midi Mathilde et Marie-Thérèse Fine, avec le chanoine Lafond qui doit bénir le mariage. On va prendre des rafraîchissements ; au milieu du goûter arrivent tous les enfants de l'Hospitallière, accompagnés par une grande jeune fille sur laquelle personne ne peut mettre un nom. Tout à coup quelqu'un dit : « C'est Albert ! ». C'est en effet notre petit cousin qui a eu la fantaisie de se camoufler ainsi, et tellement bien que toute la société s'y est attrapée. Il a même eu le toupet de venir à pied de Saint-Louis sous cet accoutrement au grand désespoir de sa sœur Suzanne. Et dire que c'est un bachelier de philosophie..., de fraîche date il est vrai, qui fait une pareille chose !

Sur nos instances, le chanoine Lafond reste avec nous pour souper. Dans l'après-midi, une petite... catastrophe est arrivée : la cuisinière de maman sous un prétexte futile a donné son congé et s'en est allée sur l'heure avec son fils que nous lui gardions assez complaisamment depuis le début de la saison. Cela ne peut mieux tomber ! Le lendemain nous devons recevoir toute la famille de Gabriel ! Heureusement que les autres domestiques se prêtent de bonne grâce au surcroît de travail qui les attend. Avec une femme de ménage matin et soir s'il le faut, on se débrouillera.

19 juillet [1920]. Le matin, on se rend à la mairie pour le mariage civil. Toujours sous la canicule. Les parents de Gabriel qui sont arrivés le matin de Lyon assistent à la cérémonie ; c'est l'adjoint Reisch qui préside au mariage. Gabriel, enfin libéré de son usine, vient ensuite à la campagne, mais repart après dîner pour signer l'achat d'une chambre. Tout se fait in extremis !

C'est dans l'après-midi que nous recevons les sœurs et les nièces de Gabriel, toute une charmante famille, composée de Mme Potier et ses cinq filles, dont Ginette, et Mme Garcin, la mère de Jean. Ces dames semblent préférer une installation de fortune à la campagne à l'ennui d'aller à l'hôtel en ville, aussi leur offrons-nous une hospitalité plus cordiale que confortable. Sur l'aimable proposition des Lavielle, Mme Garcin va occuper une chambre à la Bonnette, et Ginette et Suzanne passeront la nuit sur leur divan. Ici nous installons Madame Potier avec sa dernière fille, Renée, dans la chambre de réserve et, dans la chambre au midi du milieu, dans un grand lit de fer, coucheront Marie-Louise, la jumelle de Suzanne, et Gabrielle.

Ces jeunes filles, après avoir pris possession de leur chambre, viennent prêter la main à l'arrangement des fleurs qui doivent orner la maison demain. La maison est pleine d'animation. Vers le soir les enfants de la Viste arrivent avec des fleurs et des vases. Le camion de Castelmuro vient porter des tables et des caisses de vaisselle, enfin tout le matériel qui servira au dîner demain. Le soir nous sommes 16 à table : le repas est des plus gais, la jeunesse est pleine d'exubérance et d'entrain. On accompagne ensuite ces dames dans leurs chambres respectives. Dans celle de Madame Potier sont exposés tous les cadeaux que Genette a reçus, qui sont nombreux et jolis. J'ai pensé qu'il serait peut-être nécessaire d'en relever la liste et les noms des donateurs :

service à fraises 2 pièces : Gal et Mme Strafforello
flambeaux Louis XVI : Mme de Queylar
bonbonnière : Mlle Ghinzone
lampe électrique : Mr et Mme André Gros
beurrier en cristal : Mr et Mme Lavielle
cuillère à glace : Mr J. de Queylar
seau à biscuits : Mr et Mme Léonard Ferrari
coupe à gâteau : Mr Joseph Ferrari
plateau : Mr et Mme Lucien Bossy
porte fleurs : Mlle Charlotte Ferrari
service de cristaux 12 P : Mr et Mme Maurice Ferrari
service à lunch 13 P : Mrs et Mmes Édouard et Gabriel Fine
service à café : Mlle M. Thérèse et Mr Henri Fine
jatte à crème métal : Mr et Mme Édouard Rey
vase en cristal : Mr et Mme Jean de Rancourt
plateau : Mme Correnson
ramasse-miettes Christofle : Mr et Mme P. Durrand
deux plats à dessert métal : Mme Jules Mercier
six verres à sirop : Mme Julliany
buste de femme grecque : Mr et Mme Ch. Garcin
table de marqueterie : Mr et Mme Ludovic Rey, Mr Alfred Fine
garniture de cheminée pendule et candélabres bronze : Mr et Mme Edmond Olive
potiches style grec : Mr et Mme Marcel Olive
lampe électrique : Mr et Mme Drujon
buste d'enfants : Mr et Mme Gaston Garcin
lampe électrique : Mlle M. Rose, Mr et Mme J. de Cormis
six verres à liqueur et plateau métal : Mlle Marc. Durrand
voile de mariée fleur d'oranger : Mlle M. Lavielle
service à thé : Mr et Mme X. Fine, Mme Estrangin
suspension cuivre style oriental : Mlle Juliette Fine
vase Devèze : Mr et Mme L. d'Astros
veilleuse électrique : Mlles Julliany
voile de fauteuil : Mme Raymond Correnson
coupe à fruits : Mr et Mme Jules Perrin
bol à sucre : Mme A. Vidal
glace à trois faces : Mlle Coralie Salles
passoire à thé : Mlle Jeanne Vidal
coussin brodé : Mlle Germaine d'Aste
salière cristal : Mr et Mme Albert Fine
table Louis XVI : Mmes Vitou et Chapuis
plateau japonais ancien : Mr et Mme Trouiller

de plus, il a été remis aux fiancés de beaux petits billets par l'oncle Charles, les Salles, et Madame Émile Potier, qui leur permettront d'acquérir des glaces, des services de couverts, et autres pièces indispensables pour se monter en ménage. Je n'ai pas signalé les cadeaux de Gabriel, car tous ne figuraient pas à l'exposition. La sœur de Madame Garcin lui a donné une belle cafetière en argent, cadeau royal au prix actuel de l'argenterie.

Mais revenons aux événements. La nuit du 19 aux 20 est plutôt agitée : la température toujours élevée en est sans doute une des causes. Enfin, se lève l'aurore du :

Mardi 20 juillet 1920. De bonne heure, la maison est en effervescence. Les portes s'entrouvrent ; chacun paraît en peignoir, pantoufles, petit déshabillé prélude d'une grande toilette ; on s'arrache les fers à friser. La fiancée est très calme : elle est tellement sûre de trouver le bonheur auprès de Gabriel que rien ne vient troubler la sérénité de son visage. La toilette lui sied à merveille. La robe est garnie de dentelle d'Angleterre et de tulle. Elle aura tout un essaim de nièces en robes blanches, qui lui feront un gracieux cortège. Maman a mis une robe noire garnie de [blanc]. Mimi est en gris perle. J'ai une toilette en voile de soie maïs. Quant à Isa, elle porte sur elle un chef-d'œuvre de son mari, qui a peint entièrement sa robe en dessins style indien, ainsi que son chapeau orné d'une aigrette. C'est une vraie merveille, qui serait digne de figurer dans une des dernières cours d'Europe ! Les messieurs sont presque tous en jaquette, chapeau de feutre. Le port de l'habit se perd complètement, ainsi que celui du chapeau haut-de-forme, le disgracieux Gibus.

Xavier Fine à la complaisance de me mener en auto avant tout le monde à l'église. Il y a 20 mois que je n'ai plus assisté à la messe dans une église ! Je me trouve fort bien installée sur un fauteuil adossé à la chaire, et m'arme de patience, car il y a presque une heure avant la cérémonie. Peu à peu les gens arrivent. Quatre autos taxis mènent nos invités de la ville au prix modique de 160 Fr. par auto !

Elles déposent leurs voyageurs à la Viste et viennent à la campagne chercher tous les autres invités. À 10 heures 1/2 très précise, Monsieur de Foresta attaque une solennelle entrée à l'harmonium et Genette donnant le bras à Alfred s'avance vers l'autel, suivie de Gabriel avec Madame Garcin, puis maman et Mr Teillard, témoin de Gabriel.

Monsieur le Chanoine Lafond adresse aux époux de tout à l'heure un discours en termes choisis et délicats, faisant allusion à tous les disparus qui assistent invisibles à cette touchante cérémonie¹ ; il bénit ensuite l'union de Geneviève et de Gabriel, et transmet la bénédiction papale, obtenue spécialement de la bouche de Benoît XV, par les soins de l'oncle Édouard. Ensuite commence la messe célébrée par notre nouveau curé de la Viste, à qui l'on doit d'avoir en ce jour une église toute propre : il y avait 18 ans que pareil nettoyage n'avait été fait. L'église est bien décorée et illuminée. Les nouveaux époux sont dans le chœur ainsi que les quatre premières personnes de la noce, sur des fauteuils en velours rouge prêtés par tante Léonie.

La nef est à peu près pleine de parents et amis intimes qui ont bravé héroïquement la chaleur pour apporter le témoignage de leur sympathie aux mariés. Aucune invitation d'ailleurs n'a été lancée en raison du deuil des Girard.

La messe terminée, et après avoir déposé selon l'usage leur bouquet à l'autel de la Sainte Vierge, Genette et Gabriel sont allés à la sacristie où tous les parents et connaissances sont allés leur serrer la main. Puis les autos ont ramené les invités à Castel Bonnette.

Notre table groupe 34 personnes qui sont :

1 Ce discours se trouve à la fin du cahier [ainsi que les toasts de Mr Teillard, Alfred, Jean Garcin et Charles Ferrari]

Gabriel et Genette, maman, Isabelle, Edmond, Ludovic, Marie-Clotilde, Alfred, Juliette, l'oncle Benjamin, tante Léonie, l'oncle Charles, l'oncle Léonard, l'oncle Maurice², tante Louise, Charlotte, Marie-Thérèse Fine, Lucie et André Gros, Guiguite Lavielle, Albert Fine, Mme Potier et ses cinq filles, Mme Garcin et son fils, le chanoine Lafond, Mr Teillard, Mr et Mme Méline, beau-fils et fille du précédent.

La table est disposée en forme de T ; la barre du T est devant la cheminée de la salle à manger, autour des mariés une cour de jeunesse. L'extrémité du T est engagée dans le salon, dont les portes ont été largement ouvertes.

Voici le menu qui est servi :

Timbalines Strasbourgeoises
Filet de Soles Joinville
Ballottines de Caneton Périgueux
Petits pois à la française
Chapons de Bresse rôtis
Salade Rachel
Glace Montreuil
Dessert

Sauternes 1914, Tisane de Champagne Corton 1911, Champagne Roederer frappé.

Signé : Castelmuro

Ce dîner est très apprécié, et surtout on fait honneur à la tisane de champagne si rafraîchissante par cette chaleur caniculaire. Le service est satisfaisant. Au dessert quatre toasts sont portées par Monsieur Teillard, Alfred, Jean Garcin et l'oncle Charles. Ce dernier plein de verve et d'humour est vivement applaudi : les autres sont aussi bien réussis.

Après le dîner tout le monde se disperse et l'on s'installe par petits groupes. On cause avec les mariés de leur future installation ; Mesdames Garcin et Potier leur proposent de rester quelques jours à la Pointe Rouge pour commencer à organiser leur maison, ce qui est accepté avec reconnaissance. Edmond, très en vogue auprès des jeunes filles, leur débite des galéjades. Bébé vient faire toutes ses grâces à la société ; on se le passe de mains en mains. Ce matin dans tous ses atours, on l'a mené au mariage à l'église où il a été d'une sagesse exemplaire ; d'ailleurs, il est gentil gracieux durant la journée entière.

Les Xavier Fine et les Perrin viennent dans le courant de l'après-midi avec leurs enfants. Bien qu'on n'ait fait aucune invitation, il était naturel que nos bons voisins, et surtout leur petit monde prennent un peu part à la fête ; il a fallu malheureusement restreindre le nombre des convives pour le dîner, ce qui nous a privés du plaisir d'avoir la majorité des cousins germains.

Vers 5 heures, on est allé prendre des rafraîchissements : l'orangeade a eu le plus grand succès. La chaleur a un peu cédé au moment où les invités ont commencé à se retirer. Guiguite Lavielle a tiré deux photos, l'une des mariés seuls et l'autre d'un groupe de famille.

C'est vers les 5 heures que les mariés ont fait leurs adieux. L'oncle Charles qui restait seul, leur a demandé si ce n'était pas indiscret de monter sur le devant de l'auto avec l'engagement de ne pas se retourner. Sur une réponse affirmative, il s'installe à côté du chauffeur, les mariés au fond, et en route ! C'est l'hospitalière rue Daumier qui doit abriter leur première nuit de noces, comme naguère celle du ménage Rey.

Le soir du mariage, nous sommes encore 15 à table : chacun se déclare satisfait de la journée qui vient de s'écouler. Après le souper, tandis que les dames s'installent au petit salon pour causer, les messieurs et les jeunes filles infatigables organisent une partie de

2 Jean Ferrari remplaçait son père indisposé.

cachette dans la nuit : les deux camps trichent à qui mieux mieux, mais tout le monde s'amuse : c'est l'essentiel.

21 juillet [1920]. A trois heures de l'après-midi, nous saluons les nouveaux mariés à leur passage sur le viaduc : ils prennent la route des Alpes et couchent la nuit suivante à Veynes, puis font un court séjour à Annecy ; les Potier pour la dernière fois couchent tous à la campagne.

22 juillet [1920]. Aujourd'hui commence la dispersion : on nous laisse seulement la dernière petite, Renée, qui est d'un caractère très facile et qui s'amuse sans bruit toute la journée. Désormais, chaque soir reviendront deux ou trois des Potier qui se disputent le tour pour venir à Castel Bonnette. Toutes ces jeunes filles sont charmantes, quoique de caractères bien différents ; elles n'ont de commun que leur gentillesse et leur gaieté, les plus exubérantes sont Ginette et Mimi (Marie-Louise) qui ont tout à fait le caractère méridional.

23 juillet [1920]. L'oncle Benjamin et tante Léonie partent en voyage pour faire la tournée de leurs religieuses. La varicelle se déclare chez deux ou trois de leurs petits-enfants. Maman se rend au mariage de Jehan de Queylar et d'Isabelle Légré.

24 juillet [1920]. Edmond, Isa et Ludo font amuser aujourd'hui les petites Potier ; ils les font dîner au restaurant de la Joconde à la Corniche, puis leur font faire une promenade en mer en canot malgré un fort mistral qui les secoue d'importance. Malgré ce, elles sont ravies de leur journée.

26 juillet [1920]. Jean Garcin et sa cousine Ginette reviennent de Carcassonne où ils ont emballé tous les meubles que Gabriel avait lorsqu'il était en ingénieur dans cette ville. Ils nous énumèrent les trésors qu'ils ont trouvés, entre autres un lot considérable (12 douzaines au moins, disent-il) de brosses à dents usagées !!!

Joseph Ferrari vient également souper avec nous, et pour distraire la jeunesse on organise des jeux de société, attrapes, etc. Le « jeu de la jambe » postiche obtient le plus grand succès, et tour à tour, Mimi Potier, Gaby, Joseph et Jean tombent presque les quatre fers en l'air en tirant la fausse jambe, au rire de tous les spectateurs.

27 juillet [1920]. Blanche Luyton, la cousine de Ludo, vient déjeuner à Castel Bonnette.

28 juillet [1920]. Le matin aux environs de six heures nous sommes réveillés par des cris stridents, des hurlements de folles... Glacés d'effroi, tout le monde se précipite hors de sa chambre et on s'est aperçu qu'il y a le feu dans la chambre de Ludo et de Mimi. Voici comment la chose s'est produite : Ludo faisait chauffer du lait pour le petit sur un réchaud à alcool ; celui-ci s'éteignant faute de combustible, il le garnit, mais la mèche encore incandescente a mis le feu à l'alcool qui s'est répandu sur le plancher. Les flammes ont gagné la chaise sur laquelle était posé tout le linge de Mimi, sa belle parure de noces, qui en quelques secondes a été la proie des flammes. Edmond, qui est arrivé le premier, a eu la présence d'esprit de saisir la chaise qui brûlait et de la jeter par la fenêtre. Mimi a eu un tragique réveil : elle s'est vue environnée de flammes, a bondi de son lit et s'apprêtait à traverser le feu pour enlever bébé de son berceau quand Ludo a escaladé leur lit et lui a envoyé le petit. Dès qu'elle a eu passé l'enfant à Isa, elle s'est trouvée mal, et Edmond l'a emmenée sur son lit où elle a repris ses sens. On s'est aperçu que Ludo s'était fait de grosses brûlures aux pieds qui le faisaient bien souffrir, les petites Potier sont

allées chez le pharmacien prendre de quoi panser le blessé. Edmond a eu sa chemise roussie ; Alfred a eu aussi sa part de mérite à l'extinction de l'incendie, car il a couru pieds nus et en chemise surveiller les débris du feu sur la terrasse car le mistral violent aurait pu le communiquer à la pinède. Heureusement les assurances ont été généreuses et nous ont donné 952 Fr. ; Mimi a versé un pleur sur sa belle parure et maman la moitié d'un sur sa chauffeuse en tapisserie qui a été la proie des flammes. À part cela on en a été quitte pour la peur, et l'incendie a fait les frais de toutes les conversations aujourd'hui. Tous les Potier sont venus dîner ainsi que Mme Garcin ; le matin, les petites ont aidé ces messieurs à tourner une glace. Après le dîner on a fait de la musique, du phonographe, ces jeunes filles ont esquissé quelques pas de danse et ont fumé force cigarettes, au point que l'une d'elles s'en est rendue malade, mais s'en est fort défendue !

1er août [1920]. Le jour du départ est, hélas, arrivé. Toute cette charmante famille Potier va reprendre le chemin du retour. De part et d'autre, on est navré de se quitter. Je vais perdre de charmantes compagnes qui m'ont bien égayée. Je suis devenu leur « quasi tante » (c'est sous ce nom qu'elles m'appelaient), et ce titre nous unit en quelque sorte par un lien de parenté. On profite des derniers instants à passer ensemble. L'oncle Charles qui est venu nous surprendre, sur les instances de tous, nous débite des monologues de son répertoire qui provoquent de grands fous rires. Le célèbre « Bill maman dit : j'allais vous le proposer » amuse fort son jeune auditoire. Enfin l'heure du départ sonne : on s'embrasse avec heureusement la perspective d'un prochain retour : celui des trois aînées qui reviendront à Marseille présenter à nouveau leur baccalauréat en octobre.

Isabelle et Edmond se dévouent d'aller coucher à la villa de la Pointe Rouge pour garder les choses qui s'y trouvent. Ils partent ce soir et y restent jusqu'au retour du jeune ménage. Isa reçoit le déménagement des affaires de Genette que maman lui expédie par François Peyre.

5 août [1920]. On va recevoir les novis à leur retour de voyage. Ils sont au troisième ciel !

7 août [1920]. Mlle Ghinzone vient passer la journée avec nous. Elle s'extasie devant Édouard qui est véritablement un très bel enfant et qui lui fait toutes ses grâces.

Dans l'après-midi, Mimi et Ludo vont avec Xavier visiter la nouvelle propriété que ce dernier a achetée, il y a quelques mois à Saint Menet. À leur retour, ils nous font part de leurs impressions sur ce château splendide qui sera l'an prochain la demeure des Xavier Fine.

8 août [1920]. Pour la première fois depuis leur retour, les nouveaux mariés viennent à Castel Bonnette. Malheureusement cette bonne journée est un peu gâtée par une forte indisposition d'Isabelle, tellement violente qu'elle nous inquiète même. Au moment du dîner, Isa veut absolument essayer de descendre à la table mais elle s'évanouit presque et on est obligé de la remonter dans son lit. Le docteur qu'on va quérir dans l'après-midi, n'arrive qu'à 10 heures du soir et il nous rassure d'ailleurs complètement. La pauvre Isabelle est donc privée du plaisir de se trouver au milieu de nous aujourd'hui. Et c'est en effet un régal pour l'œil de voir ces deux novis, débordant de joie expansive, se suivant pas à pas. Nous ne reconnaissons plus le calme Gabriel ! Genette un visage épanoui qui fait plaisir à voir. Enfin ils sont l'image du plus parfait bonheur.

Nous leur faisons narrer leurs voyages par le détail ; après Annecy, ils ont fait un séjour à Tours, et ils sont allés voir Madeleine à Rougemont où ils ont fait deux trop courtes visites. Enfin ils ont fait leur dernière étape à Rive de Gier, où par suite d'un malentendu ils ont attendu trois jours le retour des Potier et le service de quarantaine de Monsieur Girard.

15 août [1920]. Le jour de l'Assomption nous réunit tous : nous souhaitons la fête de Mimi et celle de Ludo que nous devançons, et leur offrons une chauffeuse qui doit être expédiée directement du magasin à Brignoles. Après le dîner, ces messieurs m'enlèvent sur ma chaise longue et me descendent à la Bonnette où nous sommes invités à prendre le café.

Dans l'après-midi, le temps se couvre et quelques averses nous obligent à rentrer. Temps peu ordinaire pour un 15 août ! Le soir, on refait une partie de boules, et les grandes enjambées de Gabriel amusent la galerie.

16 août [1920]. Mimi et Ludo nous font leurs adieux, car le lendemain matin il faut qu'ils soient à 5 heures moins 1/4 en gare de Saint-Antoine au seul train qui leur permette de se rendre à Brignoles dans la journée. Leur départ va nous faire un grand vide ; le babil de Bébé surtout va beaucoup nous manquer : ce petit devenait de plus en plus intéressant et commençait à prendre beaucoup de connaissances. Il paraît que le matin du départ, il semble ravi de voir tous les préparatifs et, durant tout le voyage, il est d'une sagesse exemplaire.

La maison devient trop calme ! Heureusement, chaque dimanche nous ramène le ménage Girard, mais souvent Genette arrive seule pour dîner : le pauvre Gabriel est de service jusqu'à trois heures de l'après-midi ; il nous arrive ici seulement vers six heures, mais, malgré tout, son visage est toujours serein et sa bonne humeur fait notre admiration. Peu à peu, l'installation de la ville se complète, et, chaque semaine, on nous signale quelques améliorations.

5 septembre [1920]. On fait faire à Gabriel plus ample connaissance avec l'Hospitallière ; tante Léonie lui a fait les honneurs de sa maison qu'on visite en détails. Xavier, Gabrielle et leurs deux aînés sont de retour d'un grand voyage dont le point extrême était l'île de Wight où ils sont allés voir Marie et Jeanne Fine, bénédictines ; ils ont fait aussi des visites à Paule Fine en Bretagne, à ma sœur Madeleine à Tours, aux Oblates à Montluçon et Nérès ; c'était une sainte tournée !

10 septembre [1920]. Maman et Alfred partent pour Tours. Ils trouvent Madeleine nouvellement installée à Marmoutier, où tout le noviciat vient de déménager, assez éreintée par les nettoyages qu'il a fallu faire avant de prendre possession de ces grands bâtiments. Cette année, elles prendront quelques élèves, et Madeleine doit faire la classe aux enfants et n'aura plus de rapport avec les juvénistes. Elle paraît heureuse de ce changement.

Nos voyageurs ont pris pension aux religieuses du Saint-Sacrement dont ils sont très satisfaits, mais les messieurs étant séparés des dames, Alfred loge à l'aumônerie. La ville de Tours leur plaît beaucoup ; ils font aussi une tournée d'une demi-journée aux châteaux de la Loire. Maman fait venir un jour notre ancienne femme de chambre, Reine, sœur du Refuge à Blois, et après l'avoir fait dîner à Tours, la mène à Sainte Radegonde pour voir Madeleine. Cette brave fille est au troisième ciel, et n'a pas de parole pour remercier maman, car c'est un bonheur ineffable pour elle de la revoir. On visite avec elle les grottes de Saint-Martin, la cathédrale et le tombeau du Saint ; le soir, Alfred la remet dans son train.

Maman revient le 19, et Alfred fait un petit séjour à Paris où il trotte pas mal pour ses affaires. Il revient le 23, et trouve en arrivant le mauvais temps. Durant toute la semaine nous avons pluies, orages, et le soleil ne luit qu'à de très rares intervalles. L'automne arrive de bonne heure ; nous avons eu une assez grande quantité de raisin et surtout de

figues. J'en ai fait sécher un bon nombre et nous avons fait la confiture. Ces derniers temps, grâce au bon état de mes jambes, j'ai pu un peu m'occuper des fruits. Nous quittons la campagne le [blanc] Octobre. La dernière semaine, on m'envoie à la Pointe Rouge pour éviter les fatigues du déménagement.

Nous prenons possession de notre nouveau logement de ville qui est le troisième étage de la maison achetée récemment par les Lavielle, 45 boulevard Périer. Nos recherches de logement étant restées infructueuses, nous sommes heureuses de trouver ce gîte qui nous offre l'agrément du voisinage des Lavielle, mais qui est malheureusement insuffisant pour caser nos meubles. Il faut nous passer d'avoir un salon... Ce qui est inappréciable, c'est la belle exposition de nos chambres au midi avec le grand balcon où l'on peut lézarder en hiver.

Nous louons la campagne à un officier du camp des tirailleurs des Aygalades : le lieutenant Rocca qui prend possession de nos appartements avec sa femme et son jeune fils. On leur donne la jouissance de deux chambres au midi, la salle à manger, la cuisine et une chambre de bonne à raison d'une location de 200 Fr. par mois. Ils sont des locataires agréables. Quand nous venons passer l'après-midi ici, nous apercevons de loin la silhouette d'un noir... car en fait de bonne, l'officier a un ordonnance sénégalais.

1921

Ils quittent Castel Bonnette le 5 mai, et nous rentrons chez nous le 7, précédant de 2 jours le déménagement. La maison est dans un désordre fou ; entre autres choses, il y a le salon plein d'objets hétéroclites, provenant du garde-meuble que nous avons en ville, et il faut caser tout cela, déménager des lits, et surtout faire la place aux meubles des Rey. Car le grand événement de la saison, c'est l'arrivée de nos Brignolais qui quittent définitivement Brignoles pour venir s'installer à Castel Bonnette. Ludovic cherche à se débarrasser de son greffe, car il vient d'acheter un cabinet d'affaires (contentieux) dans notre ville. Il fait depuis avril la navette entre Marseille et Brignoles et partage ses semaines entre les deux. Ce qu'il va continuer à faire une partie l'été. Nous sommes ravis de sa détermination, au lieu de se voir à de rares intervalles, vivre ensemble : cela aurait paru un rêve, si nous n'avions pas eu du temps pour nous faire à cette idée. Nous verrons s'élever la petite famille qui doit s'augmenter du n°2 en juillet, et nous pourrons seconder Mimi dans sa tâche.

8 mai [1921]. On consacre ce dimanche aux grandes transformations : changements de gros meubles dont voici les principaux : maman vide sa chambre pour recevoir celle de Mimi et Ludo ; son grand bureau et sa toilette vont dans la chambre d'Isa, sa commode dans ma chambre. On descend trois bureaux inutilisés dans les chambres de bonne. Le vestibule doit recevoir 2 grandes armoires : on déplace le canapé, la console, le poêle. Alfred, Gabriel et Edmond, en bras de chemise, procèdent à ces déménagements tandis que les dames manient le ballet et le plumeau.

11 mai [1921]. Nous recevons le déménagement de Brignoles : un camion auto et une remorque. Cette dernière renferme les meubles destinés à garnir la petite villa Pinède Bonnette qui, étant libre, va pouvoir être louée meublée à un prix avantageux, étant donné la pénurie de logements. Tout le mobilier de Brignoles n'a pu entrer dans ce voyage, et il faudra encore une voiture. Une complication survient : on pensait pouvoir faire entrer les camions devant la maison : impossible de passer, il faut tout débarquer devant Pinède Bonnette et porter à bras jusqu'ici. Le garage sert de refuge à tout ce qui est inutilisé. Alfred est allé chercher à Brignoles le jeune Édouard avec sa bonne : le pauvre petit nous

arrive avec un œil presque poché par un orgelet, aussi son arrivée à Castel Bonnette est-elle signalée par des cris.

13 mai [1921]. Arrivée de Mimi et de Ludo. Ils mènent avec eux leur cuisinière qui va aider quelques jours. C'est sans regret qu'ils ont quitté Brignoles. Depuis quelques temps leur maison était transformée en hôtel : leur départ était attendu avec impatience par le propriétaire. Ils ne retrouveraient jamais, il est vrai, de si beaux appartements et surtout à un tel prix... Ils prennent possession de la chambre rose où ils passeront l'été.

15 mai [1921]. Le jour de la Pentecôte se passe encore en arrangements de maison avec l'aide de nos deux ménages citadins : on fixe des tableaux, on case les bibelots. Peu à peu la maison prend un aspect plus ordonné, tous les nouveaux meubles qui la garnissent lui changent un peu la physionomie.

29 mai [1921]. Nous sommes conviés aujourd'hui à la procession du Saint-Sacrement au château des Tours. C'est la première fois depuis 30 ans qu'on y fait cette cérémonie. La marquise a prié maman de venir avec ses enfants au château prendre des rafraîchissements avant la procession. Vers 3 heures, nous nous dirigeons donc au complet vers le Bois des Tours. Tout le long du chemin, nous apercevons des gens qui s'y dirigent en groupe. Nous sommes donc reçus au château où sont déjà réunis une vingtaine d'amis des de Foresta. Chacun se divertit à la vue d'une bonne vieille dame qui a arboré pour la circonstance une robe datant au moins du 3ème empire !...

Le clergé arrive : il se compose de notre curé Mr Gandolfi et du chanoine Coupin, ancien curé de la Viste qui doit officier. À l'heure convenue nous allons nous mêler à la foule des fidèles qui remplissent déjà la cour d'honneur où un reposoir est dressé. Les prêtres vont solennellement chercher le Saint-Sacrement dans la chapelle du château, après une vibrante allocution que notre curé nous adresse du haut du perron. Après le chant des complies, la procession se forme. Edmond, Ludo, Gabriel et Alfred ont été invités à porter le dais au départ ; une trentaine de messieurs suit le Saint-Sacrement. On estime qu'il y a 800 à 1000 personnes qui prennent part à la procession. On fait le tour des pelouses puis, revenant par la cour d'honneur, on se rend sur la façade opposée où est dressé un autre reposoir, et c'est avec la mer comme fond de décor qu'on donne la seconde bénédiction. Ce parc offrait véritablement un cadre unique pour la procession de la Fête-Dieu. Le temps s'est heureusement bien prêté à la fête, et tout le monde s'est retiré satisfait.

30 mai [1921]. Aujourd'hui un événement de famille nous appelle en ville. Marguerite [Guiguite] Lavielle, notre charmante cousine, épouse Mr Léonce Frachon et son mariage se célèbre en l'église du Sacré-Cœur (chapelle provisoire rue Saint-Sébastien). Le cousin du marié, Monsieur l'abbé Frachon préside la cérémonie.

Le repas de noces a lieu au boulevard Périer où une trentaine de convives prennent place autour des nouveaux mariés. Alfred et moi représentons la famille. Dans l'après-midi quelques parents viennent féliciter le nouveau couple. Notre cousin a déjà toutes les sympathies, ainsi que sa famille si connue dans la région de l'Ardèche d'où ils sont originaires.

5 juin [1921]. Nous avons remis au lendemain la fête de maman afin de pouvoir la lui souhaiter tous ensemble le dimanche. Nous offrons des roses de Castel ; malheureusement notre cadeau (un nouveau missel, rêve de maman) n'est pas encore arrivé. Mais une chose nous intrigue : Isabelle tient entre les mains un paquet assez volumineux qu'elle remet à maman.

Quelle n'est pas notre surprise à tous de voir une série de brochures fraîchement sorties de l'Imprimerie Marseillaise, portant à la première page cette inscription : « A la mémoire d'Alfred Marie François Fine, né le 10 octobre 1849 – décédé le 12 mars 1916. »

Nous sommes tous émus de la délicate pensée de notre aînée d'avoir groupé en quelques pages, forcément trop courtes les traits principaux de la vie et le récit de la mort de notre cher papa, le tout si parfaitement présenté dans une élégante brochure (avec portrait hors-texte très bien reproduit) – tirée à 25 exemplaires, par les soins d'Edmond. C'est certainement là le plus beau, le plus touchant cadeau de fête qu'on puisse faire à maman.

11 juin [1921]. Maman fait une absence de trois jours : elle va voir Madeleine qui vient d'être envoyée au Sacré-Cœur de Montpellier. La congrégation vient d'avoir de graves ennuis à Marmoutier : on a su au ministère que trois religieuses, dont Mme Fine, y enseignaient aux enfants et on les a menacées des plus graves ennuis si dans les 24 heures elles continuaient.

Les trois personnes en question ont donc disparu dans la nuit suivante et les élèves au nombre d'une quinzaine ont été licenciées. Madeleine a reçu son obédience à Lyon pour Montpellier, c'est là que maman l'a vue ; elle fait la première classe et a retrouvé avec plaisir les tempéraments méridionaux.

Maman est restée du samedi au mardi ; elle a logé chez les Franciscaines et a pris ses repas de midi au Sacré-Cœur. Le jour de son départ, elle a rendu visite à Marie et Camille Lieutier, religieuses dominicaines dans cette ville.

14 juin [1921]. À son retour, elle trouve ici Mimi couchée depuis la veille avec fièvre. Durant quelques jours aucun symptôme ne nous renseigne sur la nature de cette fatigue, puis le docteur pronostique de l'auto-intoxication intestinale qui procède sans doute de la grippe, car tour à tour c'est la gorge, le nez et les bronches qui se prennent, le tout sans gravité heureusement, mais nécessitant un régime de diète et le lit, fort pénible pour Mimi en sa position.

21 juin [1921]. Les Lavielle arrivent à la Bonnette qui a été occupée depuis l'automne par la famille Berlandier. Le jeune ménage Frachon, en pleine lune de miel, voyage à travers la Bretagne, la Touraine, Paris... Le ménage Gros a un héritier depuis le mois de mars. C'est un petit Jacques qui apporte beaucoup de joie à ses parents et à ses grands-parents. Ils viennent s'installer en même temps que les Lavielle.

22 juin [1921]. Maman et Alfred se rendent à une triste cérémonie. On enterre aujourd'hui notre cousin, Jules Drujon, qui vient de succomber des suites d'un accident survenu il y a un mois. Se rendant en pèlerinage aux Saintes-Maries avec ses sœurs, il a été heurté par une branche d'arbre qui l'a renversé du haut du car-auto où il se trouvait lui faisant de graves blessures. Malgré tous les soins dont on l'a entouré, il a fini par être emporté dans d'horribles souffrances héroïquement supportées. Ce pauvre garçon avait subi quatre années de captivité durant la guerre. Il avait une très belle situation d'avocat et devait prendre la succession de son père. Sa mort est un immense malheur et tous les siens sont dans la désolation.

5 juillet [1921]. On a pu enfin venir à bout de la fatigue de Mimi. Elle se lève aujourd'hui pour la première fois et commence à s'alimenter légèrement depuis quelques jours. Elle espère n'accoucher qu'à la fin du mois et compte bien se rétablir dans l'intervalle.

8 juillet [1921]. Mimi a passé la journée dans la chambre de maman, elle se sent de mieux en mieux ; nous travaillons ensemble l'après-midi. À cinq heures, elle se recouche encore très bien, mais... bientôt il faut envoyer chercher le docteur, car bébé s'annonce. Maman s'affole car elle est seule avec moi qui ai en ce moment mal au genou. Elle prie Noëlie d'aller téléphoner à Ludo qui est en ce moment à ses affaires. Le docteur vient et repart en disant qu'il repassera plus tard.

Sur ces entrefaites, Isabelle et Edmond reviennent d'Aix ; Ludo arrive enfin ; les choses se précipitent tellement qu'à 7 heures l'enfant était là ; le docteur arrive en courant, stupéfait de la rapidité avec laquelle cette enfant est née. Heureusement tout est pour le mieux ; Mimi aussi vaillante que possible et la fillette est belle et très bien venue. Elle pèse 3 kg 800. Rien n'avait été préparé pour la recevoir, aussi la maison est dans une agitation rare ; la nuit étant tombée, on a encore plus de peine à trouver les objets nécessaires.

Enfin tout rentre dans le calme ; une garde arrive de la ville pour passer la nuit auprès de Mimi ; nous faisons souper le docteur Olivieri, et chacun va goûter un repos nécessaire après les émotions de la journée.

9 juillet [1921]. Les habitants de la campagne viennent féliciter l'heureuse maman. Un orage éclate dans l'après-midi. Vers 5 heures, une auto arrive, c'est Xavier Fine qui nous mène la Sœur Louise qui doit soigner Mimi : elle vient de passer un mois auprès de Gaby qui a eu son 11e enfant, Bernard. On l'installe dans la chambre de réserve où elle garde la petite la nuit.

11 juillet [1921]. Monsieur et Madame Rey arrivent sur télégramme, car on a fixé le baptême au lendemain mardi. Ils sont ravis d'avoir une belle petite-fille, et leur admiration ne tarit pas envoyant leur petit-fils. Ils trouvent Mimi bien, quoique maigrie, ce qui n'est pas étonnant après le régime de diète qu'elle a subie. Maman leur cède sa chambre.

12 juillet [1921]. Dès l'aube, nous commençons les préparatifs pour la journée. Ludo a invité le vicaire de Brignoles, Mr l'abbé Carbonel à venir baptiser son enfant. Il l'invite à dîner, ainsi que Mlle Ghinzone.

Nous sommes donc 11 à table (les Girard n'y sont pas). Au dessert, champagne. Immédiatement après le dîner, on dresse la table du goûter, car le baptême est à 3h 1/2. Un peu avant l'heure arrive un taxi qui a amené de la ville les Girard avec leurs nièces. Il emmène les dignitaires à la fête ; les autres s'acheminent pédestrement vers l'église où attendent les invités, c'est-à-dire les oncles et tantes, la jeunesse et les voisins de la campagne. Il y a trois bébés de l'âge d'Édouard : Madeleine Perrin, Jacqueline Garcin et Monique Bossy, tout ce petit monde est pouponné, bichonné ! Notre petite Monique est très sage durant la cérémonie : Madame Rey et Edmond la tiennent sur les fonts baptismaux.

On se rend ensuite à la campagne où l'on fait le goûter traditionnel avec une joyeuse animation. Deux ecclésiastiques président la table : Mr l'abbé Carbonel et le curé de la Viste. On passe le reste de l'après-midi sur la terrasse et la journée s'achève agréablement.

15 juillet [1921]. Décidément le mois de juillet est fécond en heureux événements dans notre famille. Aujourd'hui, maman accompagne Alfred pour la demande officielle de la main de Mlle Germaine Feuillère, une charmante jeune fille de 18 ans qu'il a connue à des réunions de danse cet hiver.

Nous sommes bien satisfaits de ces fiançailles et Alfred est très impatient de nous faire faire la connaissance de sa fiancée au sujet de laquelle il ne tarit pas ! Nous annonçons la

nouvelle aux habitants de la campagne ainsi qu'à Mr et Mme Rey qui étaient encore au milieu de nous et qui s'associent à notre joie. Ils repartent le lundi suivant 18 juillet. Nous recevons plusieurs visites de félicitations, les Coirard, les d'Astros, Mme de Queylar, les Durrand, les Gaston Garcin... Tout le monde arrive à la fois et nous fait narrer l'historique des fiançailles d'Alfred ; on s'intéresse beaucoup à Mimi et à sa petite.

24 juillet [1921]. Nous recevons la visite de Mr et Mme Feuillère et leurs deux filles. Mimi et moi sommes les seuls à ne pas les connaître. Ils arrivent par le train de 4h 1/2. Alfred va à leur devant et leur fait les honneurs de la campagne. Après avoir pris quelques rafraîchissements, nous nous mettons sur la terrasse où nos visiteurs apprécient la brise qui est délicieuse, malgré la canicule.

Les Lavielle montent plus tard et font connaissance de la famille Feuillère. Tante Léonie arrive en courant du fond de la campagne et ne les rejoint qu'au moment du départ sur le portail. Les Girard sont absents aujourd'hui ; ils sont à Rive de Gier.

25 juillet [1921]. Il y a le soir de ce 25 juillet une nouvelle arrivée dans la campagne. C'est une Follette n°2 dont Edmond vient de se rendre propriétaire, une belle auto qu'il a eu l'occasion d'acheter de la façon suivante : Ludo était retourné de Brignoles le samedi avec le comte de Rivas qui lui avait offert une place dans son auto. Le chauffeur dit à Ludo que son patron avait l'intention de vendre sa voiture. À son retour Ludo vint à Edmond cette auto avec tant d'éloquence que celui-ci, qui pourtant n'avait pas l'intention d'en acquérir une cette année, se décide sur-le-champ à l'acheter...

Le lendemain, Alfred et Ludo vont donc voir si la voiture est toujours disponible, puis ils amènent le propriétaire à Edmond qui conclut l'affaire et prend de suite livraison de son achat. Voilà pourquoi ce soir, nous voyons arriver une belle Panhard à qui tout le monde fait le meilleur accueil ! Bien vite, on lui fait une place dans le garage encombré de meubles et de caisses.

31 juillet [1921]. On affrète l'auto pour se rendre au dîner de fiançailles qui a lieu chez les Feuillère au 32 bd de la Liberté. Grâce à cette bénie auto, je pourrai prendre part à cette fête de famille sans aucune fatigue et assister à la messe dans la chapelle des Capucines, rue Villeneuve. Cette journée est très réussie. Il faut évidemment faire abstraction de la chaleur qui est assez accablante. Un bon repas de 18 couverts nous est servi autour d'une table artistement décorée. Chacun des jolis menus peints à l'aquarelle par Henriette, sœur aînée de Germaine. Après le repas, les messieurs Feuillère nous tiennent sous le charme de leur déclamation ; vers 4 heures, on nous sert des rafraîchissements et on fait de la musique. Edmond raccompagne les Girard à la Pointe Rouge et emmène Alfred avec sa fiancée, enchantés de faire ce petit tour d'auto. C'est aujourd'hui qu'il lui a donné la bague de fiançailles.

Dans la semaine, les Perrin reviennent de voyage ; ils sont allés à Lourdes en auto, avec leurs deux aînés. Leur exemple incite Edmond à faire des plans analogues...

2 août. Mimi et Ludo nous quittent pour aller faire une villégiature dans les Pyrénées. Ils laissent leur benjamine entre les mains de Sœur Louise qui est une vraie maman pour cette petite. Notre petite Monique est un peu menacée d'avoir les croûtes de lait. Grâce aux soins dont on l'entoure, on a raison des petits bobos qu'elle a sur la tête. À part cela, elle se porte bien et passe ses journées entières au grand air jusqu'à 10h du soir.

6 août [1921]. Gabriel et Genette viennent coucher ce soir de samedi à lundi. Madame Feuillère et Germaine viennent nous rendre visite. Nous les menons le soir à l'Hospitalière où Gabrielle et Xavier sont venus passer l'après-midi avec leur famille. Alfred et moi reconduisons ces dames en auto jusqu'à leur domicile. Pendant ce temps, on a reçu à Castel Bonnette la visite des Gérard, nos anciens voisins de la rue Grignan.

7 août [1921]. Nous passons la journée à l'intérieur de la maison, car la chaleur est torride ; l'atmosphère paraît embrasée : il souffle un espèce de sirocco brûlant. Le thermomètre monte à 36°. Le lundi, il monte à 37°. Les nuits sont aussi fort chaudes.

12 août [1921]. Édouard à 39°8 de fièvre ; il commence à avoir de petites plaques sur la figure qui ne font que s'étendre ; la fièvre persiste, nous gardons le petit pendant cinq jours au lit et à la demie diète. Il donne une peine inouïe à garder car les démangeaisons le tourmentent beaucoup et maman qui le garde la nuit n'a pour ainsi dire pas fermé l'œil. Le docteur de Saint-Antoine que nous faisons venir ne donne pas beaucoup de lumière ; aussi nous appelons le docteur Bartoli qui diagnostique une poussée d'impétigo. Elle est heureusement sur son déclin grâce aux soins minutieux dont nous l'entourons. Et nous pouvons vite rassurer ses parents. Sur ces entrefaites, la bonne que Mimi nous avait laissée avant son départ nous donne son congé. Nous ne la regrettons nullement ; elle ne rendait pas de service, aussi son départ ne change-t-il pas beaucoup les choses.

15 août [1921]. La petite est dans une passe de grandes scènes, elle crie tellement que les voisins nous demandent si on lui « plaint la nourriture » !

Le petit est rendu très grognon par son malaise. Nous avons de ces duos à se boucher les oreilles. Aujourd'hui ils nous font un concert incessant.

Les Girard sont venus dîner et ne comptent repartir que demain matin. Le mistral souffle et apporte beaucoup de fraîcheur qu'on apprécie après la canicule de ces derniers temps.

18 août [1921]. Claire Perrin quitte l'Hospitalière avec sa famille. Cette année, cette vieille campagne a bien perdu de son animation à cause du départ des Xavier Fine qui se sont définitivement fixés à Saint-Menet. Mais leurs enfants ont un grand attrait pour la Viste et ils se disputent le tour pour venir y séjourner deux par deux. Il y a cette année Louise Salles qui est revenue chez elle, ne pouvant rester au couvent pour cause de santé. Il y avait 11 ans qu'elle avait quitté sa famille.

21 août [1921]. Nous partons après le dîner pour la Fare en auto : Edmond, Isabelle, maman et moi. Alfred est absent, car il passe à présent ses dimanches à Bédarrides où villégiaturent les Feuillère. Les Girard n'ont pu venir aujourd'hui, aussi sommes-nous libres. Nous passons par Roquefavour, Realtort. Arrivés à la Fare, porte de bois chez les Ferrari ! Nous allons à leur recherche dans le village et finissons par les découvrir à la séance du patronage. Quand nous entrons, nos cousins Charles et Alfred sont en scène, mais c'est la fin de la comédie. On est bien étonné de nous voir : nous allons ensemble à la villa Saint-Jean où l'on jouit de se retrouver. Isabelle a apporté le goûter acheté à Saint-Antoine. Il manque Marguerite et Joseph, ce dernier est à la chasse. Au moment de partir arrivent Mr de Garam en auto, avec sa fille et Charlotte Ferrari. Surprise de se rencontrer. À l'instant où nous montons en auto, la fille Odile qui s'était accrochée à Edmond se met à pleurer car elle a cru à une blague d'Edmond qui lui avait proposé de l'emmener. Nous prenons avec nous l'oncle Léonard qui vient coucher à Castel Bonnette. À notre retour nous trouvons Mr et Mme Charles Garcin qui nous attendent.

28 et 29 août [1921]. Nous avons à la Viste, les fêtes de l'Adoration qui sont particulièrement brillantes grâce au zèle de Mr le curé. Tous les offices sont bien suivis ; à celui de 7 heures du soir, il y a la procession du Saint-Sacrement dans le jardin illuminé. Genette et Gabriel sont venus coucher le samedi, ils passent la journée du dimanche avec nous. Tante Louise Ferrari vient nous surprendre à déjeuner, étant seule chez elle en ce moment. L'après-midi, les Rey reviennent de voyage. Ils sont contents de leurs vacances, et ravis surtout de retrouver leurs chéris en bon état de santé. Bébé ne garde pour ainsi dire plus de trace de son mal, Sœur Louise est fière de Monique, c'est une jolie petite qui égaye la maison de ses cris. Mimi et Ludo ont séjourné à la Cadiac, près d'Arreau dans les Hautes-Pyrénées. Ils sont allés jusqu'à Lourdes et à Biarritz, et au retour on fait une petite visite à Madeleine.

31 août [1921]. Nous recevons ce matin la visite de Léon Drujon, un très bon parent que l'on reçoit avec plaisir. Il fait avec grand intérêt le tour de la maison qu'il ne connaît pas ; les Salles l'accompagnent, ces derniers quittent la campagne le lendemain pour finir l'été chez les Xavier à St Menet.

3 septembre [1921]. Castel Bonnette va se vider à son tour : c'est le 3 au matin que Follette n°2 est affrétée pour emmener 4 voyageurs à Lourdes : les Olive, maman et moi. Quel beau voyage en perspective ! Au moment de partir, grand émoi ! Mimi appelle la bonne, une jeune fille rentrée depuis 3 jours dont elle était très satisfaite... on cherche en vain : Mlle Jeanne a filé à l'anglaise le matin de fort bonne heure. Personne ne l'a vue. Elle n'a rien dit sur ses projets. Ses affaires ayant disparu de la chambre, on écarte l'idée d'un suicide ou d'une folie subite. C'est sans doute un accès de neurasthénie qui l'a fait partir subito... Mimi est toute retournée, nous sommes ennuyées de la quitter à cet instant critique, mais nous lui laissons heureusement deux bonnes pour la seconder.

Nous emmenons Alfred jusqu'à Arles d'où il prend le train pour Bédarrides, afin de rejoindre sa fiancée. Notre première étape est à Montpellier, visite à Madeleine. Maman et moi sommes hébergées au Sacré-Cœur. Ensuite Lamalou, Carcassonne où nous couchons ; la nuit suivante à Mirepoix (Ariège), après de fort jolies routes, le Mas d'Azil. L'auto nous donne certains ennuis, plusieurs arrêts forcés, éclatement à Pamiers.

La dernière journée avant Lourdes est particulièrement néfaste : un attelage de bœufs monumental nous aplatit une aile à Saint-Gaudens ; puis à 15 km de Lourdes, à un tournant brusque, une voiture d'école se précipite sur nous : l'auto est dans une ornière ; il faut deux bœufs pour la tirer de là. Enfin, pour achever la série de guignse, à l'hôtel Heins où nous nous présentons en arrivant à Lourdes, on a disposé des chambres qu'on nous avait promises. Obligés à 8 heures du soir de filer sur Argelès où nous laissons passer la fête du 8. Le lendemain, nous pouvons enfin loger à Lourdes, hôtel de la Chapelle, où nous rencontrons les de Foresta qui ont accompagné Mme de Clapiers. Nous assistons aux belles et émouvantes cérémonies ; il y a eu les jours précédents de grands miracles, dont trois au pèlerinage marseillais.

Après Lourdes, arrêt à Bagnères-de-Bigorre, achat de lainages ; nous passons deux nuits à Arreau où Edmond fait réparer l'auto : nous allons à pied à Cadiac voir l'hôtel où ont séjourné les Rey. Belle ascension du Col d'Aspin (1500 m), puis visite de Luchon. Retour par Saint-Girons, Foix, petite ville dont la situation nous ravit, Saint-Paul de Fenouillet, les Corbières, routes et chemins atroces, nous cassons un ressort arrière. Dernière nuit à Béziers, d'où nous revenons dans la journée après une sérieuse avarie à un ressort avant en pleine Crau.

17 septembre [1921]. Nous sommes le soir du 17 à Castel Bonnette ; pour le pauvre Edmond, la joie du voyage a été empoisonnée par le souci que lui a donné sa voiture ; outre les pannes de machine, nous avons eu une déveine insensée pour les pneus : crevaisons répétées, deux éclatements, le plus souvent sur le coup de midi sur des routes ensoleillées. Malgré cela, nous gardons le meilleur souvenir de ces deux semaines où nous avons parcouru de si beaux pays, grâce à la gentillesse de notre cher Edmond qui, aussitôt en possession d'une auto, a voulu en faire bénéficier son entourage. Pendant notre absence, Mademoiselle Ghinzone, l'amie des Rey, est venue tenir compagnie à Mimi, qui a ainsi été bien secondée auprès des enfants et a eu une agréable société. Elle a mis la main sur une domestique, qui est entrée avec sa fillette âgée de 12 ans, et elle s'en loue beaucoup.

24 septembre [1921]. Monsieur le curé de la Viste vient déjeuner avec nous. Au moment du dîner, Edmond fait remarquer à Mimi que la petite Monique a mauvaise mine. Elle a depuis quelques jours des digestions un peu moins bonnes.

25 septembre [1921]. Dans la journée du dimanche, elle continue à être fatiguée et finit même par rejeter ses biberons qu'elle prend sans appétit. La diarrhée augmente et d'heure en heure la pauvre mignonne devient plus pâle ; Mimi s'inquiétant, on va chercher le docteur qui diagnostique de la gastro-entérite aiguë et ordonne le régime exclusif de l'eau sucrée. Bientôt notre jeune Monique se met à rendre l'eau.

26 septembre [1921]. Dans l'après-midi de lundi, tante Louise Ferrari et Marthe Bossy viennent nous voir ; elles sont excessivement impressionnées de voir la petite dans cet état ; le fait est qu'elle est bien bas. Le docteur a chez lui heureusement un sérum marin qu'il peut lui appliquer le soir même.

27 septembre [1921]. L'effet ne tarde pas à se faire sentir puisque dès le lendemain matin la malade commence à garder son lait. Durant deux jours, l'entérite diminue de plus en plus, les fonctions redeviennent normales, mais la pauvre petite ne reprend aucune vigueur, on n'entend même plus ses cris. Le docteur pourtant ne désespère pas de lui voir reprendre le dessus et il applique matin et soir le sérum à dose de 250 g à la fois le dernier jour !

29 septembre [1921]. Le jeudi matin le docteur Olivieri paraît assez satisfait, bien que, depuis la veille la petite ait du muguet dans la bouche et un peu de suffocation qu'on attribue à ce mal. À cause de cela, elle prend difficilement son lait : Mimi voit qu'il lui reste à la gorge. Après le dîner, elle va parler au Docteur trouvant la petite très mal. Hélas ! Il n'y a aucun remède ! Il faut envisager la terrible réalité : notre Monique est en agonie. Mademoiselle Ghinzone arrive sur ces entrefaites ; elle nous aide à entourer Mimi à cette heure déchirante pour le cœur d'une mère... à 3 heures moins 1/4 notre petit ange partait pour le ciel !

Des voisines obligeantes vont téléphoner à Ludo, qui arrive de la ville un instant après, bouleversé. Par le même moyen, on arrive à prévenir Edmond qui peut faire savoir le malheur à Genette, et à Isa qui était en ville ; ils arrivent ensemble dans la soirée, et Gabriel les rejoint encore plus tard. Tous sont frappés de la ravissante expression et du sourire qu'a Monique dans son moïse de dentelle, au milieu des roses. On lui a mis entre les mains un ange en ivoire et elle semble jouer avec ce hochet.

Les Lavielle nous entourent de leur affectueuse sympathie ; Salvat a rêvé à l'heure même de la mort de la petite, qu'il la voyait monter au ciel au milieu des anges ! Grâce à la foi, ce

rêve est le symbole d'une certitude bien consolante.

Mlle Ghinzone, qui est le dévouement incarné, s'offre avec insistance à veiller auprès du petit berceau. Les Girard passent aussi la nuit sous notre toit.

30 septembre [1921]. Nous recevons quelques visites de parents et d'amis dans la journée ; tous sont douloureusement surpris de la rapidité avec laquelle l'enfant a été emportée. On fait savoir le triste événement aux plus proches parents que l'on peut atteindre, l'avis ne devant paraître dans les journaux qu'après les obsèques.

1er octobre [1921]. Par le même train arrivent Monsieur Rey et Alfred, ce dernier revient de la Haute-Loire où il séjournait délicieusement avec les Feuillère quand un télégramme est venu lui apprendre la pénible nouvelle. Germaine et sa mère ont voulu l'accompagner dans son voyage de retour. Elles viennent nous témoigner de leur sympathie dans l'après-midi pendant la triste cérémonie du convoi ; il y a aussi quelques personnes de la famille qui ont pu être averties. Les Girard passent encore la nuit et la journée du lendemain avec nous.

3 octobre [1921]. Le lundi, c'est Isabelle qui part pour la ville. Monsieur Rey reprend aussi le chemin de Saint Donat. Les Lavielle ont quitté la Bonnette, l'avant-veille, aussi la campagne et la maison semblent bien vides après ces départs successifs.

7 octobre [1921]. Un télégramme nous a annoncé la veille l'arrivée de Madame Rey à 4h 1/2. Elle nous amène la courte visite de Mademoiselle Ghinzone, en partance pour l'Italie. On parle beaucoup du cher petit ange, si rapidement enlevé, de ses derniers instants, et ce n'est pas sans émotion que l'on évoque tout cela... Bébé, d'abord intimidé par sa bonne maman, s'épanouit en voyant une auto surgir d'un sac : c'est un joli joujou qui lui est destiné.

Nous installons Madame Rey dans la chambre des Olive. Sa première nuit à Castel Bonnette ne se déroule pas dans le calme. À 1 heure ½ du matin, je suis réveillée par la sonnerie du portail ; j'entends ensuite des voix d'hommes, des pas : on frappe aux fenêtres du sous-sol. Transie de peur, je réveille maman qui à son tour entend sonner et s'empresse de réveiller Ludo et Alfred. Ces derniers s'habillent sommairement et sortent tout armés, pour se rendre compte de ce qui se passe ; personne aux alentours. Nous pensons que l'on a dû se décourager de se faire entendre, quand tout à coup, nouvelle sonnerie ; Alfred tire un coup de revolver en l'air et se précipite au portail. C'est le Dr Olivieri escorté de deux messieurs qui viennent chercher un appareil de piqûre, oublié ici par le docteur qui en a besoin d'urgence. Nous respirons enfin et retournons dans nos lits. Ce n'est pas tout : sur le matin, on entend des cris venir de la traverse : « Arrêtez-le ! Au voleur ! » On nous apprend plus tard que ce sont des voleurs de poules qui ont été pincés au moment où ils visitaient le poulailler de Mme Secondo ; grâce au coup de revolver d'Alfred, les gens du voisinage avaient l'éveil et cela leur a permis d'entendre les malfaiteurs et de les arrêter. Durant le jour, la traverse commente les événements de la nuit et de bouche en bouche le récit se déforme : on dit que les Fine ont été dévalisés cette nuit, etc....

10 octobre [1921]. Départ de Madame Rey. Cette année l'automne est exceptionnellement doux. Il paraît qu'il faut remonter à plus de 100 ans en arrière pour trouver un mois d'octobre aussi chaud : nous avons 25° au milieu du jour ; il ne fait pas de vent, le ciel est toujours très bleu ; c'est à croire que l'hiver n'arrivera jamais ! Nous passons nos journées sur la terrasse jusqu'à la nuit, sans éprouver même le soir, l'envie de se couvrir ; nous

avons pourtant encore nos vêtements d'été.

Ludo a utilisé la carcasse de mon ancienne tente pour faire couvrir le lavoir par le menuisier. Il a réalisé aussi un projet élaboré depuis un certain temps : la construction d'un poulailler qu'on a édifié dans la pinède entre le lavoir et le hangar.

20 octobre [1921]. C'est encore par un temps d'été que nous quittons la campagne ; le ciel est parfaitement serein et tout le monde se plaint de la chaleur excessive. Les arbres ont toutes leurs feuilles, les rosiers sont en fleurs : c'est vraiment à regret qu'on va s'enfermer dans les murs de la ville. La veille de notre départ, nous avons une agréable surprise, Maurice Durrand, puis sa femme, viennent visiter la Pinède Bonnette avec l'intention d'y passer l'hiver, ne trouvant pas de logement en ville, et leur campagne se trouvant trop isolée pour y laisser Paulette seule toute la journée. Notre petite villa leur plaît beaucoup aussi ils décident de la louer à maman. De part et d'autre, on est très heureux de cette combinaison. Mimi et Paulette seront les premières à apprécier ce proche voisinage qui leur permettra de se réunir souvent dans leur solitude.

27 octobre [1921]. Nous venons maman et moi déjeuner à Castel. Mimi a pris ses quartiers d'hiver : elle est entrée dans ses meubles, dans la chambre de maman ; la salle à manger lui servira aussi de salon de bataille : elle a deux domestiques, dont la fille de François Peyre comme cuisinière et, de ce côté-là, n'a pas de souci pour l'instant. Après dîner nous recevons Ginette Potier qui arrive d'Aix où elle a passé l'oral de sa philosophie, puis, peu après, arrive Genette. Nous allons ensemble rendre visite à Paulette qui paraît très satisfaite de son installation (elle date seulement de la veille) et nous ne rentrons en ville qu'à la nuit.

Mr et Mme Rey viennent passer un mois à Castel Bonnette et, en leur aimable société, l'hiver ne paraît pas trop long à Mimi. Elle a aussi le bon voisinage de Paulette Durrand avec qui elle a des rapports de tous les jours et de toutes les heures.

22 décembre [1921]. Nous venons faire le dîner de Noël avant la fête, car une dinde arrivée de Saint Donat ne peut attendre plus longtemps. Joyeuse réunion de famille. Tout le monde s'intéresse aux progrès de Bébé qui devient de plus en plus gentil.

1922

[11 février 1922]. Le 11 février, en l'église des Réformés a lieu le mariage d'Alfred et de Germaine. Léon Drujon bénit le jeune couple. Belle cérémonie suivie d'un excellent repas de noces dans les salons Massilia, 46 convives sont réunis autour des nouveaux mariés ; toasts de Ludovic, de Georges Ferrari, de François Feuillère. Brillante réception dans l'après-midi ; on danse avec entrain et l'on fait de fréquentes visites au buffet.

[avril 1922]. Au début d'avril, le ménage Maurice Durrand quitte Pinède Bonnette, car Paulette sur le point d'accoucher va retourner pour cette circonstance en ville. Mimi et Ludo, ayant eu des ennuis de domestiques tout l'hiver, pour simplifier leur service, prennent la succession des Durrand dans la petite villa. Dans le courant du mois, Mimi fait une fausse couche et nous prenons Bébé comme pensionnaire au boulevard Périer, jusqu'au rétablissement de sa maman.

4 mai [1922]. Maman et moi, arrivons à Castel Bonnette.

10 mai [1922]. Les Rey partent pour Saint Donat ; ce changement d'air va contribuer à fortifier Mimi, mais c'est pour nous un grand vide que ce départ.

13 mai [1922]. Nous recevons dans la soirée Mr et Mme Trouillet et leur fille Yvonne, que nous avons à dîner ainsi que nos trois ménages. On évoque avec eux le bon temps passé et les rapports si bons qu'on a toujours eu ensemble du temps du brave docteur Dutrait qui était un si grand ami de la famille.

Dans l'après-midi de ce jour, nous nous sommes rendus au baptême de Cécile Bossy 2ème fille de notre cousine Marthe.

14 mai [1922]. Jour de la fête de Jeanne d'Arc. Nous allons avec maman voir les pavoisements en ville. Le soir, du balcon, nous apercevons très bien les fusées et le feu d'artifice que l'on tire de la ville.

La veille de l'Ascension, nous assistons à la procession des Rogations qui a lieu au Bois des Tours ; la procession se forme à la grille et l'on se rend à la chapelle du château en chantant les litanies. Après la messe, Madame de Foresta retient maman et moi à déjeuner, ainsi que Monsieur le curé.

Le jour de l'Ascension a lieu la confirmation à la paroisse ; notre nouvel évêque auxiliaire, Mgr Champavier vient officier ; il fait la conquête de tous les paroissiens par son air bon et son affabilité : il offre sa bague à baiser à tous, tape sur les joues des enfants ; tout le monde lui fait escorte sur la place jusqu'à son auto.

Cette année les chaleurs sont venues de bonne heure et avec une intensité inouïe. Ainsi le 27 mai à midi il fait au levant 35°. La température est partout très élevée. Les journaux disent que sur le Rhin il fait 39°.

Nous avons un nouveau jardinier qui s'appelle Jacques et qui va s'occuper du jardin potager et de l'agrément. Le brave Jules Cas nous a fait un petit parterre de fleurs et à Pinède Bonnette, il a également planté géraniums, hortensias, capucines, agératum, marguerites, fuchsias, bégonias, etc.

Pendant l'absence de Ludo, c'est moi qui lui soigne sa basse-cour : deux poules et un couple de lapins qui produit une belle nichée de huit petits lapineaux.

5 juin [1922]. Pour faciliter les arrosages, maman se décide à faire construire un bassin en ciment armé par la maison Poilleux ; l'emplacement choisi est celui de la fosse déjà existante des eaux d'arrosage. Un maçon et un manœuvre travaillent pendant trois semaines au moins. Le maçon est un bon italien dont nous apprécions la discrétion et le travail consciencieux. Sous les frais ombrages du bassin s'ébauche une idylle. Nous apprenons en effet peu après, que le maçon a fait des déclarations à notre domestique Rose, qui est chez nous depuis deux ans ; il est allé droit au but et l'a demandée en mariage. Celle-ci, après réflexion, a consenti à se fiancer et, à dater de ce jour, elle épie tous les courriers que lui apportent des épîtres de son promis...

8 juin [1922]. Ludo arrive de Saint Donat ; nous lui donnons l'hospitalité à Castel Bonnette.

10 juin [1922]. Nous partons en deux bandes pour Saint-Martin-de-Crau ; les uns en chemin de fer, les autres en auto ; il ne manque que Mimi et Bébé pour que nous soyons au complet. L'oncle Charles Ferrari et les d'Amboise nous reçoivent princièrement malgré notre nombre et cette réunion de famille est des plus animées. Le lendemain, qui est un dimanche, se passe en visite de la maison, des dépendances, de la propriété. Nous occupons les heures de la soirée en petits jeux, qui excitèrent la gaieté générale.

Nous prenons le chemin du retour le lundi matin, en emportant le meilleur souvenir de

l'amabilité de tous les habitants de la Laure.

27 juin [1922]. Mimi revient de Saint Donat avec Bébé ; Ludo va les chercher. Nous avons en ce moment dans notre appartement du boulevard Périer, Marie Vidal avec Jeannot et les deux enfants ; ils sont sur le point de quitter définitivement Marseille, la première pour Tarbes et les autres pour Nantes : nous les hébergeons pendant que leur déménagement est en route.

1er juillet [1922]. Arrivée des Olive, d'Alfred et de Germaine.

2 juillet [1922]. Tante Léonie nous a tous à dîner ; c'est le rendu de noces d'Alfred.

14 juillet [1922]. Le jour de la Fête Nationale tombant un vendredi, ces messieurs font le pont. Les Girard viennent coucher. Le dimanche, on va voir les Léonard à la Fare.

18 juillet [1922]. Madame Feuillère vient déjeuner ici avec sa fille, qui est récemment fiancée.

20 juillet [1922]. Nous partons, Genette et moi, pour faire un séjour à la Louvesc ; on pense que ce changement d'air nous sera salubre. Pour Genette, elle part bien à contrecœur, laissant derrière elle Gabriel, qu'elle n'a jamais quitté un jour depuis leur mariage.

Nous passons trois bonnes semaines à la Louvesc, à l'hôtel des Trois Pigeons ; le voisinage des Drujon est fort agréable et nous nous réunissons souvent pour promener ou pour travailler dans les bois.

Nous voyons plusieurs fois les Vitou, qui sont on ne peut plus gentils pour nous. Nous descendons une fois en autobus et passons 24 heures chez eux ; un autre jour, ils montent à la Louvesc et nous emmènent faire un dîner sur l'herbe. Nous allons une seconde fois à Lachaux pour l'arrivée de Gabriel que Mr Chapuis va chercher à Tournon. Nous dînons le lendemain avec Monsieur Valla, député, et sa femme qui sont des amis des Vitou et on nous ramène encore à la Louvesc.

12 août [1922]. [La Louvesc] que nous quittons définitivement le surlendemain. Les Girard pour Rive de Gier, et moi pour Saint Donat. Un télégramme m'y rejoint, m'annonçant le départ de Madeleine pour Toulouse ; maman et Ludo Rey sont allés l'embrasser à Montpellier avant son éloignement.

14 août [1922]. Je prends la même direction en quittant Saint Donat, où j'ai reçu le plus aimable accueil, mais où j'ai trouvé une chaleur atroce, tandis qu'à la Louvesc il faisait presque froid. Le jour de mon voyage, j'ai cru mourir de chaleur en wagon. Le même jour, les Olive, qui sont allés passer les fêtes à Thorenc, sont sur la route sous un soleil équatorial : Isabelle pense mourir d'une congestion ; ils trouvent 42° en arrivant le soir à Grasse !

À Montpellier, la température est aussi très élevée. Je retrouve avec plaisir une partie des miens. On a emmené Bébé que tante Madeleine ne connaît pas, et ce cher petit est d'une gentillesse plus qu'ordinaire. Il émerveille les religieuses en nommant successivement tous les légumes du jardin sans se tromper, les fleurs ; il distingue même les « roses trémières » ce qui ravit ses admiratrices. Nous revenons le 16 dans l'après-midi.

1er septembre [1922]. Arrivée de Blanche Luyton et de Mlle Gros, cousines de Ludo ; elles

viennent passer quelques jours à Marseille ; nous leur donnons l'hospitalité du toit et les Rey, celle du couvert. Durant leur séjour, on s'ingénie à les distraire de toutes façons.

2 septembre [1922]. Le lendemain de leur arrivée, nous les invitons à dîner, ainsi que Mme Garcin et son fils Jean, qui sont actuellement chez les Girard, et tous les membres de la proche famille,

C'est Maria, l'ex fermière de la Sumiane, qui nous fait le dîner dont des soles à la normande, fameuses ; Maria avait eu soin de nous dire qu'elle réussissait particulièrement ce plat et, lorsqu'on l'apportait à table, tout le monde claquait des narines. Au moment du dîner les bonnes Sœurs Franciscaines arrivent à l'improviste. Nous leur suggérons d'aller se faire inviter chez Tante Léonie, et elles reviennent dans l'après-midi avec leurs sacs de marchandises ; chacun leur prend quelque chose ; nous sommes heureuses de revoir l'une d'elles qui est M. M. Gilly, une ancienne connaissance.

Dans l'après-midi, Alfred et Germaine arrivent de Bédarrides où ils ont séjourné trois semaines.

Dans la soirée, Edmond mène les Rey et leurs cousines au bassin de Réaltort, à la grande joie des jeunes filles qui sont peu blasées en fait de distractions.

4 septembre [1922]. Ludo mène ses cousines et moi faire une promenade en mer sur le Saint-Antoine, bateau de plaisance qui nous fait longer les îles et nous ramène par la côte. Agréable sortie en dépit de l'agitation de la mer ; tous les passagers, nous compris, se comportent bien.

5 septembre [1922]. Blanche Luyton nous invite à passer l'après-midi à l'Exposition Coloniale ; Isabelle et moi sommes aussi de la partie. Nous visitons 2 ou 3 palais et nous faisons un goûter excellent chez Linder, arrosé de Champagne. Nous demandons à Blanche si elle ne perd pas la tête en nous faisant faire une pareille bombe. Nous parcourons divers palais, et terminons l'après-midi à Luna Park où nous goûtons les émotions violentes de Scénic-Railway et du Water-Chut, courses vertigineuses sur un parcours des plus accidentés.

16 septembre [1922]. Les Olive et les Rey partent en auto dans l'après-midi ; ils couchent à Brignoles et font le lendemain une visite à Mlle Gros à Lorgues.

27 septembre [1922]. Germaine et Alfred rentrent en ville sous la pluie ; c'est le premier orage de la saison.

1er octobre [1922]. Aujourd'hui ce sont les Olive qui nous quittent à leur tour.

3 octobre [1922]. L'oncle Léonard vient nous surprendre, et il passe la nuit sous notre toit.

5 octobre [1922]. Le 1er ouvroir paroissial a lieu à l'école libre de la Viste. C'est Louise Salles qui a pris cette initiative, et cette réunion doit avoir lieu tous les 1ers et 3èmes jeudis de chaque mois. Cette première séance est assez encourageante pour l'avenir : 14 dames ou demoiselles et 11 enfants. Je m'occupe de celles-ci : ce sont les persévérantes que nous nous efforçons de réunir de temps à autre ; dernièrement nous les avons conviées à une après-midi récréative à l'Hospitalière. On travaille à une aube en lacets, à des cotes d'enfants de chœur, à une nappe de communion. Monsieur le curé vient à l'ouverture de l'ouvroir et paraît ravi. Loulou est son bras droit. Je donne aussi mon modeste concours à la paroisse en me mettant à l'harmonium de temps à autre.

Actuellement, j'accompagne des chants tous les soirs à l'exercice du Rosaire.

7 octobre [1922]. Béatrix Salles arrive de Toulouse pour passer quelques jours avec ses parents ; c'est une grande joie de l'avoir, non seulement pour ses proches mais pour nous tous qui ne l'avons pas revue depuis son entrée, c'est-à-dire depuis une dizaine d'années.

14 octobre [1922]. À l'Hospitalière, grand dîner de famille qui réunit les enfants et petits-enfants de tante Léonie. Alfred tire en photographie de nombreux groupes ; trois sont parfaitement réussis.

15 octobre [1922]. Comme tous les dimanches, on vient dîner à Castel ; les Girard nous mènent deux convives de plus : Suzanne et M. H. Potier qui viennent passer leurs examens de philosophie.

Fin du cahier. Sur les dernières pages sont transcrits les toasts prononcés lors du mariage de Geneviève Fine et Gabriel Girard le 20 juillet 1920. Cf. ci-après.

Allocution
prononcée par Monsieur le Chanoine Lafond au mariage
de Gabriel Girard et Geneviève Fine.

... La première condition du bonheur pour ceux qui s'unissent par les liens du mariage c'est de s'aimer : pas de mariage sans amour.

... Est-ce un programme que je m'essaye à tracer devant vous, chers fiancés, ou votre propre histoire que d'avance je raconterai ? Votre affection en effet ne date pas d'hier : depuis plusieurs mois déjà son aube radieuse a commencé de poindre.

Il est des cœurs que le malheur aigrit, ou rend pour le moins indifférents. Mais il en est d'autres dont la bonté est si grande qu'elle résiste aux plus douloureuses épreuves et qui, eux-mêmes profondément meurtris, s'efforcent quand même de faire autour d'eux des heureux. Tel est le cœur de l'excellente cousine qui vous a rapprochés, parce que, avec un jugement très sûr, elle vous sentait préparés l'un pour l'autre.

À peine sous son toit hospitalier, vous étiez-vous connus que les fleurs des sentiments affectueux commençaient à répandre leur parfum sous vos pas. Puis bientôt ces fleurs ont jeté plus d'éclat ; elles sont devenues le lien, la guirlande d'amour qui unit vos deux cœurs.

Et ce lien est solide, car les motifs qui l'ont fait naître reposent sur la base la plus ferme qui soit : l'estime réciproque, deuxième et indispensable garantie de bonheur...

Après avoir rappelé les devoirs des époux dans le mariage, le chanoine continue :

Ces vérités, mes chers amis, n'ont rien qui puisse vous étonner, puisque c'est dans leur esprit que vous avez été l'un et l'autre élevés et que vous vous êtes appréciés et aimés. En vous les rappelant dans leur inflexible grandeur, comme c'était mon devoir, j'éprouve cette profonde satisfaction et cette rare conviction qu'elles renferment à votre adresse moins une leçon qu'un éloge.

J'en ai comme garants les sentiments chrétiens qui vous animent, les dispositions religieuses que vous avez apportées à l'accomplissement de cet acte solennel de votre vie, comme aussi les belles qualités d'esprit et de cœur qui vous ont été départies par la divine Providence et qui ont été développées en vous par des soins intelligents, pieux et dévoués.

Vous avez grandi tous les deux, dans des foyers où l'on ne rencontre que vaillance au travail, unie à une aimable distinction et à une complète dignité de la vie, le respect de la loi de Dieu, joint au culte fidèle du devoir sous toutes ses formes.

Heureuses familles que les vôtres, qui ont su conserver les saines traditions et les pensées pratiques des âges de foi, qui présentent à nos regards attristés par tant de défaillances un si réconfortant spectacle des vertus qui font la force et la vitalité d'une race !

L'étroit et coupable égoïsme de notre époque n'y a pas pénétré, cet égoïsme qui faillit causer la perte de la France, tandis que des familles nombreuses comme la vôtre, Mademoiselle, ont si largement contribué à la sauver. Aussi je m'incline avec une reconnaissante vénération au souvenir du père, trop tôt ravi à votre tendresse, et devant cette mère bien-aimée, l'un et l'autre vraiment chrétiens, vraiment français qui ont par leur courage et leur abnégation, préparé une si belle réserve de jeunesse et de force pour le relèvement de notre patrie.

Autour de toi, mon cher Gabriel, l'esprit de foi a été le même ; mais les départs ont été précipités. Cinq, sous les noms bénis de frères ou de sœurs, se sont envolés de bonne heure vers le ciel, et de là-haut, ils prient en ce moment pour toi et leur nouvelle sœur.

Ils viennent d'y être rejoints par ton vénéré père, dont l'absence jette un voile de deuil sur ce jour qui ne devrait être qu'aux douces promesses du présent et de l'avenir. Naguère, il retrouvait dans sa tendresse de père, des forces qui ravivaient en quelque sorte cette flamme de la vie, toute prête à s'éteindre. Tu lui donnais alors, mon cher Gabriel, vous lui donniez, Mademoiselle, par vos fiançailles, la suprême joie de son existence. Aujourd'hui cette joie reçoit au ciel son complet épanouissement.

Et lui aussi, en ce moment, nous en avons l'entière et surnaturelle confiance, avec ta pieuse mère, avec le père de ta fiancée, il unit ses prières aux vôtres et ses paternelles bénédictions à celle que vous allez recevoir au nom du ciel et de l'Église.

Formés ainsi, l'un et l'autre, à semblable école de vertu – et bien formés – vous n'avez pour être chrétiennement heureux, qu'à suivre le large et lumineux sillon d'activité de dévouement et de religieuse fidélité, que vos parents ont tracé devant vous, et où ils vous invitent à marcher après eux.

N'est-ce pas d'ailleurs ce que vous avez fait jusqu'ici ? Depuis que j'entends parler de vous, Mademoiselle, c'est un concert d'éloges où pas une voix discordante ne s'est fait entendre. Dieu ne vous a ménagé, ni la vivacité de l'intelligence, ni les charmes d'un heureux caractère, ni les dons d'une piété sincère et éclairée qui sait puiser à sa source divine la fermeté dans l'épreuve et la consécration des joies humaines. Sous une attitude discrète, calme et souriante, se cache une rare énergie de volonté – je l'ai vue à l'œuvre – tout entière orientée vers le bien, tout entière dépensée à répandre le bonheur autour de vous. Avec votre fiancé, je bénis celle qui vous a ainsi élevée dans l'amour de la simplicité et de la vie sérieuse, cultivant avant tout ces inappréciables qualités qui faisaient de vous sa confidente et qui feront maintenant l'épouse agréable, aimante et dévouée.

Celui que nous vous donnons ne reste pas en retard dans cet apport de vertu qui constitue la plus précieuse part de votre corbeille de nocces. Si je n'avais fait un pacte avec mes lèvres, craignant d'être entraîné trop loin par mon affection toute fraternelle, la louange me serait facile. Je vous dirais sa tendre piété filiale, la droiture de son esprit et sa courageuse activité au travail, l'intègre et religieuse conservation de son cœur. Je vous dirais cette exquise délicatesse de sentiments qui l'amène toujours à penser d'abord aux autres avant de penser à lui-même, qui semblait récemment le rendre timide, hésitant, alors que ses hésitations n'avaient d'autre cause que la crainte, bien injustifiée, de ne pas vous donner tout le bonheur qu'il désirait pour vous.

Ces qualités, d'ailleurs, vous les avez vous-même bien vite pressenties. Vous les avez vues ensuite s'exercer dans la maison familiale, auprès de celles qui vont pour vous devenir d'autres sœurs. Vous avez constaté les liens qui groupaient ces trois cœurs, unis malgré la distance au point de n'en faire qu'un seul, habitué que se trouve chacun d'eux à s'oublier pour lire dans celui des deux autres et prévenir leurs moindres désirs. Ainsi que vous, votre fiancé arrive à ce moment décisif de votre existence, avec toutes ces fortes vertus qui servent de fondement aux foyers chrétiens, dont elles assurent la solidité et les charmes durables.

Venez donc, Mademoiselle et toi, mon cher Gabriel, venez avec confiance à cet autel où vous accompagnent tant de sympathies émues, tant de souhaits ardents et de prières sincères qui montent de la terre ou descendent du ciel. Venez recevoir ce qui vaut mieux encore, le souhait même de Dieu, sa souveraine bénédiction, cette bénédiction toujours efficace et protectrice à cause des grâces purifiantes qui l'accompagnent. Elle va descendre sur vous en passant par mes lèvres de prêtre et d'ami dévoué, qui veut y mettre le meilleur de ma foi et de mon cœur.

Puisse cette bénédiction affermir à jamais votre jeune foyer et vous assurer tout le bonheur chrétien que nous vous souhaitons tous et que vous méritez si bien !

Toast de M. Charles Ferrari

Mon cher Gabriel

Certaines gens prétendent, que, pour atteindre au diapason d'intime cordialité qui doit régner entre un jeune marié et la nouvelle famille dont il est le récipiendaire, il n'est rien de tel qu'un brin de roserie... C'est le principe des brimades. Malheureusement, à ce jeu, vous offrez peu de prise. Tous ceux qui vous connaissent s'accordent à vous trouver tant de qualités, que je cherche vainement chez vous quelques petits travers au dépens de qui je puisse acérer quelques pointes.

Je me contenterai de souligner que vous êtes nés à Rive de Gier (rive dont les poètes n'ont jamais songé à célébrer le ciel azuré). Mais vous aggravez votre cas, par le fait de demeurer à la Pointe Rouge. Pour le coup, Montesquieu, abandonnant son fameux Persan, aurait lui-même protesté : « Comment peut-on résider à la Pointe Rouge ! »

Les géographes situent cette localité entre les 43 et 44e degrés de latitude nord à l'extrémité sud de Marseille.

On cite d'intrépides marseillais qui ont traversé les mers, qui, par-delà les dernières oasis, se sont enfoncés dans le Sahara et qui pourtant n'ont jamais osé s'aventurer dans les parages de la Pointe Rouge.

Or, que faites-vous à la Pointe Rouge ? Vous dirigez la coulée du plomb. Autre grief : en des antres percés sur le flanc de la montagne, des hommes noirs, nus jusqu'à la ceinture, vrais enfants de Vulcain, sous la pression d'inférieure température, provoquent la coulée du métal en fusion. Et vous êtes un de leurs chefs.

Le plomb a toujours eu, vous le savez, auprès des poètes une réputation plutôt fâcheuse : « Comment en un vil plomb, l'or pur s'est-il changé ? » Déploie l'un d'eux.

Et cet autre qui gémit d'avoir passé : « sous les plombs de Venise dix grandes années de sa vie ».

N'est-ce pas sous le plomb meurtrier que tant de sang vermeil a coulé, dans le cours de ces dernières années ?

Et cependant l'humble métal ne mérite-t-il pas d'être réhabilité dans une certaine mesure ? N'a-t-il pas contribué à nous procurer une victoire qui, pour de longues années, assurera la paix à notre pays ?

Ce métal n'est point vil puisque, dans la fusion, vous en pouvez extraire des flots de vif-argent d'une éblouissante blancheur.

Ceux qui le manipulent ne sont-ils pas d'intrépides travailleurs ? Les ingénieurs placés à leur tête ne sont-ils pas une élite ?

Et pour tout dire en un mot, n'est-ce pas grâce à lui que nous avons aujourd'hui la bonne fortune de vous accueillir et de vous souhaiter en cette demeure une cordiale bienvenue ?

Par quel prodigieux miracle, êtes-vous ici ? A bord de quel mystérieux avion, avez-vous traversé le golfe, survolé l'immense ville, franchit le vallon des Aygalades, pour venir atterrir sur ce verdoyant coteau de la Viste ? Votre glorieux patron, l'ange Gabriel (ce bon messenger) vous aurait-il prêté le duvet de son aile ?

Je ne me charge pas d'éclaircir le mystère. Ceux qui veulent tout expliquer auraient vite fait d'évoquer je ne sais quelle théorie d'atomes crochus. N'est-il pas préférable de voir en tout ceci l'action bienfaisante de la divine Providence, laquelle a jugé que deux natures d'élite comme vous et Genette, étaient admirablement faites pour s'entendre. Vous appartenez à une famille des plus honorables, où s'est pieusement conservé le culte des anciennes traditions.

Les vertus qui ont été l'apanage de vos devanciers (et en particulier du vénérable patriarche dont la perte récente fait encore saigner votre cœur) vous les mettez en pratique à votre tour avec une fidélité et une simplicité qui vous ont valu l'estime de tous.

Il ne faudrait pourtant pas tomber dans l'exagération... trop de qualités d'esprit et de cœur, cela finit par devenir fastidieux.
Heureusement vous avez le don de vous faire pardonner les vôtres par une bonne humeur aussi charmante qu'inaltérable.

Et maintenant, c'est au tour de Genette d'être mise sur la sellette...

Que dirais-je d'elle ? Presque rien.

Son éloge tient en deux mots : bonté et gaieté.

À toutes les vertus de la femme la plus accomplie, elle unit tout le charme, toute la grâce, toute la candeur de l'enfance. Son cœur respire tous les dévouements, toutes ses pensées sont des sourires.

Des âmes tendrement romanesque ont arboré une devise qui se réclame d'« une chaumière et d'un cœur ». Une chaumière et un cœur, cela pourrait être là sa devise à elle, à cela près qu'elle ne songe même pas à la chaumière. Elle fait bien du reste parce que même à la Pointe Rouge cet article devient assez rare.

Genette a un grave défaut ?... L'impatience.

Si vous saviez celle avec laquelle elle a compté les journées et les heures qui la séparaient de ce 20 juillet... mon cher Gabriel, vous auriez peut-être hésité. Il y a trois semaines, je faisais une partie de bridge avec Genette. J'avais le malheur de l'avoir pour partenaire... elle attendait votre visite ! Quelle agitation ! Grands dieux ! Nous en a-t-elle fait manquer, des sans atout ce jour-là ! Naturellement à chaque coup, elle choisissait : « atout cœur ». Alors qu'elle n'avait que des couleurs noires... si bien qu'à la fin nous sommes restés... sur le carreau. Ne jouez jamais au bridge avec une jeune fille qui attend son fiancé.

Ah ! C'est triste à dire, mais je crois que vous avez grièvement blessé Genette... avec votre air de ne pas y toucher... et votre plomb de l'Escalette. Il faut réparer cela... c'est même pour cela que vous êtes ici. C'est dans ce but (je le suppose) que l'on nous a réunis aujourd'hui en cette hospitalière demeure. Je m'en vais donc, en me conformant à une aimable tradition, et dans un geste symbolique, faire une énorme brassée de toutes les fleurs qui décorent ce somptueux couvert... je complète ma gerbe par d'autres fleurs plus belles encore, toutes ces gentilles sœurs, nièces, cousines, qui font à cette table comme une gracieuse guirlande. Et, à l'aide de cet hommage permettez-moi, mon cher Gabriel, ma petite Genette, de vous souhaiter tout le bonheur dont vous êtes dignes.

Et votre retour, mon cher Gabriel, plongez, s'il vous plaît, le regard jusque vers les confins du golfe. Vous trouverez quelques changements. À ces teintes crues qui étaient pour vos yeux l'image d'une vie monotone et sans but, vous verrez succéder comme des lueurs d'aurore.

Çà, c'est la revanche de la Pointe Rouge qui pour vous, désormais, va se muer en un beau Cap de Bonne-Espérance, augure d'un délicieux avenir.

C'est à la réalisation de ces jours heureux, tissés de soie et d'or, que je lève ma coupe. L'interprète de tous, je forme du fond du cœur les vœux les plus affectueux et les plus ardents pour le bonheur de Gabriel et de Genette.

Toast de M. Jean Garcin

Ma chère Tante, Mon cher Oncle,

Bien jeune pour prendre ici la parole, je serais tenté de décliner l'honneur qui m'est fait si je n'étais assuré de la bienveillance de tous. Cette bienveillance acquise, je reste simplement heureux d'être l'interprète de ma famille pour vous offrir, en son nom, tous nos vœux les meilleurs.

Vous n'ignorez pas la joie avec laquelle nièce et neveu accueillent tante Geneviève, qui leur semble presque une grande sœur.

Vous connaissez aussi l'affection très profonde qu'ils ont pour leur oncle Gabriel dont les gâteries sans nombre restent liées aux plus douces années de leur enfance. À cette affection viendra se joindre, ma chère tante, celle que nous avons pour vous, dont le nom ne peut plus désormais être séparé de celui de notre oncle.

Tout à la joie de vous voir heureux, je n'oublie pourtant pas ceux que nous n'avons pas le droit de nommer absent, car leur âme préside à cette fête : qu'il me soit donc permis, Madame, d'avoir pour Mr Fine un souvenir ému. Nous regrettons de n'avoir pas connu cet homme de bien et tout de dévouement, qui mit toujours au service du Droit, sa connaissance des plus approfondies de la science juridique.

Je crois aussi être l'interprète fidèle de la pensée de mon cher grand-père, en vous disant, ma tante, quelle fut sa joie de vous avoir pour fille, joie malheureusement trop courte, mais qui vous est un gage de bonheur pour votre nouveau foyer. Bonheur qui vous est assuré par la communauté de pensées et de sentiments qui vous unit déjà, comme elle unit nos deux familles. Bonheur auquel, ma chère tante, et mon cher oncle, je lève mon verre me souvenant que nous devons être comme

..... « l'oiseau
Posé pour un instant
Sur des rameaux trop frêles,
Et qui chante pourtant
Sachant qu'il a des ailes ! »

[Victor Hugo - Les Chants du crépuscule XXXIII - Dans l'église de ***]

Toast d'Alfred Fine

Ce n'est plus un rêve : c'est bien le jour du mariage de Gabriel et de Genette :

... Le bon Dieu finit par vous prendre en pitié... que de difficultés, en effet : les trams aux trajets interminables, les veillées malencontreuses, les gripes... et j'en passe !

... Célébrons le foyer qui se fonde, le double amour enfin couronné, et vœux intimes et combien désirés réalisés pour toujours.

Mais... car il y a toujours un mais... une sœur chérie qui s'en va, un rire de moins dans les grands murs, une place vide à table, une chambre inoccupée, un front qu'on n'embrasse plus le soir : ce n'est pas gai et voilà mon excuse si je ne suis pas de force à rire sans cesse.

Pardon Gabriel ! Les frères, comme les sœurs et les mamans, sont un peu égoïstes. En regardant Genette, toute amertume s'envole !

Tous deux, vous respirez la joie, vous en avez le droit, et, sans arrière-pensée, nous nous joignons nous à vous.

Songez donc, vous tous qui n'avez pas assisté aux difficultés de la cour. Plus de tramways en panne ! Plus de veillées interminables qui abrégeaient les entrevues, plus de séparation ! L'union complète, l'union de Gabriel et de Genette !

Certains sceptiques la jugeaient matériellement impossible, tellement tout la contrariait : qu'ils regardent, ces incrédules, et soient confondus !...

Maintenant, une prière, Gabriel : je connais l'article du Code qui ordonne (le mot n'est pas exagéré) à la femme de suivre son mari partout : n'emmenez pas la vôtre trop loin et permettez-lui d'affronter de temps en temps le voyage Pointe Rouge - Saint-Antoine : je suis certain d'exprimer là le vœu de tous, et connais assez votre bonté pour être sûr d'être écouté. Vous-même viendrez souvent à Castel Bonnette : cette campagne sera pour vous une source de souvenirs, et vous y serez reçu à cœur ouvert par des parents qui vous aiment. Ils s'efforceront de remplacer dans la mesure du possible, ceux qui ne sont plus, et que nous aurions désirés voir présider cette fête ; s'il a plu à Dieu de les rappeler à lui, leur cœur, soyez-en sûr, est avec nous, tout particulièrement aujourd'hui, et ils doivent vous bénir.

Je bois à votre bonheur et souhaite, l'année prochaine pendant les vacances, d'être réveillé par les cris d'un petit Girard...